REVUE DES DEUX MONDES

Sommaire | JUILLET-AOÛT 2016

Éditorial

4 | Un pas de côté
› Valérie Toranian

Grand entretien

8 | Michel Houellebecq. « Même quand on a une vie nulle, on peut faire quelque chose de beau »
› Valérie Toranian et Marin de Viry

Dossier | Complot et complotisme

32 | Plutôt Zeus que Big Brother !
› Xavier Darcos
46 | Le mythe du complot juif. Un survol historique
› Pierre-André Taguieff
63 | Sociétés secrètes, révolution et roman
› Michel Delon
70 | Du bon usage du complotisme
› Jacques de Saint Victor
80 | Darknet : de l'autre côté du miroir
› Laurent Gayard
88 | Répondre au conspirationnisme : erreurs, errances, méprises
› Loïc Nicolas
98 | École et complot
› Iannis Roder

Études, reportages, réflexions

108 | Une timide (mais préoccupante) percée de « l'antipolitique » à la française
› Jacques de Saint Victor
121 | Ce quelque chose qui se passe
› Thomas Branthôme
126 | Le sport est-il la fabrique d'une mutation anthropologique ?
› Robert Redeker

135 | Quelle politique étrangère pour la France ?
› Laurent Fabius
142 | Géopolitique et marché de l'art contemporain
› Nathalie Obadia
153 | Comment lutter efficacement contre les drogues ?
› Annick Steta
160 | Un Léon Blum peut en cacher un autre
› Olivier Cariguel
171 | Aby Warburg, enfin !
› Robert Kopp

Littérature

176 | « Il n'était plus l'homme qu'il avait été »
› Lionel Duroy
185 | Céline, quoi de neuf ?
› Robert Kopp
189 | Dash
› Frédéric Verger

Critiques

194 | **Livres** – Jacques Lemarchand, un maître du désordre intérieur bien ordonné
› Olivier Cariguel
197 | **Expositions** – Le Brun. Radioscopie d'un retour
› Stéphane Guégan
200 | **Expositions** – Le coin Marquet
› Bertrand Raison
204 | **Expositions** – Jardins d'Orient
› Eryck de Rubercy
207 | **Disques** – Menuhin, l'archet divin
› Jean-Luc Macia

Notes de lecture

Éditorial

Un pas de côté

Faire une photo, explique Michel Houellebecq dans le long entretien qu'il nous a accordé, c'est faire un pas de côté. Respecter la lenteur. Chercher l'instant propice. Attendre la lumière. Autant ses romans font la part belle à la société, autant le travail photographique de l'auteur de *Soumission* (1), exposé cet été au Palais de Tokyo à Paris (2), est de l'ordre du registre poétique. Des univers désolés, des sites touristiques saturés de couleurs, des décors d'apocalypse sèche où, pourtant, la beauté peut toujours témoigner de sa présence. « Même quand on a une vie complètement nulle, on peut toujours faire quelque chose sur le plan esthétique. Je ne parle pas de la beauté du monde, mais de la beauté de l'intention. On peut porter un regard beau sur une réalité objectivement insipide. C'est très important pour moi parce que j'ai eu ça, exactement ; ma vie était nulle et mon œuvre faisait sens. Même si le monde était horrible je pouvais quand même faire un truc bien. »

La place de l'artiste, au sens où la définit Michel Houellebecq, est le contraire exact de celle du complotiste, qui voit l'histoire comme le produit de l'action de puissances occultes, agissant dans l'ombre, masquant la vérité et manipulant les médias. Depuis l'irruption d'Internet, la théorie du complot ne s'est jamais portée aussi bien, se désolent les politiques et les médias. Est-ce vraiment sûr ? « L'idée qu'une puissance mystérieuse calcule et programme le destin collectif trouve une partie de son origine dans la pensée magique ou religieuse

de l'Antiquité. La représentation d'un héros aveugle, aliéné par une volonté cachée ou manipulé par une prédestination supérieure, est le fondement de la tragédie antique », nous rappelle Xavier Darcos, en ouverture de ce dossier consacré à l'histoire de la conspiration, de Zeus à Big Brother. Car depuis que l'homme a abandonné son étonnement face au monde, imprévisible et inexpliqué, pour essayer de le disséquer avec la raison, il n'a cessé d'avoir recours à des explications réductrices et paranoïaques. « En rendant caduques les explications issues des traditions et des croyances, on a placé la conscience humaine devant une autre malédiction, celle du changement ou du basculement perpétuels », précise encore l'académicien. « Ce vertige est plus angoissant que la capitulation devant la Providence. Il explique pourquoi se sont alors multipliées des théories du complot, non plus celui des dieux mais celui de forces secrètes coalisées. Une telle vision recrée du sens. Elle offre une représentation globale qui récuse le caractère aléatoire de la destinée humaine. »

Alors que Laurent Gayard nous initie aux méandres souterrains du Darkweb, « constitué de réseaux privés ou de navigation cryptée auxquels on n'accède que grâce à des outils bien spécifiques » et où « la majeure partie des activités criminelles en ligne sont commises, à l'abri de toute sanction », Jacques de Saint Victor s'interroge : « S'il y a des complotistes, ne serait-ce pas tout simplement parce qu'il y a (parfois) de véritables complots et que de plus en plus d'éléments tangibles viennent alimenter les doutes des âmes sombres ou sceptiques sur la lisibilité de nos sociétés contemporaines ? » Au cœur du complotisme moderne : la haine de l'Amérique et du sionisme, version réactualisée du complot juif mondial. Comme le souligne Pierre-André Taguieff, « l'ayatollah Khomeyni, en 1980, a conféré une légitimité à la thèse conspirationniste selon laquelle les États-Unis étaient dominés par les "Juifs maléfiques" » et que Juifs et Américains étaient, en conséquence, les ennemis absolus de l'islam : « Les Juifs et leurs suppôts étrangers veulent miner les fondations de l'islam et instaurer un gouvernement juif international ; comme ce sont des gens infatigables et rusés, j'ai bien peur, Allah nous en préserve, qu'un jour ils y parviennent. »

La ministre de l'Éducation, Najat Vallaud-Belkacem, fustige les sites conspirationnistes sur Internet dont les théories pervertissent les jeunes cerveaux. Mais le complotisme est-il un mal ou un symptôme ? Et plutôt que s'acharner à faire taire Internet, ce qui ne manque pas d'alimenter la vision paranoïaque du complotiste, l'école ne doit-elle pas fournir plus que jamais une « véritable culture rhétorique, culture du discours et de la liberté », s'interroge Loïc Nicolas. « Une culture qui transmet, avant tout autre chose, des outils pour s'orienter, grâce aux mots, dans le flou, l'incertitude et l'ambiguïté inhérents au monde des hommes. »

Un programme à méditer pour la rentrée de septembre…

D'ici là, excellentes vacances à tous et merci pour votre fidélité et votre attachement à la *Revue des Deux Mondes* qui ne cesse de croître !

Valérie Toranian

1. Michel Houellebecq, *Soumission*, Flammarion, 2015.
2. Michel Houellebecq, « Rester vivant », exposition au Palais de Tokyo, Paris, jusqu'au 11 septembre 2016.

GRAND ENTRETIEN

8 | Michel Houellebecq : « Même quand on a une vie nulle, on peut faire quelque chose de beau »
› **Valérie Toranian et Marin de Viry**

« MÊME QUAND ON A UNE VIE NULLE, ON PEUT FAIRE QUELQUE CHOSE DE BEAU »

› Entretien avec **Michel Houellebecq**
réalisé par **Valérie Toranian** et **Marin de Viry**

Michel Houellebecq commande de la charcuterie, du vin blanc, et de l'eau pétillante pour nous trois. Ce qui explique le premier échange… Nous sommes installés au restaurant du Palais de Tokyo, où s'ouvre sa nouvelle exposition photographique, « Rester vivant » (1).

Revue des Deux Mondes – Vous avez écrit quelque part : « Ce dont je suis sûr, c'est que les hommes dominants sont ceux qui commandent des salades pour tout le monde. » Ça se passe dans un restaurant d'altitude…

Michel Houellebecq C'est dans *Ennemis publics* (2) et c'est inspiré par Antoine Riboud. J'ai eu le bonheur de rencontrer Antoine Riboud, à qui mon père donnait des cours de ski, et j'ai été témoin d'une scène où il en a eu marre que les gens hésitent entre différentes garnitures… il a commandé des salades pour tout le monde. Sinon… C'est bizarre que je sois dans la *Revue des Deux Mondes*, vous ne mettez pas de photos dans la *Revue*.

Michel Houellebecq est romancier poète, essayiste. Dernier ouvrage publié : *Soumission*, Flammarion, 2015.

Revue des Deux Mondes – C'est exact, mais on peut faire exception… Michel, en voyant le dossier de votre exposition, j'ai pensé à Michel Foucault, en me disant que son esprit en était totalement absent. On a l'impression que dans votre œuvre tout va vers le mystère de la création, tandis que chez Foucault tout va vers la société. L'autre sentiment que j'ai eu, c'est que cette exposition est une célébration de la chimie du carbone. Il y a une espèce de persistance de la vie partout…

Michel Houellebecq C'est un bon titre, ça, « Célébration de la chimie du carbone ». Michel Foucault, c'est difficile de répondre. Je sais qu'il a existé, mais ça s'arrête à peu près là. Si, quand même, j'ai lu *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie,* de Guibert.

Revue des Deux Mondes – La société n'a pas l'air d'être le problème central de votre travail artistique…

Michel Houellebecq Non, elle intervient surtout dans les salles 2 et 7 ; le reste de l'exposition est plus individuel.

Revue des Deux Mondes – Il n'y a pas plus de deux ou trois personnages dans les photos, pas de société…

Michel Houellebecq Il y a des femmes nues. Effectivement il n'y en a que trois, mais je n'en connais pas tant que cela, dans la vie réelle.

Revue des Deux Mondes – Arielle Dombasle arrive à la fin, c'est ça ?

Michel Houellebecq Elle arrive dans une impasse.

Revue des Deux Mondes – C'est la fameuse scène de cocktail dans *la Possibilité d'une île* (3), où il y a notamment une grotte qui reproduit la vie de primates ; Arielle Dombasle y tient une coupe de champagne et des propos mondains…

Michel Houellebecq Oui, c'est ça. C'est amusant parce qu'elle n'a pas de coupe de champagne dans le film. Mais je comprends qu'on ait du mal à imaginer Arielle Dombasle sans coupe de champagne.

Revue des Deux Mondes – Alors qu'elle ne boit que du thé dans la vraie vie…

Michel Houellebecq Non, même pas : de la camomille ou quelque chose comme ça.

Revue des Deux Mondes – C'était la première remarque que j'avais à faire…

Michel Houellebecq C'était une remarque exacte. Je peux parler quand même de temps en temps ?

Revue des Deux Mondes – Il faut vous battre !

Michel Houellebecq Je vais revenir sur la célébration de la chimie du carbone. Autant mes romans font la part belle à la société, autant c'est moins évident dans le cas de mes poèmes. Cette exposition est plus proche de mes poèmes que de mes romans, globalement. Il y a peu de nature dans mes romans. Dans mes poèmes, c'est plus varié. On voit la célébration de la chimie du carbone éclater dans la salle comportant en son centre la composition chimique des êtres humains (mais l'œuvre n'est pas de moi).

Revue des Deux Mondes – Vous aimez beaucoup le rapport que la poésie peut avoir avec la science ?

Michel Houellebecq À vrai dire, ce sont beaucoup mes souvenirs de chimie qui produisent cela. J'aimais bien et je continue d'aimer les mots de la chimie.

Revue des Deux Mondes – Si par exemple on prend la fin de *la Carte et le territoire* (4), où la nature envahit tout, on a l'impression que vous transposez à la nature la notion de volonté de Schopenhauer. Je trouve que c'est très prégnant dans vos photos, cette sorte d'élan vital…

Michel Houellebecq Ça, c'est la vraie philosophie de Schopenhauer. La volonté n'est pas du tout une chose humaine ni même animale, c'est un concept très général, il la distingue même dans la pesanteur. Nietzsche en a fait une version plus limitée et plus humaine. Pour Schopenhauer, c'est un constituant du monde, le monde est fait de volonté. C'est l'être humain qui, se considérant lui-même, considérant qu'il est fait de volonté, découvre la nature du monde par l'introspection. Dans mon exposition, il y a peu d'animaux. La volonté se manifeste sous forme végétale, géologique aussi. Il y a des résidus de conflits géologiques dans cette expo.

Revue des Deux Mondes – Il y a des photos qui ressemblent à des coupes géologiques. Les découpes de la mine, c'est un peu comme un abattoir, cette même espèce d'intervention violente sur la nature. Feriez-vous l'analogie mine = abattoir ?

Michel Houellebecq Sauf que je n'ai rien contre les mines, alors que je suis indigné des conditions d'abattage des animaux. Enfin, ma compassion pour le minéral est presque nulle. Il ne faut pas exagérer.

Revue des Deux Mondes – Il pourrait y avoir une sorte d'écologie étendue au cosmos ?

Michel Houellebecq Non. Même les vegans ne vont pas jusque-là.

Revue des deux Mondes – Ce qui est minéral continue de vous attirer ?

Michel Houellebecq Ce qu'il faudrait évoquer, c'est ma formation d'agronome. Il y avait de la géologie dans les classes préparatoires. Après, on en fait moins car ça ne sert presque à rien en agriculture. On regarde de temps en temps des cartes géologiques, mais rarement. Enfin, tout cela, c'est ma formation de base : les roches, les sols, les végétaux… Rien de tout cela ne m'est étranger. Je pense que c'est ressorti sur le tard.

Revue des Deux Mondes – Je me souviens bien de l'article que vous aviez écrit sur Alain Robbe-Grillet (5), où vous disiez qu'il avait conservé une fidélité à ses études d'agronomie supérieure à la vôtre, car son style littéraire était le même que celui qui est utilisé pour décrire une coupe pédologique. C'est-à-dire un style parfaitement neutre…

Michel Houellebecq On interprétait différemment la coupe de sols, Robbe-Grillet et moi. Il était dans une version extrémiste de la coupe de sols, celle où l'on est censé ne pas savoir ce qu'on va trouver, observer sans théoriser, ce qui à mon avis est impossible. Moi, je pratiquais des coupes de sols en cherchant certains sols prédéfinis pour vérifier des théories. Si je suis à un certain moment dans une zone climatique, je dois trouver certains sols. Si je ne les trouve pas, il y a une anomalie, une mise en danger de la théorie. Pour moi, il n'y a pas d'observation sans théorie préalable.

Revue des Deux Mondes – Et vos photos, elles sont aussi hypothético-déductives ?

Michel Houellebecq Non, ce serait aller trop loin. Je prends mes photos sans raison. Ce serait un peu plus le cas dans les photos sociales, où je cherche quelque chose. Dans une zone périurbaine, je cherche les photos de ce que je sais déjà être important : les autoroutes, les chemins de fer… La nature m'intéresse, mais je n'utilise pas les théories que j'ai apprises en agronomie pour prendre des photos.

Revue des Deux Mondes – Justement, sur le rapport entre l'instrument et ce qui est observé, vous dites n'utiliser qu'une seule focale…

Michel Houellebecq Oui, c'est mieux, parce que quand on a un zoom, cela rend paresseux et on ne pense pas à ce qui est souvent possible, c'est-à-dire s'approcher ou s'éloigner. Ne pas avoir de zoom fait rater des photos, parfois, mais tant pis.

Revue des Deux Mondes – Ce n'est pas parce que certaines focales déformeraient le paysage ?

Michel Houellebecq En effet, les focales extrêmes déforment toujours l'image, et je n'aime pas ces déformations.

Revue des Deux Mondes – Êtes-vous toujours en numérique, en argentique ou un mélange des deux ?

Michel Houellebecq Un mélange des deux. Il y a une majorité de photos en numérique et quelques vieilles que j'ai prises en argentique. Quelques récentes aussi, car je me suis mis il y a peu à réutiliser l'argentique.

Revue des Deux Mondes – Vous dites que l'argentique est réservé à une photo exceptionnelle…

Michel Houellebecq Oui car c'est tout de même assez laborieux et incertain. Il n'y a pas tellement de labos, on ne sait jamais ce que cela va donner. Quand je suis sûr que la photo est bonne et que j'ai l'appareil je la prends en argentique en plus. Il y a une meilleure gamme de couleurs, je ne pourrais pas expliquer pourquoi.

Revue des Deux Mondes – Pasolini avait le projet d'écrire un saint Paul qui se serait promené à New York, mais dont les mots auraient été ceux de l'Évangile. Vous en parlez dans le catalogue de l'exposition…

Michel Houellebecq C'est merveilleux parce que quand on lit ça à l'époque, pour Pasolini et tout le monde, Paris était le centre de la vie intellectuelle.

Revue des Deux Mondes – En observant vos photos, on a l'impression que quand on est un homme seul animé d'une espèce d'énergie apostolique, cela suffit. Le rapport entre cet homme seul animé d'une vision apostolique et le monde suffit à créer un rapport universel. Cette idée simple décrit au fond la condition ontologique de l'artiste, on la trouve de façon éclatante dans cette exposition…

Michel Houellebecq Je vous remercie. C'est également la condition ontologique du prophète. La petite différence entre l'artiste et le prophète – moi qui suis considéré un peu comme à la limite des deux… –, c'est que là je suis beaucoup moins prophète. Il y avait une question ?

Revue des Deux Mondes – C'était une remarque…

Michel Houellebecq Je ne parle pas à la société, je parle à des individus. Il y a un côté rock chez saint Paul, ce n'est pas niable.

Revue des Deux Mondes – « Mort, où est ta victoire ? » ; « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine »…

Michel Houellebecq Ça, c'est énorme. C'est gonflé.

Revue des Deux Mondes – Il y a tout de même une dimension prophétique dans les scènes saphiques, d'ailleurs mises dans une ambiance ironique par le texte qui accompagne le conte que Bruno écrit pendant sa dépression dans *les Particules élémentaires*…

Michel Houellebecq Il ne déprime pas vraiment, il est très excité, comme une bête. C'est une des choses que je réussis le mieux, produire un texte qui peut faire rire mais qui en même temps est sérieux. La vidéo d'Édouard Balladur qui est le seul témoignage de la présence des hommes sur Terre, c'est sérieux aussi, je ne me moque pas.

Revue des Deux Mondes – L'humour est-il plus facile dans le texte que dans la photo ?

Michel Houellebecq L'humour est très difficile dans la photo ; dans la poésie, c'est pratiquement impossible. C'est une vraie différence entre poésie et art romanesque. La photo est du côté de la poésie.

Revue des Deux Mondes – Il y a trois femmes nues. À la fin, elles disent : « Nous recréons l'espèce. » Cela pose un problème technique : comment plusieurs femmes recréent-elles ensemble l'espèce ?

Michel Houellebecq C'est la parthénogenèse. J'ai déjà traité cela dans mes ouvrages. C'est de l'anticipation, ça date de 2000. Je crois qu'il y avait une vierge qui voulait se reproduire en Angleterre. Le problème a été soulevé là-bas. J'ai oublié l'issue.

Revue des Deux Mondes – On peut être vierge et se reproduire…

Michel Houellebecq Elle reproduit son ovule et ça donne des filles.

Revue des Deux Mondes – Elle le faisait par dégoût du sexe ?

Michel Houellebecq Elle n'aimait pas le sexe. Elle était pour la maternité mais contre le sexe. Même avec des femmes. Elle voulait vraiment se reproduire toute seule.

Revue des Deux Mondes – Sentez-vous cette exclusion de l'homme dans la société ?

Michel Houellebecq On ne va pas repartir sur ces sujets-là, ça va durer des plombes. Cela dit, *la Rivière* (6), c'est supersympa. Il y a une vague tristesse sur la fin. Malheureusement, la scène est un peu ratée. Il y a une vague tristesse à l'idée que les hommes ont disparu. Mais les femmes se consolent très vite entre elles…

Revue des Deux Mondes – La vie persiste, mais la beauté aussi. On peut voir ces photos comme si elles disaient : « on aura beau tout essayer, c'est-à-dire mettre des pylônes, raser les montagnes, foutre en l'air les paysages, la beauté peut toujours témoigner de sa présence. » Les photos d'Avallon et de cet homme sur une balustrade, dans la cour intérieure d'un immeuble avec des façades en verre, me portent à un certain degré de tristesse. Puis la beauté résiste…

Michel Houellebecq Je le dirais sur un plan plus individuel : même quand on a une vie complètement nulle, on peut toujours faire quelque chose sur le plan esthétique. Je ne parle pas de la beauté du monde, mais de la beauté de l'intention. On peut porter un regard beau sur une réalité objectivement insipide. C'est très important pour moi parce que j'ai eu ça, exactement ; ma vie était nulle et mon œuvre faisait sens. Même si le monde était horrible je pouvais quand même faire un truc bien. C'est ce qu'a très bien décrit Bernard Maris dans son excellent livre (7).

Revue des Deux Mondes – J'ai noté l'absence de vue de cimetières ou de scènes funéraires…

Michel Houellebecq Il y en a deux pour Clément. C'est un thème auquel je ne me déroberai pas, mais qui est assez pénible. Surtout que la mort de Clément a été la mort la plus pénible de ma vie. Certainement parce que je savais que ma grand-mère allait mourir ; je ne suis quand même pas idiot, je savais qu'elle était âgée. Pour Clément, c'est arrivé

tôt. Ça a été une mort très pénible, donc je vais plus souvent sur sa tombe, au cimetière des chiens à Asnières, que je ne vais sur n'importe quelle autre tombe.

Revue des Deux Mondes – Y a-t-il des photos de la tombe de Clément ?

Michel Houellebecq Il y a une photo de la pierre tombale qu'on a mise. Il y a une photo encore pire, c'est Clément sur son lit de mort. C'est abominable.

Revue des Deux Mondes – C'est abominable et pourtant ça renoue avec une tradition photographique. On photographiait les gens sur leur lit de mort…

Michel Houellebecq J'ai beaucoup hésité à la mettre. En même temps, il y a un poème qui l'accompagne.

Revue des Deux Mondes – Vous n'avez pas songé à faire un masque de Clément quand il est mort ?

Michel Houellebecq Non, je ne voulais pas garder de reliques.

Revue des Deux Mondes – Dans la salle consacrée à Clément, il y a beaucoup de peintures de Marie-Pierre, votre ex-femme. Ça me rappelle ce que vous dites sur le portrait, qui pour vous est une affaire de peinture plus que de photo…

Michel Houellebecq Oui, je dis cela et je le pense vraiment. Je ne pourrais pas justifier mon point de vue, mais pour un animal, le portrait photo ça va encore, c'est pour un être humain que décidément je préfère la peinture à la photo. Pour un animal, la photo peut encore marcher, on peut capter quelque chose, on a l'impression qu'on restitue l'être. Pour l'érotisme aussi. J'ai l'impression que pour l'érotisme on peut figer

des instants, des attitudes, des positions. En revanche, si on veut avoir la vérité de quelqu'un, il ne faut pas prendre une photo, il vaut mieux faire une vidéo, ou bien une peinture, ce qui est encore le mieux et dont je suis incapable. Je ne crois pas beaucoup aux grands photographes d'êtres humains. Mais quand je théorise, ça tombe toujours à plat, parce que je trouve que les photos de Baudelaire par Nadar sont excellentes.

Revue des Deux Mondes – Mais peut-être qu'elles figent Baudelaire ?

Michel Houellebecq Elles le figent avec un œil noir, un œil d'encre qui n'est pas tout Baudelaire. Pour ma part, je n'ai jamais été tenté de photographier des êtres humains.

Revue des Deux Mondes – Ça ne saisit pas les êtres et on a l'impression en regardant toutes vos photos que ça ne saisit pas non plus l'instant. Vous n'êtes pas du tout dans une espèce de tentative japonaise de saisir le moment…

Michel Houellebecq Ah non, pas du tout ! Ma pratique est exactement l'inverse. C'est-à-dire que je passe devant un endroit, en général je ne m'arrête pas mais je reviens, je cadre, quand j'ai un pied c'est l'idéal, et puis j'attends que la lumière évolue favorablement. Finalement, c'est assez méditatif.

Revue des Deux Mondes – Ce n'est pas du tout comme dégainer son appareil photo au moment « pile poil »…

Michel Houellebecq Ah non, non, non ! C'est le contraire. Je sais que l'endroit est bien, que le cadre est bien, après j'attends la lumière.

Revue des Deux Mondes – Vous attendez que les choses s'installent. Mais le résultat de la photo elle-même n'est-il pas de ralentir l'accélération, la marche en avant vers la modernité ? Est-ce que vous agissez aussi en ce sens-là ?

Michel Houellebecq Je n'ai pas une ambition si politique. Mais ça fige des lieux, forcément… Les vaches, c'est un peu intermédiaire. Une vache, ça bouge, mais pas très vite. En même temps, ça crée des configurations intéressantes.

Revue des Deux Mondes – Je me suis demandé si vous aviez retravaillé l'irisation, je pense à ces effets de lumière sur la peau des vaches…

Michel Houellebecq L'irisation, je ne sais pas faire. J'ai juste un peu saturé l'image.

Revue des Deux Mondes – Il y a un château qui a l'air d'être celui de Rocamadour. Vous avez vu l'épée de Roland ?

Michel Houellebecq Je me souviens mieux de la Vierge noire. Êtes-vous prêt à dégainer Durandal, Marin ?

Revue des Deux Mondes – J'avais justement du mal à amener la monarchie dans cet entretien…

Michel Houellebecq Charlemagne, c'est plutôt l'Empire carolingien. C'est une époque antérieure. Sa persistance nous aurait épargné beaucoup de tracas, d'ailleurs…

Revue des Deux Mondes – Mais *la Chanson de Roland* a été écrite plus tard, pour justifier la dynastie naissante des Capétiens…

Michel Houellebecq Les abonnés de la *Revue des Deux Mondes* vont se régaler. Un truc compliqué, peu connu. Allez-y. On peut en parler, on *doit* en parler, même. Alors, ça a marché ?

Revue des Deux Mondes – Oui, très bien parce que ça a posé les caractéristiques de la monarchie française : combattante, fondée sur l'hommage, juste, sage, avec quelque chose d'équilibré, un immense

respect pour l'adversaire, et une sorte de préférence pour l'après-bataille. C'est ça, la monarchie française telle qu'elle est fixée par *la Chanson de Roland* ; ça vous fait sourire, ce couplet monarchique ?

Michel Houellebecq Non, pourquoi ?

Revue des Deux Mondes – Vous comprenez cette nostalgie du roi ?

Michel Houellebecq C'est un régime qui a fait ses preuves, ce qui n'est pas forcément le cas des régimes postérieurs. La monarchie a quand même beaucoup amélioré le pays. Donc, non, ça ne me fait pas du tout sourire. C'est une option tout à fait envisageable.

Revue des Deux Mondes – Là, en 2017, elle serait envisageable ?

Michel Houellebecq Oui. L'idée se défend. Mais on s'écarte un peu du sujet !

Revue des Deux Mondes – C'est juste. Là, dans cette concrétion de résidences de touristes en Espagne, il n'y a aucun montage ? Parce qu'on dirait que les immeubles se marchent les uns sur les autres…

Michel Houellebecq Là, zéro montage. C'est amusant, ça me fait penser à une remarque extrêmement juste que m'avait faite Catherine Millet. Sur une photo où on voit plein d'immeubles, justement. Elle m'avait dit qu'on avait l'impression que j'en avais rajouté. En fait, pas du tout.

Revue des Deux Mondes – Vous aimez ces résidences pour touristes ?

Michel Houellebecq Oui, finalement j'aime bien mais de temps en temps j'en ai quand même un peu un haut-le-cœur. Ça se mélange avec une espèce de compassion sociale pour les pauvres Espagnols qui achètent ça. Ils y croient, enfin ils y croyaient ; maintenant ça ne se vend plus mais c'est pour des raisons liées à l'Espagne, à la crise.

Revue des Deux Mondes – Vous avez toujours votre appartement en Espagne ?

Michel Houellebecq Oui.

Revue des Deux Mondes – Et vous n'avez pas pris des photos de l'appartement lui-même ?

Michel Houellebecq Il est moins typé. Moi, comme je suis un peu riche, je me suis acheté un truc plus luxe, un peu zen, pas beaucoup d'étages avec des petits jardins avec des cailloux et de l'eau au compte-gouttes, orienté selon les lois du feng shui. Un truc un peu cher, quoi. Ma résidence est assez atypique.

Revue des Deux Mondes – Toutes ces couleurs de la partie touristique, ça m'a fait penser aux années Kodak, c'est-à-dire Kodachrome, une espèce d'énergie, des couleurs saturées…

Michel Houellebecq À part les photos en argentique, tout cela est reproduit artificiellement par Photoshop en saturant, en contrastant. Ce qui évoque vraiment quelque chose à ma mémoire, ce n'est pas vraiment Kodak, c'est Technicolor. J'adore l'image Technicolor de certains films.

Revue des Deux Mondes – Vous parlez de la possibilité de faire un pas de côté, c'est-à-dire de couper le téléphone, d'arrêter Internet. Faire une photo, c'est faire un pas de côté ?

Michel Houellebecq Oui, c'est en ce sens que la photo est vraiment opposée aux *selfies*. Quand j'ai commencé à voyager, jeune, vers 16-17 ans, déjà, faire une photo du monde me protégeait par rapport au monde. C'est respecté comme activité, donc on peut s'y livrer sans danger. Vous avez un écart par rapport au monde.

Revue des Deux Mondes – Il y a quelque chose du désir d'immunité dans le fait de prendre une photo…

Michel Houellebecq Oui, oui, et on l'obtient en général. Les gens s'écartent.

Revue des Deux Mondes – Il y aussi ce Bouddha présent plusieurs fois. Y a-t-il une pointe de bouddhisme chez vous ?

Michel Houellebecq C'est récurrent chez moi. Je l'ai toujours et j'ai bien peur que ça reste à l'état de tentation.

Revue des Deux Mondes – C'est esthétique ?

Michel Houellebecq Non, non, je pense que la méditation, ça marche.

Revue des Deux Mondes – Ce que vous visez, c'est l'extinction, c'est-à-dire le fait d'arriver à être au-delà de toutes les contingences, dans un été d'extralucidité calme ?

Michel Houellebecq Oui, j'aimerais bien.

Revue des Deux Mondes – Mais l'extralucidité calme, c'est un peu la dépression aussi ?

Michel Houellebecq Non, je ne suis pas d'accord, en fait. Je pense que la dépression est quand même une frustration. La dépression, c'est penser : le monde est bien, mais je n'en suis pas digne.

Revue des Deux Mondes – Il me semble que dans *les Particules élémentaires* et *Extension du domaine de la lutte* (8), ce qui fait la lucidité des personnages c'est le fait qu'ils soient en dépression…

Michel Houellebecq Pas tout à fait. Je n'ai jamais vraiment adhéré à cette thèse. Mon personnage d'*Extension* est en net désaccord avec le monde mais il donne tort au monde, pas à lui-même. Il pense qu'il voit les choses mieux que les autres.

Revue des Deux Mondes – Vous ne faites pas de parallèle entre la dépression et l'état avancé de celui qui médite selon la tradition bouddhiste, les techniques bouddhistes ?

Michel Houellebecq D'après ce que j'ai vu des bouddhistes, ils ne sont pas du tout dépressifs.

"La dépression, c'est penser : le monde est bien, mais je n'en suis pas digne."

Revue des Deux Mondes – Il y a un côté fin du monde dans certaines photos, non ?

Michel Houellebecq Certainement, ça fait très film. Les gens se promènent dans un décor après la fin du monde et se demandent pourquoi est-ce qu'on a fait ces barres d'immeubles, à quoi ça servait. J'ai toujours imaginé une fin du monde un peu sèche. C'est sans doute les films que j'ai vus. Je m'imagine toujours une apocalypse sèche. La première fois que je me suis vraiment intéressé aux rochers, c'était à Lanzarote. Avant je m'intéressais davantage au végétal. La beauté du rocher ne m'est vraiment apparue que dans un climat sec.

Revue des Deux Mondes – Avez-vous toujours photographié les mêmes choses, depuis vos 16 ans ?

Michel Houellebecq En gros, oui. Je n'ai jamais vraiment réussi à photographier la ville. Les banlieues, le périurbain, ce milieu m'a toujours intéressé, la nature aussi. Mais la ville, c'est une chose que je n'aime pas tellement, à vrai dire.

Revue des Deux Mondes – Vous avez beaucoup voyagé. Vous racontez que quand vous alliez d'Irlande en Espagne vous traversiez la France et preniez beaucoup de photos. La France que vous aimez, laquelle est-ce ?

Michel Houellebecq C'est plutôt La Roque-Gageac que le périurbain. Je ne suis pas masochiste ! C'est beaucoup plus harmonieux, agréable, vivable.

Revue des Deux Mondes – Plutôt la Dordogne, ces régions-là ? Ou vous êtes indifférent ?

Michel Houellebecq Non, je ne suis pas indifférent. J'ai des préférences dont je peux faire la liste, mais ça va vous faire perdre des abonnés. J'ai rendu hommage à l'autoroute A20 qui traverse la Creuse, le Lot, qui est une autoroute sublime, qui se finit à Toulouse. Mais j'aime beaucoup aussi la Bourgogne, la Normandie, l'Alsace. Je m'adresse à l'ensemble des lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*.

Revue des Deux Mondes – Le seul moment idéologique dans le catalogue de l'exposition, c'est quand vous évoquez les « banalystes » (9) dans un centre commercial près de Calais…

Michel Houellebecq C'est un séjour à Calais qui nous a convaincus, les banalystes et moi, de la vanité de l'action artistique dans les milieux hyperpauvres. Il s'agissait de faire un truc très cher pour fêter le tunnel sous la Manche. La population hyperpauvre n'en avait rien à foutre du tunnel sous la Manche, ni de l'art. Le maire communiste était contre, à raison.

Revue des Deux Mondes – Il avait raison dans le sens où il connaissait ses administrés…

Michel Houellebecq Il disait que tout cela, c'étaient des conneries. Ce qu'il voulait, c'était de l'aide sociale.

Revue des Deux Mondes – La photo du mot « Europe », l'aspect obsolescent, coercitif, bétonné, étroitement pompidolien, fondé sur une vision du futur bêtement optimiste, c'est l'Europe, pour vous. J'avais l'impression que c'était ici un moment idéologique…

Michel Houellebecq Très nettement. On a voulu la tirer en grand à cause du message politique fort. Dommage, car Pompidou était sûrement très sympathique, il s'est juste trompé. Son anthologie de la poésie française est sans doute la meilleure. Ce qu'il a fait à la fin est hyperpersonnel : au milieu des poèmes, il isole des vers qui lui semblent beaux… Ça donne envie de le connaître. Comment un homme aussi sympathique a-t-il pu se tromper à ce point ? C'est un mystère. C'est un autre bon titre : « Georges Pompidou est un mystère. »

Revue des Deux Mondes – Est-ce une photo cathartique ? Quand vous photographiez « Europe », en béton, moche…

Michel Houellebecq J'étais très en colère. C'était en 1992, j'avais voté non à Maastricht. Je ne suis pas du tout résigné, toujours en colère.

Revue des Deux Mondes – Et le Brexit, qu'en pensez-vous ?

Michel Houellebecq Je suis un peu vieux, donc un peu pessimiste, je ne crois pas au Brexit. Mais quand même, idéalement, il pourrait se produire le même jour que l'ouverture de l'expo. J'offrirais le champagne !

Revue des Deux Mondes – Vous déboutez au fond la France telle qu'elle a été voulue par les technocrates en 1960. On voit Edgar Pisani, Jacques Chirac, on voit l'informatisation de la société, en transparence…

Michel Houellebecq Je n'ai pas une connaissance approfondie de cette époque. Mais je sais que c'est là que la plupart des gens vivent, dans ce genre d'endroit que je photographie, quelques campagnes, quelques centres-villes.

Revue des Deux Mondes – Le titre, « Rester vivant », vous l'avez trouvé tout de suite ?

Michel Houellebecq Cela a plus à voir avec la poésie qu'autre chose. Pourquoi ai-je pris « Rester vivant » ? C'est personnel. C'est très bien rendu dans l'affiche avec la photo de Clément. C'est sentimental, en plus. Une espèce de négation de la mort. Violente. Une vaillance.

Revue des Deux Mondes – On l'entend presque comme un manifeste…

Michel Houellebecq C'était cela, au départ.

Revue des Deux Mondes – C'est un appel au courage, et c'est en ça que c'est un peu politique au sens large. Une image vaillante, l'idée que ces êtres disparus ne doivent pas être considérés comme perdus…

Michel Houellebecq Oui. Il y a presque un rapport à l'éternité.

Revue des Deux Mondes – Cette photo, c'est ce qu'on voit de chez vous ?

Michel Houellebecq Oui. De temps en temps il se passe quelque chose dans le paysage et j'ai envie de prendre une photo. J'en ai pris beaucoup, qui ne sont pas toutes dans l'exposition.

Revue des Deux Mondes – Ce qui vous intéresse aussi, c'est cette position limitrophe entre Paris et hors de Paris ?

Michel Houellebecq Je suis tout près de la limite et comme dans *Soumission* (10), en cas de guerre civile, en un quart d'heure je suis sur l'autoroute.

On peut avoir de la charcuterie ?

Revue des Deux Mondes – Le cochon est un animal très intelligent. Pourquoi le manger, pauvre bête ?

Michel Houellebecq C'est un des problèmes moraux de ma vie.

Revue des Deux Mondes – Revenons à la limite, la banlieue, partir en courant quand il y aura la guerre…

Michel Houellebecq Il y a de cela et quelque chose de plus photographique, que je n'ai pas vraiment exploité et qui est très étrange : là où j'habite, la limite entre Paris et la banlieue est d'une violence extrême. Vous avez des quartiers d'immeubles de 30 étages et 500 mètres plus loin, des pavillons. Il y a un petit panneau, un panneau départemental, sur lequel est marqué « Paris ». Je trouve ça très frappant.

"Nuit debout était une très belle tentative d'accès à la démocratie directe, mais qui a été parasitée par une racaille gauchiste."

Revue des Deux Mondes – Il n'y a pas du tout d'annonce de la guerre civile, au contraire de votre dernière production littéraire…

Michel Houellebecq La guerre civile se produira dans le décor qu'on connaît.

Revue des Deux Mondes – Que pensez-vous de « Nuit debout » ?

Michel Houellebecq C'était une très belle tentative d'accès à la démocratie directe, mais qui a été parasitée par une racaille gauchiste que nous connaissons vous et moi, et sur laquelle je ne m'étendrai pas.

Revue des Deux Mondes – C'est la destruction de nos paysages habituels. Vous dites que la guerre civile aura lieu dans les décors qu'on connaît : elle les détruira. On détruit la place de la République. Est-ce qu'il faut détruire la place de la République, après tout ?

Michel Houellebecq Ce ne serait pas une catastrophe.

Revue des Deux Mondes – Vous n'ironisez pas du tout sur la ville utopique telle que voulue par une municipalité progressiste, comme celle de Paris, dans vos photos. Philippe Muray aurait photographié des agents d'ambiance, des installations ludiques au bord de la Seine, Paris-Plage… La dérision, sur le nouvel urbanisme, n'est pas présente dans vos photos alors qu'il y a beaucoup de photos de villes. Ce n'est donc pas la critique politique ou sociale qui vous attire dans la description d'une ville ?

Michel Houellebecq Non, cela ne m'intéresse pas et ce n'est pas mon but. Je ne suis d'ailleurs pas sûr qu'il s'agisse d'un bon sujet de photo. J'ai vécu une fois par hasard un truc très murayen : je promenais mon chien et celui-ci faisait tomber les gens à rollers, avec sa laisse. Muray aurait adoré la scène. J'avais un chien murayen. Les passants étaient un peu furieux mais je n'étais pas responsable, c'était mon chien. Comme ils respectaient l'animal par principe, ils étaient un peu emmerdés. Je ne m'intéresse pas tellement dans cette exposition à la vie actuelle des humains mais plutôt à ce qu'il en restera plus tard.

Revue des Deux Mondes – Le legs de la civilisation, de notre monde, c'est une histoire de château fort qui sera fondu dans la nature alors que l'enseigne Leader Price résistera plus longtemps, dites-vous…

Michel Houellebecq C'est très négatif. Il y a une image intermédiaire, reproduite dans le catalogue, qui montre une usine dans le nord de l'Espagne. C'est une époque qui m'est chère et pour laquelle, comme mon excellent ami Benoît Duteurtre, j'éprouve une grande

nostalgie : l'époque Napoléon III, la dernière belle époque de la France. C'est en Espagne, mais je trouve qu'il y a une certaine beauté dans ces cheminées. C'est l'époque Eiffel. Cette époque, ce rêve industriel me touche. C'est d'ailleurs très bien exprimé par le Grand Palais. Cette volonté de puissance de l'âge industriel où l'on se met à travailler le fer m'impressionne.

Revue des Deux Mondes – Ce rêve progressiste vous touche ?

Michel Houellebecq Je suis un garçon sensible, beaucoup de choses me touchent. J'aime beaucoup Jules Verne, l'industrie… Même si je sais qu'il faut faire autre chose désormais. Ce rêve industriel était beau. Après tout, je suis un témoin de mon temps.

Revue des Deux Mondes – Le monde peut être beau à un point tel que sa condition propre n'a plus d'importance au moment où on l'observe ?

Michel Houellebecq Oui, je pense que c'est la croyance fondamentale de l'artiste. Il y a une espèce de grâce à voir le monde… On est content… Je pense que même à Auschwitz, les gens pouvaient se dire le matin : « Le lever de soleil est magnifique. » Cela existait toujours. On est dans le monde, mais on est aussi ailleurs.

Revue des Deux Mondes – Vous êtes autant photographe qu'écrivain ?

Michel Houellebecq Non, je suis quand même plus écrivain. J'ai commencé les deux un peu en même temps. Ce qui est bizarre, c'est que j'écris des romans alors qu'au départ c'est plutôt une vision instantanée du monde. Il faut reconnaître qu'il n'y avait pas de bon roman quand j'ai publié *Extension du domaine de la lutte*, c'est ce qui explique mon succès. Je me suis mis à écrire des romans, mais ce n'était pas mon projet de départ.

Revue des Deux Mondes – Quelle est la grande différence entre cette exposition et la précédente (11) ?

Michel Houellebecq La précédente était très axée sur la France. Celle-ci est beaucoup moins sociologique.

Revue des Deux Mondes – Le catalogue est bien, c'est un beau travail. J'ai adoré l'entretien avec Nelly Kaprièlan…

Michel Houellebecq Ah oui, ses questions sont très *cash*.

Revue des Deux Mondes – Je l'ai vue à une soirée organisée par l'American University of Paris sur la question de la traduction de *Soumission*. Il y avait le traducteur de *Soumission* en anglais. Je n'en ai retenu qu'une seule chose : il avait eu un mal fou pour traduire une sorte de cuisson du poulet que vous décrivez dans *Soumission*…

Michel Houellebecq Il me demandait s'il fallait mettre *Kentucky fried chicken* ou « poulet rôti ». Je lui ai répondu : « poulet rôti ». Le *Kentucky fried chicken*, c'est énorme aux États-Unis, mais les Américains connaissent aussi le poulet rôti. Je l'ai vu au cours d'une soirée, c'était une soirée tellement new-yorkaise et démocrate… Ils étaient tous en train parler de Donald Trump, le phénomène les ahurissait.

Nous n'avons pas eu de charcuterie. C'est dommage. Je vais aller me coucher.

1. Michel Houellebecq, « Rester vivant », exposition au Palais de Tokyo, Paris, jusqu'au 11 septembre 2016.
2. *Ennemis publics, Correspondance avec Bernard-Henri Lévy*, Flammarion-Grasset, 2008.
3. Michel Houellebecq, la Possibilité d'une île, Fayard, 2005, film réalisé en 2008.
4. Michel Houellebecq, *la Carte et le territoire*, Flammarion, 2010.
5. Michel Houellebecq, *Inteventions 2. Traces*, Flammarion, 2009.
6. Michel Houellebecq, *la Rivière*, court-métrage réalisé en 2001.
7. Bernard Maris, *Houellebecq économiste*, Flammarion, 2014.
8. Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, Maurice Nadeau, 1994.
9. Banalytique : néologisme, de banalyse (1976) et banalyste (1982). Le banalyste est un explorateur et un observateur de toutes les virtualités du banal. Son attitude s'oppose au banalisme : amour du banal ou poétisation de celui-ci. C'est aussi un homme banal, qui expérimente le contrat de banalité avec autrui… (Yves Hélias, « premier rapport sur la situation de la communication politique moderne dans le territoire 70 », Bureau des inspections banalytiques , 1998. Source : http://www.adamantane.net/notules/Banalyse.
10. Michel Houellebecq, *Soumission*, Flammarion, 2015.
11. « Before Landing », exposition du 12 novembre 2014 au 31 janvier 2015, Pavillon carré de Baudouin, Paris.

DOSSIER

COMPLOT ET COMPLOTISME

De Zeus à Internet, la conspiration à travers les âges

32 | Plutôt Zeus que Big Brother !
› **Xavier Darcos**

46 | Le mythe du complot juif. Un survol historique
› **Pierre-André Taguieff**

63 | Sociétés secrètes, révolution et roman
› **Michel Delon**

70 | Du bon usage du complotisme
› **Jacques de Saint Victor**

80 | Darknet : de l'autre côté du miroir
› **Laurent Gayard**

88 | Répondre au conspirationnisme : erreurs, errances, méprises
› **Loïc Nicolas**

98 | École et complot
› **Iannis Roder**

PLUTÔT ZEUS QUE BIG BROTHER !

› **Xavier Darcos**

Les « théories du complot » reposent sur la certitude que des manipulations occultes expliquent le cours du monde. Il ne s'agit pas, ici, des innombrables et véritables conspirations ou conjurations qui rythment l'histoire réelle, même si, parfois, leurs auteurs seront considérés eux-mêmes comme instrumentalisés par une force cachée qui exploite leur révolte ou les pousse au crime. L'idée qu'une puissance mystérieuse calcule et programme le destin collectif trouve une partie de son origine dans la pensée magique ou religieuse de l'Antiquité.

L'ancestrale prédestination tragique

La représentation d'un héros aveugle aliéné par une volonté cachée ou manipulé par une prédestination supérieure est le fondement de la tragédie antique. Les dieux ne cessent d'intervenir directement dans la vie des hommes, souvent pour régler d'ineptes querelles qui leur sont propres. Les personnages tragiques semblent alors les marionnettes de rancœurs ou de jalousies divines. Cette aliénation annonce, à sa manière, les divers « possédés » du Moyen Âge, acteurs inconscients des projets de Satan, promis donc au bûcher ou à l'exorcisme, ou, à l'inverse, les saints qui découvrent peu à peu leur

« vocation », autrement dit l'opération d'un dessein divin en eux, l'action du Saint-Esprit ou de la Providence, qui les habitent et les conduisent à agir en militants de la conversion ou en futurs martyrs.

Le théâtre antique est le spectacle de cette crise, suscitée par un dérèglement imposé par les dieux. Cette tension va provoquer une succession d'événements jusqu'au dénouement, qui sera catastrophique. La marge de liberté laissée aux personnages ne sert qu'à rendre visible le piège dans lequel ils se débattent sans pouvoir changer le cours des choses. Les dieux conduisent les événements, même s'il n'est pas toujours facile de discerner les principes qui les inspirent. Le destin, sans vraie morale et sans équité immédiatement perceptible, dicte des lois impénétrables et souvent féroces. Certes, en remontant le cours de l'histoire familiale, on décèle une culpabilité première qui paraît avoir déclenché cette revanche divine, poursuivant le déviant sans relâche et, après lui, sa descendance. Mais la *vendetta* divine semble disproportionnée. Les aléas des hommes et le diktat des dieux se confondent pour que le pire soit sûr et qu'il blesse le plus grand nombre.

Xavier Darcos, membre de l'Académie française, a été ambassadeur, ministre de l'Éducation nationale (2007-2009) puis du Travail, des Relations sociales, de la Famille, de la Solidarité et de la Ville (2009-2010). Derniers ouvrages publiés : *Oscar a toujours raison* (Plon, 2013), *Auguste et son siècle* (Artlys, 2014).
› xavier.darcos@orange.fr

Cette conception, avant de structurer le théâtre tragique, est déjà présente dans les épopées les plus anciennes. Car les héros archaïques, à commencer par ceux d'Homère (VIII^e siècle av. J.-C.), sont peu maîtres de leurs initiatives : tel ou tel dieu a transformé chacun d'eux en champion de sa cause ou en victime de son courroux. Un dieu de l'Olympe ou quelque « démon » (en grec δαίμων, *daïmôn*) inspire leurs décisions, leur donnant du courage ou de la prudence, les faisant réussir ou rater ce qu'ils entreprennent bon gré mal gré. Pire, les dieux, qui imposent ces contraintes dirimantes à autrui, se plaignent souvent de ne pouvoir s'affranchir eux-mêmes d'une nécessité suprême, d'être les exécuteurs des arrêts du destin. Ils le répètent, navrés, par le truchement de divers présages, s'exprimant à travers des songes, des oracles, des signes.

Cette prédestination sans fond, en abyme, n'est pas seulement un thème de fiction artistique pour les Anciens. Comme les poètes tragiques, les premiers historiens s'en réclament également. Hérodote (484-425

av. J.-C.), fondateur de l'historiographie dans la Grèce antique, considère aussi que les révolutions du monde sont mues par une puissance fatale qui les agite au gré de son caprice. Les dieux sont omniprésents dans l'histoire et leur dirigisme domine le cours des temps. La finitude humaine est telle que chacun en est réduit à deviner ou à interpréter ce que mijotent les dieux, grâce aux prophètes et autres vaticinateurs. Donnons un seul exemple, emprunté à Hérodote, de ce leitmotiv :

> « La Pythie leur fit cette réponse : "Il est impossible même à un dieu d'éviter le sort marqué par les destins. Crésus est puni du crime de son cinquième ancêtre, qui, simple garde d'un roi de la race des Héraclides, se prêta aux instigations d'une femme artificieuse, tua son maître et s'empara de la couronne, à laquelle il n'avait aucun droit. Apollon a mis tout en usage pour détourner de Crésus le malheur *[…]* mais il ne lui a pas été possible de fléchir les Parques. Tout ce qu'elles ont accordé à ses prières, il en a gratifié ce prince. Que Crésus sache donc qu'il a été fait prisonnier trois ans plus tard qu'il n'était porté par les destins. *[…]* Quant à l'oracle rendu, Crésus a tort de se plaindre. Apollon lui avait prédit qu'en faisant la guerre aux Perses, il détruirait un grand empire *[…]* N'ayant ni saisi le sens de l'oracle ni fait interroger de nouveau le dieu, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même". (1) »

Bref, il vaut mieux élucider ce qu'ourdissent les dieux avant de s'engager dans quelque manœuvre d'envergure.

La machination divine

Ainsi, le « complot des dieux » est la toile de fond du récit antique, même quand l'œuvre aspire à une forme d'objectivité. La machination divine se joue des passions humaines. Elle est l'agent principal, invisible et omniprésent. Revenons à la tragédie et prenons l'exemple de

la célèbre trilogie d'Eschyle (526-456 av. J.-C) consacrée aux Atrides : *Agamemnon*, *les Choéphores* et *les Euménides*. L'enchaînement fatal part d'Égisthe, fils incestueux de Thyeste et de sa propre fille Pélopia, issue de la maison des Atrides. Il deviendra le meurtrier de son père adoptif Atrée et de son demi-frère Agamemnon. S'ensuivra la noria des malheurs, un mécanisme fatal qui se déroule à l'infini. Chacun est hanté par le souvenir de Thyeste et Atrée, les frères jumeaux qui se haïssaient, et par l'abomination d'Atrée, qui cuisina la chair des rejetons de son frère et les lui fit manger. Le meurtre d'Agamemnon (par son épouse Clytemnestre, aidée de son amant Égisthe) réveille un nouveau ressort, car ses enfants vont devoir le venger, ce qui fera d'eux des parricides de leur propre mère, à leur tour persécutés par un remords obsédant et corrosif, représenté par le harcèlement des Euménides (2)… Une forme cyclique de maléfices sans fin et déments harcèle ces pauvres êtres, liés par la naissance et qui se noieront tous dans leur propre sang.

Les deux dramaturges qui succèdent à Eschyle essaient de donner une plus grande marge de manœuvre aux personnages tragiques. Sophocle (495-406 av. J.-C.) montre un Œdipe qui se débat et résiste, qui essaie d'anticiper les malédictions ou de les déjouer. Même déprimé et condamné d'avance, le héros proteste contre des lois absurdes et tyranniques, affirme sa liberté morale, refuse de se laisser asservir sans révolte. Peine perdue, à dire vrai. Même sa vertu exhibée tournera au crime ou à des aveuglements ravageurs. La sinistre fatalité divine aura le dessus quand même. Contemporain de Sophocle, Euripide (480-406 av. J.-C.) semble aussi refuser de croire que les puissances surnaturelles soient les seuls moteurs du destin. La volonté humaine cherche son indépendance, même si les décisions ou les caractères des personnages conduisent encore à un échec retentissant.

Si bien que le complot des dieux ne fait que changer de tactique. Soit il précipite carrément les mortels vers un désastre général et inévitable, en provoquant d'emblée la crise, les obstacles et les ratages. Soit il leur inspire une illusoire liberté sous forme de penchants et de motivations qui se révéleront funestes pour tout le monde. L'homme n'est plus l'esclave d'une destinée qui l'aveugle mais de son propre cœur qui l'affole. Le résultat reste le même.

Toutes les créatures tentent vainement de se dégager des manigances célestes. C'est proprement l'histoire commune de toute la mythologie : des personnages qui transgressent la règle divine, souvent sans malignité, et en subissent les conséquences. Prenons l'exemple de Sisyphe, car son sort résume à lui seul tous les outrages des dieux vengeurs. L'imagination populaire en a bien retenu le châtiment, alors que d'autres damnés infernaux, tels Ixion ou Tantale, ont moins fixé l'attention. Car son symbolisme saute aux yeux : la vie avec ses hauts et ses bas ; les efforts humains, toujours recommencés ; la stérilité d'une répétition qui n'aboutit pas ; l'inanité des éternels retours, cycle d'une vie parmi d'autres. Lucrèce (98-55 av. J.-C.) (3) y voyait déjà une allégorie de la stupide condition humaine, abattue par la vindicative humeur des dieux – auxquels il ne croit pas, « tant la religion a pu inspirer des calamités » (4) (exclamation d'une horrible actualité !). Avec Albert Camus (5), Sisyphe reflètera l'image d'une existence moderne, soumise au travail absurde et privée de métaphysique. Dans le taylorisme et la trivialité du devoir-vivre contemporain, l'homme doit seulement accomplir son travail, sans s'illusionner d'un au-delà sur lequel il n'a pas prise.

Sisyphe fut durement châtié pour avoir trop souvent rusé. Il savait dérober nuitamment du bétail en le métamorphosant pour le rendre méconnaissable. Subtil et insidieux, il arriva à séduire Anticlée, qu'il posséda par surprise. Magicien, il peupla la ville qu'il fonda, Corinthe, d'hommes nés de champignons. Fin négociateur, il ne révéla au dieu-fleuve Asopos où s'était cachée sa fille Égine, enlevée par Zeus, qu'en échange d'une source perpétuelle pour irriguer sa citadelle de Corinthe. Ses roueries finissent par attirer la colère de Zeus, qui demande à Hadès de le conduire aux Enfers. Mais, là encore, il trompe la Mort, Thanatos, l'enchaîne dans les fers qu'on lui réservait et s'échappe du Tartare. Bref, sorte d'Orphée escroc ou ludique, Sisyphe, incarnation insolente de la *mètis* grecque (μήτις), ce mélange de ruse et de calcul, est un médian qui ne se laisse vraiment enfermer dans aucune condition, capable de toute transgression, insoumis à l'ordre olympien.

C'est pourquoi le complot divin aboutit à un châtiment le plus terrible possible. Les dieux veulent humilier Sisyphe par le truchement de ce qu'il détestait le plus : la fixité et la banalité, la redite éternelle, sans excursions

ni échappées possibles. Le banni sur sa colline, arpentée et descendue sans fin, témoignera éternellement qu'il fut trop libre, déconcertant, et trop rétif au destin, au point de se jouer de la mort elle-même. La punition de Sisyphe paraissait déjà disproportionnée à Ovide (43 av. J.-C.-18 apr. J.-C.) (6), aux yeux de qui les dieux sont injustes et tourmenteurs. La pierre de Sisyphe est donc l'inversion de son histoire : la dure loi du lest et de la chute, pour sanctionner une ubiquité volage et un défi prométhéen.

Du fatalisme au destin collectif : l'exemple de Rome

Mais la révolte des créatures contre le complot des dieux ne cessa plus de gronder. Très tôt, les écrivains romains ont, à leur tour, voulu desserrer l'étau de ce fatalisme énigmatique, de ce *fatum* (littéralement, « ce qui a été dit »). Ils ont tenté de concilier le complot des dieux et la marge de liberté des hommes, en imaginant des héros qui servent à la fois le projet divin et l'intérêt de leur civilisation. Tite-Live (59 av. J.-C.-17 apr. J.-C.) s'attèle à une histoire intégrale de Rome depuis ses origines légendaires. Animé par un patriotisme profond, il cherche les causes de la grandeur de Rome dans la force morale de ses héros. Mais il ne peut pas croire que ce destin exceptionnel soit le fruit du hasard. Il déploie la geste ascendante d'une nation, Rome, cette petite bourgade du Latium devenue maîtresse du monde. Ce destin extraordinaire, il en a la conviction, résulte d'une providence divine, comme si Rome accomplissait des volontés supérieures.

Cet orgueil s'estompera chez Tacite (58-120), qui se comporte en ethnologue et en scrutateur morose : les petites analyses individuelles dispersent la perception panoramique. Mais le providentialisme n'y disparaît pas pour autant (7). Tacite montre, sur ce sujet, sa perplexité, distinguant avec justesse le pur fatalisme (tout est écrit d'avance) et le déterminisme (toute cause entraîne des conséquences inévitables) :

> « Je doute si les choses humaines sont régies par un destin ou par une fatalité immuable, et ou si elles se déroulent au hasard. En effet, les plus sages d'entre les anciens et leurs

> successeurs professent sur ce point des doctrines opposées. Beaucoup sont imbus de l'opinion que notre commencement, notre fin, que les hommes en un mot, ne sont pour les dieux le sujet d'aucun soin, et que par suite les malheurs sont très souvent le partage de la vertu et les prospérités du vice. D'autres, au contraire, subordonnent les événements à une prédestination. Mais, indépendante du cours des étoiles, ils la voient dans les principes premiers et l'enchaînement des causes naturelles. Toutefois, ils nous laissent le choix de notre vie, ce choix entraînant, dès qu'il est fait, une suite de conséquences inévitables… » (8).

À l'époque de Tacite, sous Trajan, Juvénal, avec un humour acide, stigmatise le ridicule fiévreux des mondains et la dégradation des habitudes romaines. Ainsi se répand une sensation de perte que Tacite éprouve personnellement mais dont il essaie de se défendre. Tacite pressent, comme Tite-Live avant lui, qu'une civilisation, à l'instar d'une vie humaine, doit avoir ses âges, ascendant et déclinant ; qu'elle s'inscrit dans une parabole en forme de cloche, avec un début, une apogée et une fin ; que toute énergie créatrice finit par s'étioler. Il sait que l'empire est déjà menacé par la pression des « barbares », par des raids de plus en plus fréquents à ses frontières, ce qui accentue un sentiment général de précarité.

Cette prévision est juste : bientôt, au III^e^ siècle (9), les Francs et les Alamans vont dévaster la Gaule, l'Espagne et l'Italie du Nord. Et en 410, avec la mise à sac de Rome par le Wisigoth Alaric, c'en sera fini de l'ordre romain. Deux interprétations s'affronteront donc longtemps, jusqu'à saint Augustin (10) : soit les dieux ont voulu que Rome domine l'univers ; soit ils l'ont poussée à tous les abus et à tous les orgueils pour assurer sa perte. Saint Augustin retrouvera cette dialectique quand il devra répondre aux accusations liant la chute de Rome à l'abandon de l'ancienne religion romaine au profit du christianisme.

Mais, à l'apogée de l'empire, chacun se voile encore la face. Sous le règne d'Auguste (63 av. J.-C.-14 apr. J.-C.), son triomphe permanent ne se manifeste pas seulement dans la pierre. Tous les artistes, et les

écrivains au premier chef, y apportent leur concours. Ils sont quasiment enrôlés dans cette entreprise d'édification collective qui consiste à voir Auguste comme le produit du complot des dieux. Properce et Tibulle composent des élégies nationales et raniment les légendes des monuments de Rome. Ovide fait le catalogue des fêtes (*les Fastes*) et déroule l'histoire d'un monde en mutation, qui s'achève avec la divinisation de César (*les Métamorphoses*). Horace écrit des offrandes lyriques célébrant le prestige de l'œuvre impériale. Et Tite-Live dresse un bilan global et glorieux du destin romain depuis ses origines (*Ab Urbe condita*), à travers ses légendes, ses héros, ses discours et ses batailles. Ce chœur unanime des talents a été le décor et le support du siècle d'Auguste, enfant chéri de la vigilance des dieux, et bientôt dieu lui-même, par apothéose, *divus Augustus*.

Surplombant ces choristes qui, tous, reconnaissent sa suprématie, Virgile est alors le premier officiant du chauvinisme latin (11), le fier porte-voix du complot divin :

« Ni les forêts des Mèdes et leur terre opulente,
ni le beau Gange, ni l'Hermus dont l'or trouble les eaux
ne sauraient en gloire rivaliser avec l'Italie ; ni les Bactres
ni l'Inde ni toute la Panchaïe (12), riche de ses sables d'encens… »

Même s'il n'ignore pas l'inexorable poussée du destin, qu'il exprime par la jolie métaphore d'un rameur (13) :

« … Ainsi, par la fatalité,
tout court au pire et, après s'être écoulé, revient en arrière.
C'est comme un homme qui, à contre-courant,
fait à peine progresser sa barque avec la force de ses rames :
quand, par hasard, il a laissé faiblir ses bras,
alors, avec la pente de la rivière, sa coque l'entraîne vers l'abîme… »

Laissons les historiens et restons-en à l'*Énéide*, puisqu'elle est l'épopée majeure de la romanité atteignant son acmé. On se souvient que Virgile y raconte comment Énée s'est enfui des ruines fumantes de

Troie, avec son père Anchise (celui qu'il porta d'abord sur ses épaules) et avec son fils Ascagne (autrement nommé Iule, pour faire plaisir à la famille de César, les Julii, qui prétendent descendre de lui). Énée sait qu'une prédestination l'appelle à fonder la nouvelle Troie, en l'occurrence Rome. Selon la tradition classique, Énée est le fils d'un mortel, Anchise, issu de la famille royale de Troie, et de la déesse Vénus. Il participe à la guerre interminable provoquée par l'enlèvement d'Hélène, la plus belle et plus infidèle femme du monde, épouse du pauvre Ménélas, roi de Sparte. À la mort d'Hector, Énée devient la figure dominante du camp troyen. Et quand Troie succombe face aux Grecs, grâce à la ruse du cheval de bois imaginée par Ulysse, Énée s'échappe avec père, femme et enfant. Il transporte les traces vénérées de ses ancêtres, les Lares et les Pénates, pour les installer dans la cité que les dieux lui commandent de fonder en Hespérie, c'est-à-dire en Italie.

Énée, le Romain premier : instrument ou instigateur ?

L'*Énéide* prolonge donc le thème du complot des dieux qui ont fait leur choix depuis la nuit des temps en faveur de la domination mondiale de Rome. Mais Virgile métamorphose ce déterminisme obtus en une méditation sur la destinée humaine. Sans cesse, le monde divin vient se mêler de l'aventure des hommes, parsemant des signes, des prophéties, des songes prémonitoires et des prodiges dont la signification ne s'éclaire que peu à peu. Dans ces entrelacs de miracles et d'énigmes, le héros doit apprendre à interpréter, à se défaire de son égoïsme, à dépasser même les chaînes de l'amour qui freinent l'appel du destin et ne laissent jamais de repos : « Ceux dont le dur amour a rongé le cœur de son poison impitoyable trouvent, à l'écart, des sentiers secrets ; et des forêts de myrtes tout autour les protègent : le mal d'aimer ne les quitte pas jusque dans la mort même. » L'histoire d'Énée, comme presque tous les grands mythes, nous donne à réfléchir sur le sort des mortels. Il convient de dépouiller le héros de son fatras légendaire et dramatique pour le voir en pauvre homme, ballotté par le poids de son histoire que fabriquent

les dieux, mais guidé par l'ambition de sa liberté. Il faut sympathiser avec son personnage, l'écouter comme un frère, « pieusement », comme on le qualifie d'habitude.

Mieux qu'Œdipe ou Ulysse qui semblent aveuglés et toujours dépassés par leur erratique destin, Énée anticipe le héros moderne qui tâche d'accomplir son devoir sans perdre son âme. Ce n'est pas si simple, cependant, comme le montre l'histoire de Didon. Avec ses compagnons, Énée a dérivé sur la Méditerranée et finit par échouer dans la région de l'actuelle Tunisie. Didon l'accueille. Elle est subjuguée par son aventure. Ils tombent amoureux l'un de l'autre. Tout irait pour le mieux si les dieux ne rappelaient pas à Énée que son destin est ailleurs. Il lui faut donc repartir. Didon, trahie et effondrée, se perce la poitrine avec l'épée qu'Énée lui a offerte. Plus tard, dans le splendide chant VI de *l'Énéide*, on accompagne Énée qui descend aux Enfers. Il y croise le fantôme de Didon, tente de lui parler et de se justifier. Mais Didon s'éloigne en silence, refusant tout pardon. L'amour humain est donc conçu comme une épreuve dans le processus de purification du héros, qui doit lâcher prise pour suivre les desseins de la Providence, pour se soumettre à l'idée qui anime le monde. Bref, le pauvre Énée essaie de savoir où il va. Et quand il hésite, il reste confiant en la Providence, comme il le répète (14) : « les destins trouveront ma voie ». On ne saurait mieux dire.

Ainsi, la souffrance et le doute font un contrepoint constant à l'ardeur missionnaire du héros. Les deuils, les défaites, les injustices semblent le lot obligatoire de la destinée humaine, fût-elle providentielle. Cette déchirure fut celle de Rome, qui se soumit dans la douleur au nouvel ordre politique. Virgile utilise ce décor et ces personnages mythologiques pour interpréter l'histoire de Rome, pour légitimer sa préhistoire et ses origines, pour donner corps aux pulsions de son histoire (guerres, revers, catastrophes, sursauts…) et afin que son destin providentiel ne semble pas immérité, toujours tiré vers le haut, vers une grandeur qui permette aussi la stabilité, la paix et un rayonnement mondial.

Il pense, comme tous les Anciens, que l'homme n'agit pas seul dans l'histoire, que des forces divines, puissantes et disparates, mais omniprésentes et têtues, sont partout à l'œuvre – mais que l'homme peut se les concilier par sa conduite et sa piété, comme fait Énée. Ainsi se

dessine un mouvement ascendant, tendu vers une immense réconciliation, entre les dieux et les hommes, entre les divinités qui taisent leurs différends, entre les citoyens de l'empire qui cessent de s'entretuer dans d'horribles guerres fratricides. Un empire universel va s'établir dans la quiétude civile, sous le patronage des dieux et sous le règne d'Auguste.

Du volontarisme céleste au désenchantement humain

L'histoire de la philosophie occidentale ressemble à ce combat pour dépasser une telle prédestination, ce *topos* de la pensée antique, et pour déjouer les supposées manœuvres surnaturelles. Le cadre succinct de cet article ne permet que de le signaler : les sociétés humaines ont peu à peu privilégié l'idée d'une liberté et d'une volonté qui permettent d'agir sur le monde. Le progrès intellectuel et moral, collectivement, consistera à dépasser ce que Martin Heidegger, commentant Platon, appela « l'étonnement » (15) face au monde, imprévisible, diffus et inexpliqué, pour essayer de disséquer la réalité grâce à la raison et la science. Hélas, cette volonté de donner une explication globale des arcanes terrestres a souvent abouti à d'autres idées réductrices, à d'autres déterminismes (mentaux, biologiques, technologiques), puis à d'autres totalitarismes.

Ce questionnement, central dans toute la pensée des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, fut constant et obsédant au point de devenir un sujet de contes populaires ou de jongleries intellectuelles, comme dans *Jacques le Fataliste*, où Diderot moque le fruste Jacques qui ne croit qu'au « grand rouleau » : « tout ce qui nous arrive de bien et de mal était écrit là-haut » (16). Pensons, pour donner un exemple entre mille, à *Zadig* de Voltaire (17). L'auteur s'y interrogeait, dans le sillage de Leibniz (18), sur le rôle de la Providence, sur la justification du mal, sur les limites de liberté humaine. « Qu'est-ce donc que la vie humaine ? Ô vertu ! à quoi m'avez-vous servi ? *[…]* Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédictions, et je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. » Les péripéties dramatiques et la multiplication

des événements brouillent le sens de la vie. L'ange Jesrad livrera finalement la clé de l'énigme : la destinée n'est pas aveugle et il n'y a pas de hasard. La Providence règle nos destinées dans un ensemble cohérent et globalement positif. Il faut donc s'adapter au monde tel qu'il est et « comme il va », car le chaos n'est qu'apparent. L'accélération des horreurs de l'histoire, jusqu'à nos jours, a accentué l'aspect chimérique de ces fables. Dès son *Candide* (19), Voltaire se fera plus désillusionné, sceptique et ricanant. Et bientôt Kant (un siècle après Spinoza (20)) invitera l'humanité à « sortir de l'état de tutelle » ou de « minorité », pour se servir de son propre entendement (21) : « ose savoir ! », *sapere aude* (22).

Max Weber, puis Marcel Gauchet (23) ont examiné ce « désenchantement » : en rendant caduques les explications issues des traditions et des croyances, on a placé la conscience humaine devant une autre malédiction, celle du changement ou du basculement perpétuels, celle du passage de l'invariant à l'historique, toujours recommencé, agi par des forces nerveuses et contradictoires. Ce vertige est plus angoissant que la capitulation devant la Providence. Il explique pourquoi se sont alors multipliées des théories du complot, non plus celui des dieux mais celui de forces secrètes coalisées. Une telle vision recrée du sens. Elle offre une représentation globale qui récuse le caractère aléatoire de la destinée humaine. Elle donne une clé, un mécanisme simple qui interrompt le tournis et la dispersion.

Ainsi se réaliserait la prophétie de Heidegger (24) d'un monde moins asservi par la technique, par la rationalité ou par le consensus mental que par un besoin d'idéologie commune. C'est ce désir qui a conduit à toutes les grandes utopies, fascistes ou communistes, à la volonté de produire un monde un et parfait. Nostalgique de l'individualisme, du droit à la différence et du vitalisme naturel, Heidegger craignait l'asservissement béat de la personne dans le consentement universel, moralisateur et hyper-rationnel. Il ravivait une posture des anti-Lumières (tel Joseph de Maistre (25)) et ou de certains romantiques (jusqu'à Baudelaire (26)) qui rejetèrent une modernité abjecte car collectiviste et aliénée, en nostalgiques d'un paradis perdu et d'un individualisme affranchi.

En ce sens, contrairement à ce que proclament les altermondialistes et autres agités, ce n'est pas l'économie libérale et mondialisée (avec ses alliés informatiques, numériques, médiatiques et scientifiques) qui a assuré cette victoire inquiétante. Mais une sorte d'euthanasie de la conscience morale subjective et privée, ce que Nietzsche désignait d'avance comme le « désarmement de la pensée » et qui trouve à s'épanouir dans diverses crédulités. Il n'est pas sûr que l'humanité ait beaucoup gagné en passant d'un fétichisme à l'autre, du complot des dieux, fertile en mythologies et unificateur, à celui, ratiocinant et antagonisant, des hommes.

Le paganisme avait l'avantage de laisser croire à des miracles partout prêts à se manifester. Le complot divin, malgré ses injustices, visait peu ou prou à rendre l'humanité meilleure, comme le chantait encore Victor Hugo. Pendant son exil, il se replongea dans la poésie latine : ses *Contemplations* et ses *Chansons des rues et des bois* multiplient les évocations explicites et les récurrences identifiables à la pensée antique, celle de Virgile notamment. Il comprit que le climat naturaliste païen réconciliait sensualité et pureté, condamnation des coups de force politiques et désir d'accalmie. Hugo reprit même le motif virgilien du poète, officiant sacré, captant l'immanence de la divinité en toute chose, spiritualisant la matière, domptant le chaos et travaillant à faire renaître une nouvelle Arcadie (27). Ce chant de la terre semble dessiner un horizon de l'histoire et du travail des hommes, le poète devenant l'écho sonore de l'esprit qui anime le monde, l'âme d'une nature réconciliée avec la volonté divine.

C'est ce qu'avait illustré Ovide, à sa manière, dans ses *Métamorphoses*, immense fresque où se croisaient les hommes et les dieux. Les vivants s'y sublimaient, s'y ingéniaient et s'y immortalisaient, au moins dans le souvenir. Les immortels s'y humanisaient, corps et cœur, et y laissaient quelques rejetons. Peuplant le monde des mortels de ces héros mi-dieux mi-hommes, l'intermédiarité de la nature se propageait, attestant sans cesse un peu plus que le visible et l'invisible se rencontraient. De sorte que le monde entier évoluait vers une hybridité toujours plus consommée entre mortels et immortels. Ainsi était accentué le mystère de la vie et de la mort. Toute naissance semblait

une énigme divine et une merveille. Toute mort créait un nouvel intercesseur, ombre des mânes, voix d'outre-tombe, âme errante ou présence cachée mais agissante en quelque coin de la nature.

Avouons que ce panthéisme ou cet animisme, réservoirs d'imaginaire agités par un vitalisme incessant, avaient un autre charme que l'impassible *big data* qui scrute, consigne, classe, surveille, programme et cloisonne tout, froidement. À l'immixtion permanente du divin dans la vie humaine, qui était l'essence féconde des paganismes, s'est substitué un univers prévisible, sans hasard possible, gouverné par des algorithmes. Revoici « l'homme nu » (28), réduit à consommer et à répercuter des données numériques, concourant lui-même à sa propre censure. En matière de complot universel, on peut préférer l'inventif Zeus, séducteur tonique et tonnant, au glacial Big Brother.

1. Hérodote, *Histoires*, livre I, 91.
2. Appelées Érynies chez les Grecs et Furies chez les Romains, elles personnifient la malédiction et la persécution qui accablent les criminels pendant toute leur vie.
3. Lucrèce, *De rerum natura*, livre III, vers 995-1002.
4. *Idem*, livre I, vers 101 : « *tantum religio potuit suadere malorum* ».
5. Albert Camus, *le Mythe de Sisyphe*, Gallimard, 1942.
6. Ovide, *les Métamorphoses*, livre IV, 416 et suivants.
7. Je me permets de renvoyer à mon essai sur le sujet : *Tacite, ses vérités sont les nôtres*, Plon, 2006.
8. Tacite, *Annales*, livre VI, 22.
9. En 242, 253 et 276.
10. Saint Augustin, *Sermon sur la chute de Rome*, décembre 410.
11. Virgile, *Géorgiques*, livre II, 136-140.
12. L'Hermus est un fleuve d'Asie Mineure qui a pour affluent le Pactole, légendaire rivière aux paillettes d'or ; la Panchaïe est une île d'Arabie.
13. Virgile, *Géorgiques*, livre I, 198-203.
14. « *Fata viam invenient* », Virgile, *Énéide*, chant III, 395 et chant X, 113.
15. « L'étonnement, en tant que *pathos*, est l'*archè* de la philosophie… », in *Qu'est-ce que la philosophie ?, (Questions I et II)*. Heidegger reprend une phrase de Platon (*Théétète*, vers 155 d) : « il est tout à fait d'un philosophe, ce sentiment : s'étonner. La philosophie n'a point d'autre origine. »
16. Écrit vers 1765 et paru d'abord en Allemagne en 1792.
17. Voltaire, *Zadig ou la Destinée, conte philosophique*, 1747.
18. Gottfried Wilhelm Leibniz, *Essais de théodicée*, 1710, discours se proposant de « justifier la bonté de Dieu par la réfutation des arguments tirés de l'existence du mal dans ce monde, et par suite la réfutation des doctrines athées ou dualistes qui s'appuient sur ces arguments ». Résumons : tout n'est pas bien, mais le Tout est bien.
19. Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, 1759.
20. Voir le dernier chapitre de l'*Éthique* de Spinoza (« De la puissance de l'entendement ou De la liberté humaine »), 1677.
21. Emmanuel Kant, *Was ist Aufklärung ?*, 1784.
22. Formule que Kant emprunta à Horace, *Épîtres*, livre I, chapitre II, vers 40.
23. Marcel Gauchet, *le Désenchantement du monde*, Gallimard, 1985.
24. Martin Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, Aubier Montaigne, 1950.
25. Joseph de Maistre, *Considérations sur la France*, 1796.
26. Charles Baudelaire, *Fusées*, vers 22.
27. Victor Hugo, *Contemplations* (1856), livre V, 17. On trouvera des intuitions comparables chez Jean Giono.
28. Marc Dugain et Christophe Labbé, *l'Homme nu. La dictature invisible du numérique*, Plon-Robert Laffont, 2016.

LE MYTHE DU COMPLOT JUIF. UN SURVOL HISTORIQUE

› **Pierre-André Taguieff**

Parmi les grands récits d'accusation où les Juifs sont criminalisés ou diabolisés, c'est-à-dire les principaux mythes antijuifs constituant la dimension idéologique de la judéophobie (1), il convient de faire une place particulière au thème de la conspiration en vue de dominer, de corrompre et d'exploiter les autres peuples. Depuis la fin du XIX[e] siècle, le thème du Juif conspirateur est devenu le plus mobilisateur des thèmes antijuifs en même temps que le plus « intégrateur » d'entre eux. L'imaginaire du complot juif international est aujourd'hui au cœur de la nouvelle judéophobie d'extension planétaire. La plupart des traditionnels motifs d'accusation des Juifs tournent désormais autour du mythe du complot juif mondial, rebaptisé « complot sioniste mondial » (2). Comme l'a fait remarquer l'historien Walter Laqueur, « l'idée d'une conspiration juive à l'échelle planétaire influa peut-être davantage encore que la doctrine raciale sur le développement de l'antisémitisme moderne » (3).

Dans la vision conspirationniste, le peuple juif est essentialisé en tant qu'incarnation d'une menace permanente et ainsi construit comme ennemi absolu de tous les peuples (4). Il devient le porteur par

excellence de la « causalité diabolique » (5). Il s'agit donc d'une interprétation globale de l'histoire dans laquelle le Juif apparaît « comme une force satanique, comme la source de tous les maux dans le monde, des origines à nos jours » (6). Dans l'imaginaire conspirationniste moderne et contemporain, les Juifs sont accusés d'être à la tête d'un mégacomplot en vue de la domination du monde (7).

Il n'est pas de pensée conspirationniste sans événements déclencheurs (guerres, crises économiques, révolutions, etc.), perçus comme des actes criminels ou des effets d'actions criminelles. Poser la question policière « À qui profite le crime ? » constitue pour les idéologues conspirationnistes une méthode de divination. Elle permet de dévoiler de prétendues « vérités cachées » à partir d'une interprétation des indices et de conclure sans peine. Au cours du XIX[e] siècle, l'argument se présentait notamment sous la forme suivante : la révolution française a émancipé les Juifs, donc les Juifs ont fait ladite révolution. C'était le principe de l'argumentation antisémite d'Édouard Drumont (1844-1917) qui, au début de *La France juive* (1886), posait comme une évidence : « Le seul auquel la Révolution ait profité est le Juif. Tout vient du Juif ; tout revient au Juif. (8) »

Sociologue, politologue et historien des idées, Pierre-André Taguieff est directeur de recherche au CNRS. Dernier ouvrage publié : *Des putes et des hommes. Vers un ordre moral androphobe* (Éditions Ring, 2016).

Quatre formes successives

Le mythe du *complot juif* se présente historiquement sous quatre formes, dont la succession chronologique n'exclut nullement qu'elles se chevauchent, se métamorphosent ou s'hybrident (9).

En premier lieu, il se présente sous la forme de rumeurs de complots locaux dans l'Antiquité et à l'époque médiévale. À l'origine de la croyance au complot juif, il y a la conviction, présente dans la judéophobie antique (pré-chrétienne ou païenne), que les Juifs sont *solidaires* entre eux, thème déjà présent dans le *Pro Flacco*, plaidoirie de Cicéron prononcée en octobre 59 avant Jésus-Christ, où le célèbre orateur, évoquant à la fois « l'or des Juifs » et la « foule » qu'ils

représentent à Rome, lance à Lélius, défenseur des Juifs : « Tu sais combien leur troupe est nombreuse, combien ils se tiennent entre eux, combien ils sont puissants dans les assemblées. (10) » Cette solidarité interne va de pair avec un exclusivisme inquiétant, comme l'affirme Tacite : « Ils ont entre eux un attachement obstiné, une commisération active, qui contraste avec la haine implacable qu'ils portent au reste des hommes. (11) » Jugés insociables et séparatistes par nature, les Juifs sont accusés de xénophobie ou de misoxénie (12). L'accusation de complot fait partie du stock des calomnies utilisées contre les Juifs dès le début de l'ère chrétienne, durant laquelle elle s'articule avec l'accusation de haine du genre humain (misanthropie (13)), à laquelle va s'ajouter celle de haine du Christ, donc de Dieu. Solidarité interne et haine des autres : telles sont les deux composantes du proto-complot juif dans l'esprit des premiers ennemis déclarés des Juifs.

Accusés d'être les rejetons de Satan, les Juifs sont, surtout à partir de la première croisade (1096-1099), perçus comme les ennemis du Christ et des chrétiens. On leur prête des activités criminelles. Par exemple, à partir du milieu du XII^e^ siècle, l'assassinat d'enfants chrétiens (meurtre rituel), érigé en « preuve » que les Juifs complotent contre la chrétienté. L'accusation de meurtre et de cannibalisme rituels était déjà présente dans l'Antiquité avant sa réapparition au XII^e^ siècle comme accusation d'infanticide rituel censé reproduire la crucifixion de Jésus, impliquant une cruauté de groupe ou une disposition au meurtre comme trait culturel invariant. L'élaboration de la rumeur d'un complot juif, sa transformation en récit légendaire ne s'opèrent qu'à partir du XIV^e^ siècle. Ainsi que l'a fait remarquer Gavin I. Langmuir, la croyance que les Juifs ont des caractéristiques cachées, qu'ils transmettent un enseignement secret et qu'ils constituent une société secrète de conspirateurs antichrétiens, est liée à l'apparition de l'accusation chimérique de meurtre rituel (14).

En deuxième lieu, le mythe du complot juif se présente sous la forme de récits plus ou moins élaborés de complots nationaux, ou plus exactement intra-nationaux, au cours du XIX^e^ siècle. Les Juifs, jugés intrinsèquement inassimilables, voués au nomadisme ou au cosmopolitisme et fantasmés comme parasites et prédateurs, sont alors accusés

de former un « corps étranger » en tout État-nation, d'y jouer donc le rôle d'un « État dans l'État ». Parmi les traits négatifs constituant la nature des Juifs, on trouve au premier plan la volonté de dominer au moyen d'une puissance financière jugée illégitime. Sur le stéréotype du Juif comploteur se greffe celui du Juif « parasite social ». Les Juifs sont dès lors dénoncés comme les seuls responsables des réactions antijuives, lesquelles seraient seulement défensives. Ce modèle explicatif fonctionnant comme un mode de légitimation implique une essentialisation démonisante du Juif, érigé en catégorie transhistorique jouant le rôle d'un contre-type. Édouard Drumont en donne cette formulation en 1898 : « En réalité, le Juif n'a pas changé depuis trois mille ans ; il est toujours l'ennemi dans la maison, l'artisan de complots et de trahisons, l'être oblique, obscur, inquiétant et néfaste, dangereux surtout parce qu'il emploie des moyens qui ne sont pas ceux des peuples au milieu desquels il vit. (15) »

En troisième lieu, le mythe du complot juif se présente sous la forme élaborée d'un complot international ou mondial, de la fin du XIX^e^ siècle au milieu du XX^e^ siècle, l'objectif prêté aux Juifs étant la domination du monde. Le schème du mégacomplot juif fournit un cadre interprétatif à la dénonciation de la « conquête juive » et de la « domination juive », présentées comme la conséquence fatale de l'émancipation des Juifs, l'effet catastrophique de l'individualisme démocratique ou le résultat du culte de l'or censé caractériser les sociétés modernes, dominées par les puissances financières aux mains des Juifs. Dans cette nouvelle configuration idéologique, le Juif, c'est Rothschild, c'est-à-dire le nouveau maître du monde à l'âge du capitalisme.

Le mythe d'une centrale juive ou judéo-maçonnique organisant secrètement la conquête du monde a été largement diffusé par l'opuscule signé Osman Bey (16), *la Conquête du monde par les Juifs*, publié en français et en allemand en 1873 (17), puis traduit dans plusieurs langues européennes. Les Juifs seraient « dirigés comme une immense société secrète », caractérisée par une « unité séculaire de commandement et de direction », ainsi que l'affirme en 1882 l'abbé Emmanuel-Augustin Chabauty (1827-1914), dans *les Juifs, nos maîtres !* (18).

En 1910, Mgr Henri Delassus (1836-1921) publie son principal ouvrage, *la Conjuration antichrétienne* (19), dont il fait paraître séparément, l'année suivante, les annexes consacrées au judaïsme, sous le titre « La question juive » (20). Il y postule que « depuis deux mille ans, les Juifs ambitionnent la conquête du monde tout entier », qu'ils sont « les vrais inspirateurs de tout ce que la franc-maçonnerie conçoit et exécute » et sont « toujours en majorité dans le conseil supérieur des sociétés secrètes ».

Après la Première Guerre mondiale et la révolution bolchevique, le mythe du complot juif mondial réapparaît, véhiculé désormais par les *Protocoles des Sages de Sion*, traduits à partir de janvier 1920 dans la plupart des langues européennes et largement diffusés aux États-Unis comme au Moyen-Orient. Le faux, fonctionnant comme une clé de l'histoire, est massivement instrumentalisé par toutes les propagandes antijuives durant l'entre-deux-guerres. Dans *Mein Kampf*, où Adolf Hitler appelle à prendre au sérieux les *Protocoles*, on trouve le programme d'une lutte finale contre la « juiverie internationale » (*internationale Judentum*), définie comme l'ennemi absolu aux multiples visages, de la « finance cosmopolite » au « bolchevisme juif », ou « judéo-bolchevisme », incarnation d'une puissance occulte mondiale. À partir de 1933, la propagande du IIIe Reich orchestre internationalement la diffusion des thèmes d'accusation conspirationnistes. Durant la Seconde Guerre mondiale, le thème d'une légitime défense de « l'Europe » contre le complot criminel des forces judéo-bolcheviques et judéo-ploutocratiques est placé au centre de la propagande nazie.

En quatrième lieu, cet héritage idéologique une fois repris et transformé dans la période qui suit la création de l'État d'Israël (1948), le mythe se présente le plus souvent sous la forme du « complot sioniste mondial » ou, depuis les années quatre-vingt-dix, celle du « complot américano-sioniste », dont l'« alliance judéo-croisée » constitue un équivalent islamiste. Dans son libelle intitulé « Notre combat contre les Juifs », publié au début des années cinquante et devenu un texte de référence pour la plupart des mouvements islamistes (21), Sayyid Qutb (1906-1966) suppose qu'il y a une « conspiration judéo-chrétienne contre l'islam » et désigne les Juifs comme les plus anciens et les plus redoutables des

ennemis de l'islam : « Les juifs devinrent les ennemis de l'islam dès qu'un État musulman fut établi à Médine. Ils complotèrent contre la communauté musulmane dès que celle-ci fut créée *[…]* Cette âpre guerre que les Juifs nous ont déclarée *[…]* dure sans interruption depuis quatorze siècles, et enflamme, encore maintenant, la terre jusqu'en ses confins. »

L'ayatollah Khomeyni, en 1980, a conféré une légitimité à la thèse conspirationniste selon laquelle les États-Unis étaient dominés par les « Juifs maléfiques » et que Juifs et Américains étaient, en conséquence, les ennemis absolus de l'islam : « Les Juifs et leurs suppôts étrangers veulent miner les fondations de l'islam et instaurer un gouvernement juif international ; comme ce sont des gens infatigables et rusés, j'ai bien peur, Allah nous en préserve, qu'un jour ils y parviennent. » Le 23 février 1998, le journal londonien *Al-Quds al-Arabi* publiait la « Déclaration du Front islamique mondial pour le djihad contre les Juifs et les croisés », signée notamment par Oussama Ben Laden et par Ayman al-Zawahiri. L'ennemi satanique composite y était désigné comme l'« alliance judéo-croisée » (et « ses valets ») ou la « coalition judéo-croisée ». On retrouve cette thématique complotiste dans la déclaration faite le 14 novembre 2014 par Abû Bakr al-Baghdadi, auto-proclamé calife de l'État islamique : « Les dirigeants des Juifs, des croisés et des apostats *[...]* se sont rassemblés, ont réfléchi, ont comploté, ont préparé la guerre contre l'État islamique *[...]* Ô soldats de l'État islamique, continuez la moisson des armées, déchaînez les volcans du djihad partout », afin de libérer l'humanité du « système global fondé sur l'usure » et tenu en laisse par « les Juifs et les croisés ».

Quelques moments historiques significatifs

Le complot judéo-lépreux

Le motif du complot juif contre la société chrétienne se constitue historiquement autour de l'accusation d'empoisonnement des fontaines et des puits, qui surgit en 1321 en Aquitaine sous la forme de la fiction d'un complot judéo-lépreux (22). Durant l'hiver 1321, cette accusation de complot valut aux lépreux d'être massacrés avec l'aval de Philippe V

le Long, roi de France. Or la chronique du monastère de Sainte-Catherine de monte Rotomagi (Mont-Saint-Aignan) rapporte les faits en caractérisant, sur la base des aveux des lépreux, les deux thèmes d'accusation visant ces derniers : s'ils ont comploté, c'est à la fois pour tuer les non-lépreux et pour dominer le monde. La pratique du meurtre rituel et l'instinct de domination : deux thèmes d'accusation dont les Juifs ne cesseront d'être des cibles privilégiées. Le mythe du complot judéo-lépreux rebondira à partir de 1348, durant l'épidémie de peste noire. Au XIVe siècle, il s'agit certes de complots locaux dont sont accusées des communautés juives particulières, victimes en conséquence de pillages et de massacres. Mais la circulation de la rumeur d'empoisonnement fait surgir la conviction que les Juifs, en tant que tels, ont ourdi le complot de détruire la chrétienté. Les Juifs commencent alors à être perçus comme le seul peuple intrinsèquement comploteur.

Aux origines de la légende du mégacomplot juif : de la « lettre de Simonini » au « Discours du rabbin »

Dans son explication de la révolution française par un complot maçonnico-jacobin où les Illuminés de Bavière, conduits par Adam Weishaupt (1748-1830), jouaient un rôle central, l'abbé Augustin de Barruel n'accordait guère d'importance aux Juifs. Il en va tout autrement en 1806, lorsque Napoléon Ier décide de réunir le Grand Sanhédrin, afin de trouver une solution à ce qui paraît déjà être la « question juive », initiative qui inquiète divers milieux antijuifs. La fameuse « lettre de Jean-Baptiste Simonini » à Barruel, datée du 1er août 1806 (il s'agit en fait d'un faux aux origines incertaines) (23), témoigne de l'existence de la représentation d'une inquiétante « secte judaïque » présentée comme l'alliée de toutes les autres « sectes infernales qui préparent les voies à l'Antéchrist », en particulier de celle des francs-maçons. Les membres de la « nation juive » y sont accusés de nourrir de « terribles projets » en vue de devenir « les maîtres du monde ». Barruel fera circuler cette lettre dans des cercles restreints, sans jamais la rendre publique. Elle sera publiée pour la première fois, avec des commentaires du père Grivel, un proche de Barruel, dans la revue catholique *le Contemporain*, en juillet 1878, avant de l'être par la *Civiltà cattolica* le 21 octobre 1881,

dans un contexte marqué par les interférences entre la campagne antimaçonnique lancée par l'Église et les débuts du mouvement antisémite, en France comme dans d'autres pays européens.

La thèse de la collusion secrète est ainsi énoncée dans le « document Simonini » : « Les Juifs donc, avec tous les autres sectaires, ne forment qu'une seule faction, pour anéantir, s'il était possible, le nom chrétien. » Les membres de la « secte judaïque », qui incarne « aujourd'hui la puissance la plus formidable », sont accusés d'être mus par le projet de devenir, « dans moins d'un siècle », « les maîtres du monde », quitte à « abolir toutes les autres sectes pour faire régner la leur ».

À la fin du XIX^e^ siècle, le thème d'accusation est véhiculé par un faux célèbre, tiré d'un roman paru en 1868, *Biarritz* : le « Discours du rabbin » (24), qui commence à circuler dès 1872 en Russie sous le titre « Le cimetière juif de Prague », lieu supposé de « l'assemblée des douze tribus d'Israël ». Ce faux est publié en français le 1^er^ juillet 1881 par le publiciste antijuif Kalixt de Wolski (1816-1885) dans *le Contemporain*, sous le titre « Compte rendu des événements politico-historiques survenus dans les dix dernières années », puis repris par le même Wolski dans sa compilation antisémite (posthume) intitulée « La Russie juive » (25). Il y est attribué à « un grand rabbin » qui l'aurait « prononcé à une réunion secrète ». Ce discours, ajoute Wolski, « dévoile la persistance avec laquelle le peuple juif poursuit, de temps immémorial et par tous les moyens possibles, l'idée de "régner sur la Terre" ». Il se termine par l'évocation de « bouleversements » et de « révolutions » provoqués par les « enfants d'Israël », devenus les « maîtres absolus » de la finance et de la presse : « Chacune de ces catastrophes avance d'un grand pas nos intérêts intimes et nous rapproche rapidement de notre unique but : celui de *régner sur la Terre*, comme cela a été promis à notre père Abraham. »

Apocalyptisme et satanisme

En France, il faut attendre la fin des années 1860 et les années 1870 pour voir la thèse de la collusion judéo-maçonnique largement diffusée dans les milieux catholiques. C'est avec l'ouvrage de Henri Roger Gougenot des Mousseaux (1805-1876), *le Juif, le judaïsme et*

la judaïsation des peuples chrétiens (26), publié en 1869, qu'est offerte au public catholique une vision élaborée, d'orientation apocalyptique, de la conspiration juive universelle. Sa thèse centrale est la suivante :

> « La maçonnerie, issue des mystérieuses doctrines de la cabale *[…]*, n'est que la forme moderne et principale de l'occultisme, dont le Juif est le prince, parce qu'il fut dans tous les siècles le prince et le grand maître de la cabale. Le Juif est donc naturellement *[…]* l'âme, le chef, le grand maître réel de la maçonnerie, dont les dignitaires connus ne sont, la plupart du temps, que les chefs trompeurs et trompés de l'ordre. »

Or les « Juifs cabalistes » sont des « adorateurs de Satan ». Gougenot est convaincu que « toutes les secousses sociales et antichrétiennes » qui ébranlent le monde sont « l'œuvre des francs-maçons et des Juifs », et qu'à travers ces bouleversements révolutionnaires, la franc-maçonnerie n'étant qu'un instrument aux mains des Juifs, c'est « le triomphe du Juif » qui se prépare. Gougenot annonce la venue de l'Antéchrist et l'installation d'une impitoyable domination juive.

Les francs-maçons apparaissent dès lors comme les alliés, les complices ou les instruments privilégiés des Juifs, comme l'affirme Drumont dans un passage de *la France juive* où il traite des causes de la révolution française : « Ce qu'il n'avait pu faire au Moyen Âge avec les Templiers, le Juif le faisait avec la franc-maçonnerie, dans laquelle il avait fondu toutes les sociétés secrètes particulières, qui avaient si longtemps cheminé dans l'ombre. *[…]* Il n'est plus contesté par personne *[…]* que la direction de toutes les loges ne fût passée alors aux mains des Juifs. » C'est là ce qui explique la « conquête juive » de la France à l'époque de la révolution française : les Juifs « rentrent derrière la franc-maçonnerie, en 1790, et deviennent les maîtres absolus d'un pays qu'ils ont détaché peu à peu, avec une astuce prodigieuse, de toutes les traditions qui faisaient sa grandeur et sa force ». Le polémiste décrit « le Juif moderne » comme un génie de

la manipulation, « mêlé aux complots, fomentant les guerres civiles et les guerres étrangères, tour à tour commanditaire de Napoléon et de la Sainte Alliance ».

Pour l'abbé Chabauty, dans *les Juifs, nos maîtres !*, l'alliance des « Princes de Juda » et des sociétés secrètes (dirigées elles-mêmes en réalité par les « Princes juifs ») vise à établir la « domination universelle » des Juifs, grâce à la « formidable armée maçonnique » qui permettra, à travers des bouleversements soigneusement programmés comme la Réforme ou la révolution française, la destruction de « l'idée chrétienne » et de « tout l'ordre social chrétien ». Révolution, République, maçonnerie et juiverie forment selon Chabauty une seule et même puissance antichrétienne. Les « hauts chefs de Juda » ne sont que les rejetons de Satan : « La *République*, c'est *ordinairement* le drapeau, l'étiquette, la montre ; la *maçonnerie*, c'est *partout* l'instrument, le soldat, l'armée ; la *juiverie*, c'est *toujours* l'âme, la direction, le commandement. » Bref, conclut Chabauty en soulignant l'énoncé : « Notre ennemi, c'est le Juif ! » Dans la perspective apocalyptique de Chabauty, le « triomphe du Juif » signifie l'installation de l'Antéchrist sur le trône du « roi du monde ».

Si Gougenot avait ouvert la voie, c'est Ernest Jouin (1844-1932), curé de Saint-Augustin à Paris (1899), fondateur de la Ligue franc-catholique en 1913, qui développera le thème de la triple menace incarnée par les Juifs, les francs-maçons et les occultistes. En janvier 1912, Mgr Jouin lance la *Revue internationale des sociétés secrètes* (RISS), dont le principal objet est de combattre la « judéo-maçonnerie ». Dans le premier numéro de sa revue, il commence par énoncer le principe directeur de sa vision du monde : « De nos jours, la société secrète est la maîtresse du monde » et la franc-maçonnerie n'étant que « la concentration des sociétés secrètes », « on peut la nommer la maîtresse du monde » (27). Mais la franc-maçonnerie est « elle-même subordonnée à des groupes supérieurs » : « De nos jours, l'histoire des sociétés secrètes est la page magistrale de l'histoire juive. *[...]* Si la franc-maçonnerie est mondiale, elle est naturellement en contact avec la race juive, race cosmopolite par tempérament et par expiation. » Or les Juifs se caractérisent par une « triple aspiration » : « La domination

universelle, la révolution sociale et la ruine du catholicisme. » À l'automne 1920, le polémiste publie la première version française intégrale (et commentée) des *Protocoles des Sages de Sion*, dont il résume ainsi le contenu en 1921 : « Le plan judéo-maçonnique des "Protocols" comprend un but, l'hégémonie mondiale ; un moyen, l'or ; un résultat, le supergouvernement juif. But, moyen et résultat se retrouvent dans les livres talmudiques (28). »

Le siècle des *Protocoles des Sages de Sion*

Les deux versions du complot juif international (judéo-maçonnique et judéo-ploutocratique) sont combinées de diverses manières dans le célèbre faux antijuif connu sous le titre « Protocoles des Sages de Sion » (29). Au XX^e^ siècle, la vision du grand complot juif trouve son principal vecteur dans ce document supposé révélateur, publié pour la première fois en Russie, sous une forme abrégée et en feuilleton, dans le journal d'extrême droite *Znamia* (« le drapeau ») dirigé à Saint-Pétersbourg par l'agitateur antijuif Pavel A. Krushevan (1860-1909), du 28 août au 7 septembre 1903 (« ancien style »), donc quelques mois après le pogrom de Kichinev (21 avril 1903), dont il avait été l'organisateur et qu'il pouvait ainsi paraître justifier. Le faux est alors publié sous le titre « Programme de la conquête du monde par les Juifs », explicité comme suit par son éditeur : « Protocoles des séances de l'Union *[ou de l'Alliance]* mondiale des francs-maçons et des Sages de Sion ». Cette première publication des *Protocoles* suivait de peu l'ouverture, le 23 août 1903, du 6^e^ Congrès sioniste à Bâle. Les premiers usages du faux auraient ainsi été orientés autant par l'antijudéo-maçonnisme que par l'« antisionisme », surgissant en Russie sous la forme d'un grand récit conspirationniste par lequel les milieux nationalistes et monarchistes, ennemis déclarés du libéralisme comme du communisme, légitimaient leur antisémitisme.

Depuis l'été 1921, on sait que les *Protocoles* sont pour l'essentiel un plagiat du *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu, ou la politique de Machiavel au XIX^e^ siècle*, satire dirigée contre Napoléon III, publiée en 1864 par l'avocat républicain de gauche Maurice

Joly (1829-1879), alors exilé à Bruxelles. Dans les *Protocoles*, un orateur anonyme, l'un des Sages de Sion ou peut-être leur chef, s'adresse à ses pairs, au cours de réunions tenues on ne sait où ni quand, pour leur exposer (ou leur rappeler) les idées directrices de leur programme secret de domination du monde et les informer sur l'état actuel de sa réalisation. *Les Protocoles* se présentent comme les minutes de ces séances secrètes. Le secret fait la force du complot, lit-on dans *les Protocoles* : « Qui pourrait renverser une force invisible ? Car telle est notre force. La franc-maçonnerie extérieure ne sert qu'à couvrir nos desseins. (30) » Ce programme de conquête du monde implique la destruction des États chrétiens, accomplie avec l'aide de la franc-maçonnerie, infiltrée et manipulée par les Sages et leurs « agents ». Il s'agit donc clairement d'une conspiration à visée mondiale, dont le but est l'établissement d'une « domination universelle » (31).

Ce plan secret aurait été défini depuis longtemps par les ancêtres des actuels Sages de Sion : l'orateur mis en scène par le faux le caractérise comme « un plan politique que personne n'a deviné pendant de longs siècles » (32). Tel est le thème développé dans l'article du publiciste nationaliste et antijuif Mikhaïl O. Menchikov (1859-1918), « Conspirations contre l'humanité », publié le 7 (20) avril 1902 dans le quotidien monarchiste *Novoe Vremja* (« Temps nouveaux ») :

> « Dès 929 av. J.-C. à Jérusalem, au temps du roi Salomon, un complot secret fut fomenté par lui et par les sages juifs contre tout le genre humain. Les protocoles de ce complot et leurs commentaires ont été conservés en grand secret, se transmettant de génération en génération *[...]* Les chefs du peuple juif, à ce qu'il semble, ont décidé sous le roi Salomon de soumettre à leur pouvoir toute l'humanité et d'ancrer en son sein le royaume de David pour toujours. *[...]* En se répandant sur la Terre, les Juifs se sont engagés à concentrer entre leurs mains les capitaux de tous les pays et de sucer et d'asservir ainsi, comme entre des tentacules, les masses populaires. »

On trouve dans cet article la première mention connue des *Protocoles*. C'est dans un contexte marqué par la menace d'une révolution et le sentiment de la venue des temps apocalyptiques qu'est publiée par le mystique orthodoxe Sergueï A. Nilus (1862-1929), fin décembre 1905, dans son livre intitulé « Le grand dans le petit » (chapitre XII : « L'Antéchrist en tant que possibilité politique »), la version des *Protocoles* qui deviendra canonique. Une seconde version russe des *Protocoles*, due au journaliste antijuif Georgy V. Butmi (1856-1919), cofondateur de l'Union du Peuple russe, sera publiée en janvier 1906 sous le titre : « Discours accusateurs. Les ennemis du genre humain », avec pour sous-titre : « Protocoles extraits des archives secrètes de la Chancellerie principale de Sion ».

Les « Sages de Sion », figures fictives issues du mythe antijudéomaçonnique ainsi réactivé, illustrent une formation de compromis entre les « Anciens Sages d'Israël » (de l'époque de Salomon), les hauts dirigeants sionistes et les « supérieurs inconnus » de la « judéomaçonnerie », emprunt au mythe construit autour des « Illuminés de Bavière », largement diffusé au XIX^e^ siècle par des romans populaires dont le plus célèbre est celui d'Alexandre Dumas, *Joseph Balsamo*. Mais l'écrivain religieux mystique qu'est Nilus y ajoute une dimension apocalyptique. À la fin de l'épilogue de son livre contenant les *Protocoles*, il adapte la légende de l'Antéchrist à sa vision de la conspiration juive mondiale :

> « De nos jours, tous les gouvernements du monde entier sont consciemment ou inconsciemment soumis aux ordres de ce grand super-gouvernement de Sion, parce que toutes les valeurs sont entre ses mains, car tous les pays sont débiteurs des Juifs pour des sommes qu'ils ne pourront jamais payer. *[…]* Avec toute la puissance et terreur de Satan, le règne triomphal du roi d'Israël s'approche de notre monde dépravé ; le roi issu du sang de Sion – l'Antéchrist – est près de monter sur le trône de l'Empire universel. »

Ce faux est à la fois un best-seller et un *long-seller* de la littérature conspirationniste et antijuive. Sa diffusion mondiale, assurée par les services de propagande de divers milieux politiques et religieux, était déjà observable dans l'entre-deux-guerres. Aujourd'hui, elle est assurée principalement par Internet, où, depuis le début des années quatre-vingt-dix, se sont multipliés les sites, forums et blogs dits extrémistes ou radicaux de diverses obédiences, d'orientation conspirationniste, qui ont remis en circulation la thématique véhiculée par le faux. Mais, parallèlement, les *Protocoles*, comme les textes qui en dérivent ou s'en inspirent, continuent de faire l'objet de rééditions, assorties de commentaires censés les actualiser, dans de très nombreux pays, des États-Unis aux pays arabes, de l'Europe de l'Est à l'Iran, à la Turquie et au Japon, en passant par l'Inde, le Pakistan et la Malaisie.

Les *Protocoles* sont utilisés par les extrémistes de tous bords : suprématistes blancs et antisémites noirs aux États-Unis, catholiques et protestants fondamentalistes en Europe comme dans les deux Amériques, nationaux-traditionalistes orthodoxes en Russie, fondamentalistes musulmans de toutes les obédiences, néonazis païens, nationalistes radicaux, adeptes de sectes ou de doctrines ésotériques, amateurs de prophéties apocalyptiques, négationnistes et complotistes fascinés par la légende des Illuminati. Dans les pays arabo-musulmans (notamment en Égypte, en Syrie et au Liban), les *Protocoles* constituent en outre un inépuisable réservoir de thèmes antijuifs sollicités dans les prêches du vendredi ou les débats publics et mis en scène par des feuilletons télévisés, constituant d'efficaces instruments de propagande antisioniste visant un public populaire. Le faux reste le principal vecteur du complotisme antijuif. La carrière internationale des *Protocoles* est loin d'avoir pris fin.

Aspects du complotisme antijuif ordinaire en France

Dans l'enquête d'opinion réalisée par l'Institut français d'opinion publique (Ifop) pour la Fondation pour l'innovation politique (Fondapol) du 26 au 30 septembre 2014 (33), les résultats concernant la thématique complotiste sont fort significatifs : 25 % des personnes

interrogées estiment que les Juifs ont trop de pouvoir dans l'économie et la finance (43 % pour l'ensemble des musulmans) ; 22 % que les Juifs ont trop de pouvoir dans les médias ; 19 % que les Juifs ont trop de pouvoir dans le domaine de la politique (51 % pour l'ensemble des musulmans) ; 16 % qu'il existe un « complot sioniste à l'échelle mondiale » (44 % pour l'ensemble des musulmans : 30 % chez ceux qui déclarent une « origine musulmane », 42 % chez les « musulmans croyants » et 56 % chez les « musulmans croyants et pratiquants »).

Le sociologue Éric Marlière relève, chez les « jeunes des cités » avec lesquels il a mené de nombreux entretiens, « une symbiose entre des sentiments d'injustice et la prégnance d'une vision complotiste » : « Ces jeunes, de par leur condition d'Arabes et de musulmans (pour la plupart), se vivent comme les "nouveaux ennemis de l'intérieur" par opposition à la minorité juive appréhendée comme riche, dominante et manipulatrice. (34) » Si, d'une façon générale, la société française leur paraît à la fois fermée et hostile, ils semblent convaincus qu'elle est non seulement ouverte aux Juifs, mais encore contrôlée ou dirigée par ces derniers. Le « sionisme » est le nom qu'ils donnent à la puissance qui domine le monde. Un jeune célibataire de 26 ans, issu de l'immigration marocaine, affirme ainsi : « C'est eux qui commandent. Ils tiennent le monde. Les États-Unis sont obligés de les suivre. Regarde, ils agressent la Palestine et personne ne dit rien ! Le sionisme pour moi, c'est ça, c'est la domination d'une élite juive sur les autres peuples. » Un autre jeune issu de l'immigration tunisienne âgé de 27 ans, ingénieur en formation, accuse « l'ultralibéralisme » et « le sionisme » : « Si aujourd'hui, on est flingué dans les médias, c'est les grands financiers, l'ultralibéralisme qui tiennent tout et derrière on retrouve le sionisme en premier. Regarde le nombre de *feujs* à des postes-clés dans les médias, dans l'État et les universités. » Un étudiant de 26 ans issu de l'immigration algérienne s'indigne : « Les sionistes, ils contrôlent vraiment tout et ils n'ont même plus besoin de se cacher ! » Indignation à laquelle font écho les propos d'un homme de 33 ans d'origine algérienne : « Aujourd'hui ils ne se cachent plus. Le sionisme est en train de l'emporter. Regarde, on peut en parler ici dans une cité mais à la télévision, à la radio ou dans la presse, tu peux tout perdre ! Ils maîtrisent quasiment tout ! »

Les récits complotistes permettent de synthétiser ces thèmes d'accusation et de leur donner une interprétation globale, sur la base d'une idée simple : une petite minorité de puissants (dominateurs et exploiteurs) tire profit de la misère du plus grand nombre (« nous », les victimes du complot des puissants). C'est la réponse-type à la question « À qui profite le crime ? ».

La nouvelle vulgate antijuive qui semble s'être installée durablement en France et dans d'autres pays européens peut se résumer par l'articulation de trois caractéristiques négatives attribuées aux « Juifs » ou aux « sionistes » :

1) ils sont « dominateurs » en Occident (« Ils ont l'argent » ; « ils ont le pouvoir » ; « ils dirigent l'Amérique ») ;

2) ils sont « racistes », en particulier au Proche-Orient, où ils se comportent « comme des nazis » avec les Palestiniens ;

3) ils complotent partout dans le monde : ils ont organisé les attentats du 11 Septembre, poussent à la guerre et veulent déclencher une guerre préventive contre l'Iran, ils sont derrière les conflits qui déchirent les pays arabes (notamment en manipulant l'État islamique, simple épouvantail), organisent des attentats terroristes sous fausse bannière pour « salir l'islam » (comme les attaques des 7, 8 et 9 janvier et du 13 novembre 2015), et, d'une façon générale, manipulent la politique internationale.

1. Pierre-André Taguieff, *la Judéophobie des Modernes. Des Lumières au jihad mondial*, Odile Jacob, 2008, p. 247-350 et *l'Antisémitisme*, Presses universitaires de France, 2015, p. 12-20, 48-59.
2. Pierre-André Taguieff, *la Judéophobie des Modernes*, *op. cit.*, p. 353-496 et *la Nouvelle Propagande antijuive*, Presses universitaires de France, 2010.
3. Walter Laqueur, *l'Antisémitisme dans tous ses états. Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours* [2006], Markus Haller, 2010, p. 125.
4. Pierre-André Taguieff, *les Protocoles des Sages de Sion. Faux et usages d'un faux* [1992], nouvelle édition refondue, Berg International-Fayard, 2004 et *Court traité de complotologie*, Mille et une nuits, 2013.
5. Léon Poliakov, *la Causalité diabolique* [tome I, *Essai sur l'origine des persécutions*, 1980, tome II, *Du joug mongol à la victoire de Lénine*, 1985], nouvelle édition, préface de Pierre-André Taguieff, Calmann-Lévy, 2006.
6. Bernard Lewis, *Semites and Anti-Semites: An Inquiry into Conflict and Prejudice* [1986], 2e édition, New York, W. W. Norton, 1999, p. 23.
7. Norman Cohn, *Histoire d'un mythe. La « Conspiration » juive et les Protocoles des Sages de Sion* [1966], traduit par Léon Poliakov, Gallimard, 1967 ; Pierre-André Taguieff, *l'Imaginaire du complot mondial. Aspects d'un mythe moderne*, Mille et une nuits, 2006.
8. Édouard Drumont, *la France juive. Essai d'histoire contemporaine*, C. Marpon & E. Flammarion, 1886, introduction, p. vi.
9. Pour une première approche globale, voir Pierre-André Taguieff, *la Judéophobie des Modernes*, *op. cit.*, p. 151-171, 328-334, 353-374.
10. Cicéron, *Pro Flacco*, chap. XXVIII, *in* Théodore Reinach, *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, Ernest Leroux, 1895, p. 237-238. Voir Peter Schäfer, *Judéophobie. Attitudes à l'égard des Juifs dans le monde antique* [1997], traduit par Édouard Gourévitch, Les Éditions du Cerf, 2003, p. 299-303.
11. Tacite, *Histoires*, livre V, in Théodore Reinach, *op. cit.*, p. 306-307.

12. Peter Schäfer, *Judéophobie…*, *op. cit.*, p. 280-287.
13. *Idem*, p. 287-298, 337-343.
14. Gavin I. Langmuir, *History, Religion, and Antisemitism*, University of California Press, 1990, p. 341.
15. Édouard Drumont, « Plaies d'Égypte », *La Libre Parole*, 23 février 1898.
16. Pseudonyme de Frederick Millingen (1836-1901 ?).
17. Vladimir Andréjevich Osman Bey, *la Conquête du monde par les Juifs*, Krüst, 1873.
18. Emmanuel Chabauty, *les Juifs, nos maîtres !*, Société générale de librairie catholique, 1882, p. 61.
19. Henri Delassus, *la Conjuration antichrétienne*, Desclée, De Brouwer & Cie, 1910, 3 vol.
20. Henri Delassus, *la Question juive. Notes et documents*, Desclée, De Brouwer & Cie, 1911.
21. Voir Ronald L. Nettler, *Past Trials and Present Tribulations: A Muslim Fundamentalist's View of the Jews* [1987], 2e édition corrigée, Pergamon Press, 1989.
22. Carlo Ginzburg, *le Sabbat des sorcières* [1989], traduit par Monique Aymard, Gallimard, 1992, p. 43-69.
23. *Le Contemporain*, tome XVI, juillet 1878, p. 58-61 ; repris *in* Nicolas Deschamps, *les Sociétés secrètes et la société, ou Philosophie de l'histoire contemporaine*, 4e édition, Oudin Frères & Avignon, Seguin Frères, 1883, tome III, Document annexé B : « Le rôle des Juifs dans la Révolution universelle », p. 658-661.
24. Sir John Retcliffe (pseudonyme de Hermann Goedsche, 1815-1878), *Biarritz*, 1868, vol. 1, p. 162-193.
25. Kalixt de Wolski, *la Russie juive*, Albert Savine, 1887, p. 4-19.
26. Henri Roger Gougenot des Mousseaux, *le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, Plon, 1869.
27. Mgr Jouin, « La société secrète. Notre programme », *RISS*, n° 1, janvier 1912, p. 3-4.
28. Mgr Jouin, *Le Péril judéo-maçonnique*, tome III, *RISS* & Librairie Émile-Paul Frères, 1921, p. 53.
29. Sur les *Protocoles*, voir Norman Cohn, *Histoire d'un mythe, op. cit.* ; Pierre-André Taguieff, *les Protocoles des Sages de Sion*, *op. cit.* ; Cesare G. De Michelis, *The Non-Existent Manuscript : A Study of the Protocols of the Sages of Zion* [1998], University of Nebraska Press, 2004 ; Michael Hagemeister, « *The Protocols of the Elders of Zion: Between History and Fiction* », *New German Critique*, 35 (1), n° 103, printemps 2008, p. 83-95.
30. *« Protocols » des Sages de Sion*, traduits directement du russe et précédés d'une introduction par Roger Lambelin, Grasset, 1921 ; nouvelle édition, 1925, p. 31.
31. *Idem*, p. 72.
32. *Idem*, p. 87.
33. Ifop/Fondapol, *l'Antisémitisme dans l'opinion publique française. Nouveaux éclairages*, novembre 2014, http://www.fondapol.org/wp-content/uploads/2014/11/CONF2press-Antisemitisme-DOC-6-web11h51.pdf.
34. Éric Marlière, *La France nous a lâchés ! Le sentiment d'injustice chez les jeunes des cités*, Fayard, 2008, p. 135.

SOCIÉTÉS SECRÈTES, RÉVOLUTION ET ROMAN

› **Michel Delon**

Quand l'ordre du monde semble immuable, comment expliquer les changements qui s'opèrent dans la nature ou dans la société ? Le mouvement dans la nature proviendrait de « qualités occultes » de la matière et les ruptures historiques auraient des conspirations comme causes. Dans la physique comme dans la politique, une force cachée ferait advenir ce qui sans cela paraît inexplicable. Les groupes et associations fortement structurés sont vite accusés de conspirations. À l'âge classique, la Compagnie de Jésus, puis la franc-maçonnerie, dont les membres semblent soumis à une obéissance absolue, ont nourri pareils soupçons. Le pire des crimes, le régicide, ne serait jamais que le geste visible minutieusement préparé par un groupe resté dans l'ombre. Le châtiment frappe celui qui a porté le fer contre le souverain et ses commanditaires demeureraient impunis. Le geste de Ravaillac contre Henri IV a ainsi été mis sur le compte des jésuites, qui auraient justifié théologiquement le tyrannicide.

Michel Delon est professeur à la Sorbonne. Il est notamment l'auteur du *Dictionnaire européen des Lumières* (PUF, 1997) et de *Sade, un athée en amour* (Albin Michel, 2014).
› michel.delon@paris-sorbonne.fr

Les philosophes des Lumières au XVIII[e] siècle s'efforcent de penser le mouvement et l'histoire. La nature devient dynamique, l'homme est un être en devenir. Pourtant quand ils veulent expliquer que l'humanité a abandonné la morale naturelle, destinée à la rendre heureuse, ils ont dû imaginer un complot que des imposteurs religieux et des tyrans politiques auraient ourdi pour asservir les peuples à leur profit. À cette action sourde des forces hostiles aux valeurs de la nature, ils opposent leur propre travail, qui prend symétriquement la forme d'une conspiration bienfaisante. Lorsque D'Alembert, dans le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, salue Descartes pour avoir donné à l'homme confiance en sa propre raison, il le présente comme « un chef de conjurés qui a eu le courage de s'élever le premier contre une puissance despotique et arbitraire, et qui, en préparant une révolution éclatante, a jeté les fondements d'un gouvernement plus juste et plus heureux qu'il n'a pu voir établi ». L'*Encyclopédie* comporte d'ailleurs un article « Cabale, complot, conspiration, conjuration », qui établit une gradation entre toutes ces associations qui, sous le sceau du secret, sont de plus en plus puissantes et redoutables. La conjuration a « pour objet d'opérer un grand changement, une révolution d'État ou dans l'État ».

Ce mot « révolution », qui apparaît si fréquemment sous la plume des philosophes, est en train de changer de sens. Le principe ancien d'un changement qui obéit à un retour au point de départ (tout change pour que rien ne change, sur le mode des révolutions astronomiques) se met à signifier l'établissement d'un ordre nouveau. Les événements de 1789 chargent le mot d'un pouvoir redoutable : la révolution marque désormais une rupture irréversible avec le passé. En si peu de temps, un ordre politique et religieux qui semblait éternel se défait : le roi est détrôné, les églises sont fermées, les clochers qui rythmaient le temps se taisent. Un calendrier nouveau est imposé. Les pamphlets se multiplient qui dénoncent une association subversive préparée de longue date pour abattre le Trône et l'Autel, pour dissoudre la société dans l'anarchie. La théorie la plus argumentée est fournie par un prêtre émigré, Augustin Barruel, qui compile cinq gros volumes de *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, publiés de 1797 à 1799 à Hambourg et à Londres, hauts lieux de l'émigration. L'entreprise a frappé

par son ampleur et par la systématisation de l'amalgame. Le Club des jacobins en France ne serait que l'émanation d'un complot réunissant depuis plusieurs décennies philosophes et francs-maçons, déterminés à renverser le christianisme et les monarchies. Barruel cite des lettres et des documents dont il se plaît à révéler la signification séditieuse.

Il s'appuie en particulier sur la dérive radicale d'une branche de la franc-maçonnerie en Bavière, sous l'impulsion d'Adam Weishaupt, professeur à Ingolstadt, qui a infléchi la tradition maçonnique dans le sens de l'égalitarisme et a durci la règle du mystère, en imposant des pseudonymes. Les « Illuminés » constituaient une hiérarchie secrète qui doublait les grades des loges. Barruel se saisit de cette entreprise qu'il voit à l'œuvre partout en Europe et dont la Terreur serait le révélateur brutal. Jésuite lui-même, il retourne contre la maçonnerie toutes les accusations portées contre la Société de Jésus. Il fournit une grille universelle qui préfère la simplification à la nuance. Comme le remarque l'historien britannique des sociétés secrètes John Morris Roberts (1928-2003), « son habileté ne tenait pas à la crédibilité qu'il donnait à des faits spécifiques ou supposés, mais à sa façon d'englober dans un schéma général une masse d'informations fascinantes » (1). Habile vulgarisateur, John Morris Roberts se prend lui-même au jeu. Il montre la multiplication des sociétés secrètes dans l'histoire du XIX^e^ siècle, de la conjuration des Égaux dirigée par Gracchus Babeuf à la Charbonnerie italienne, et le glissement de la réalité au mythe dans une opinion publique condamnée à imaginer ce qu'elle ne peut pas voir aussi bien que dans la presse vivant de la révélation de complots inquiétants.

Le mythe littéraire

La force des sociétés secrètes est de faire croire à leur nocivité ; le talent des pamphlétaires qui les dénoncent est de dévaluer toute réalité au nom d'une vérité souterraine. Ils construisent un roman, esthétiquement séduisant et politiquement terrifiant. Les jésuites et les francs-maçons ont progressivement été remplacés par des internationales

juive, bolchevique, impérialiste ou terroriste. Mais le mythe a été récupéré par la littérature qui le nourrit. Le roman noir, contemporain de la révolution française, met aux prises l'innocence, sous les traits de jeunes filles vertueuses, et une méchanceté toute-puissante aux ramifications inattendues. Les cassures politiques du XIX^e^ siècle sont marquées par la publication de romans qui jouent avec la hantise du complot. En 1815, l'Empire s'écroule et, après le sursaut des Cent-jours, Napoléon est exilé à Sainte-Hélène, la Restauration fait retrouver un trône à Louis XVIII. Cette même année, Charles Nodier, jacobin exalté dans sa prime jeunesse, adversaire du pouvoir personnel sous l'Empire, publie anonymement une *Histoire des sociétés secrètes de l'armée* qui vante l'alliance des républicains et des royalistes dans un libéralisme réformateur. Il avait fondé une société littéraire, les Philadelphes, qu'il transforme dans la fiction en un vaste réseau d'opposition à l'Empereur. Les conspirations du général Malet, qui tente un coup d'État, est arrêté, condamné et exécuté en 1812, et du général Moreau, qui parvient à quitter la France, passe au service des Alliés et meurt en 1813 des suites de la bataille de Dresde, deviennent les épisodes d'un vaste réseau dont personne ne peut vraiment reconstituer la hiérarchie et la ramification. Le narrateur se présente comme un membre des Philadelphes qui ne possède aucun document décisif et se contente de subodorer l'enchaînement des faits. Tous les complots semblent avoir échoué, la société mystérieuse n'en a pas moins vaincu Napoléon. « Cette conspiration a duré quatorze ans, a embrassé tous les rangs, tous les états de la société, s'est étendue sur l'Europe entière, et a fini par consommer la perte de la tyrannie, sans être soupçonnée, ou du moins sans être connue. (2) » Le livre ne dévoile qu'à demi une organisation qui a tiré son efficacité du silence de ses membres. Tel chef du réseau souterrain, comme le colonel Oudet, meurt à Wagram dans des conditions qui suggèrent au narrateur qu'il a été assassiné par des émissaires de l'Empereur, mais aucune preuve ne vient étayer le soupçon. « J'ai commencé par établir, je répète souvent, et je persiste à croire, qu'il n'y a rien de plus semblable à un roman qu'une histoire secrète, qui offre des circonstances très singulières et dont on ne peut citer les témoins. » Le récit développe ses méandres entre histoire et

fiction, témoignage et invention. Il aide sans doute Charles Nodier à négocier son ralliement à la monarchie et donne force de réalité à ses rêves d'opposition armée.

Histoire des treize

1830, nouvelle révolution. Les Orléans remplacent la branche aînée. Balzac est de vingt ans plus jeune que Nodier, mais il ressent pareillement la vie sociale comme une réalité qui lui échappe économiquement aussi bien qu'idéologiquement. Il conçoit une société secrète avant d'en faire le moteur de son invention romanesque. Théophile Gautier, qui a été un ami proche, a raconté dans un livre de souvenirs l'initiative du jeune Balzac pour réunir quelques amis fidèles, écrivains et journalistes comme lui, en une association secrète, destinée à se « pousser, vanter, prôner » (3). Ils devaient s'aider à percer dans le monde littéraire. Cette société avait un nom, Le Cheval rouge, qui imposait un code et un langage entre initiés, traités de chevaux. Le restaurant où avaient lieu les rendez-vous devenait une écurie. Les précautions et le goût du secret étaient ceux « d'une société politique ou d'une vente de Carbonari ». La réalité ne s'est pas laissée modeler par les jeunes ambitieux, mais la fiction a pris le relais. L'*Histoire des treize*, intégrée ensuite dans *la Comédie humaine*, est un recueil de récits qui laissent supposer l'existence d'une alliance toute-puissante entre treize jeunes gens dont le lecteur ne saura jamais le fin mot. On pourrait attendre un roman par membre de la confrérie, mais Balzac n'en a composé que trois autour de trois figures : *Ferragus* et *la Duchesse de Langeais*, parus en 1833 et 1834 et *la Fille aux yeux d'or* en 1834-1835.

La préface de *Ferragus* explique, et la citation mérite d'être reproduite tout entière :

> « Treize hommes également frappés du même sentiment,
> tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles
> à la même pensée, assez probes pour ne point se trahir,

> alors même que leurs intérêts se trouvaient opposés, assez profondément politiques pour dissimuler les liens sacrés qui les unissaient, assez forts pour se mettre au-dessus de toutes lois, assez hardis pour tout entreprendre, et assez heureux pour avoir presque toujours réussi dans leurs desseins ; ayant couru les plus grands dangers, mais taisant leurs défaites ; inaccessibles à la peur, et n'ayant tremblé ni devant le prince, ni devant le bourreau, ni devant l'innocence ; s'étant acceptés tous, tels qu'ils étaient, sans tenir compte des préjugés sociaux ; criminels sans doute, mais certainement remarquables par quelques-unes des qualités qui font les grands hommes, et ne se recrutant que parmi les hommes d'élite. »

Balzac ajoute que les treize personnages sont restés inconnus, qu'ils ont tout à la fois réussi et échoué, réussi dans leur poursuite d'un projet, si bizarre soit-il, mais échoué du point de vue de la réalité économique et sociale. Les trois récits racontent en effet des drames sentimentaux où l'entraide du réseau se fait sentir sans qu'on sache jamais exactement son fonctionnement. Le général de Montriveau et Henri de Marsay se font aider par leurs amis dans leurs amours difficiles, l'un avec la duchesse de Langeais, l'autre avec l'énigmatique fille aux yeux d'or. Mais la société secrète reste un rêve romanesque dont on a le sentiment qu'il ne prend jamais corps. C'est peut-être l'alliance des anciens bagnards dont bénéficie Vautrin, cette solidarité des malfrats qui donne l'exemple paradoxal de leur vertu et au romancier une ressource active pour faire de Vautrin le centre obscur de *la Comédie humaine*.

Une rêverie de Gautier

1848, la République est proclamée. Théophile Gautier ne pouvait rester littérairement et politiquement insensible aux ressources de la société secrète. Il publie un roman, *les Deux Étoiles*, devenu en 1851 *Partie carrée* et en 1865 *la Belle Jenny*, comme si le texte se dérobait

sous ces divers titres. L'histoire commence par deux mariages qui ne se déroulent pas comme prévu. L'un des fiancés disparaît avant d'entrer à l'église, l'autre, à peine marié, s'enfuit. Ils sont en fait l'un et l'autre rattrapés par un serment de jeunesse :

> « Vous avez juré par tout ce qui peut lier sur cette terre où nous sommes *[…]* Vous avez cherché tout ce qu'il y a de plus redoutable et de plus sacré pour donner de force au serment que ce papier contient. (4) »

Ils appartiennent à une « association mystérieuse dont nos lecteurs ont pu voir la formule de serment », chacun s'est engagé à « mettre toutes ses forces, toute son intelligence au service de l'idée commune ». L'idée commune est grande, il s'agit d'une part d'enlever Napoléon à Sainte-Hélène et de le ramener en France et, de l'autre, de délivrer l'Inde du joug anglais. Aucune de ces ambitions ne se réalise, et de l'échec des deux couples initiaux naît la réussite d'un troisième, inattendu. La vie privée l'emporte finalement sur le projet politique qui prétendait la nier. La société secrète apparaît plus comme un rêve de jeunesse que comme le levier d'une action, plus comme un motif romanesque que comme un moteur de l'histoire. Les romanciers mettent peut-être en garde contre l'illusion d'une explication par le complot qu'ils abandonnent aux pamphlétaires et aux journalistes, mais ils illustrent la difficile condition d'auteur qui travaille seul et sait qu'une action sociale ne peut être que collective. La hantise politique du complot s'est ainsi transformée en un jeu romanesque.

1. John Morris Roberts, *la Mythologie des sociétés secrètes*, traduit par Catherine Butel, Payot, 1979, p. 199.
2. Charles Nodier, *Portraits de la Révolution et de l'Empire*, Tallandier, 1988.
3. Théophile Gautier, *Honoré de Balzac*, 1855, rééd. Nizet, 1980 et Le Castor astral, 2011.
4. Théophile Gautier, *Fortunio, Partie carrée, Spirite*, Folio classique, 2013.

DU BON USAGE DU COMPLOTISME

› **Jacques de Saint Victor**

Woody Allen disait ironiquement que « même les paranoïaques ont des ennemis ». Si le complotisme est indéniablement une maladie de l'esprit contemporain, on ne peut cependant se contenter de l'analyser comme une simple pathologie, une dérive de l'intelligence – ce qui serait très rassurant pour les citoyens mais plus encore pour les dirigeants. D'aucuns y voient la conséquence logique des distorsions et apories de nos « sociétés de marché » qui ont fait de la « concurrence pure » le principe fondamental de nos vies (et plus seulement de nos économies). Certes, ces « sociétés de marché » ultra-individualistes, qui ont érigé la « confiance en soi » comme seul critère valable du lien social, ont patiemment brisé la confiance envers l'autre (qui était le ciment de toute société équilibrée) pour la remplacer par une version aseptisée de la « guerre du tous contre tous » qui a fini par banaliser la vision « paranoïaque » du monde. Ainsi, loin de confirmer l'analyse euphorique du défunt Alain Peyrefitte, ou plus récemment des sociologues Yann Algan et Pierre Cahuc, qui laissent croire que la défiance ne serait propre qu'à des sociétés bloquées, comme la société française (1), l'examen de nos sociétés contemporaines avancées montre

qu'elles sont toutes marquées du sceau de la « défiance », à commencer par la société américaine (le phénomène Donald Trump en témoigne), car la défiance repose sur des ressorts théoriques que peinent visiblement à saisir les économistes mais que certains philosophes ont su décrypter (2).

Mais, sans s'aventurer, faute de place, dans cette analyse théorique du triomphe de la défiance dans nos sociétés libérales, ou plutôt néolibérales, on doit d'abord s'interroger plus prosaïquement : s'il y a des complotistes, ne serait-ce pas tout simplement parce qu'il y a (parfois) de véritables complots et que de plus en plus d'éléments tangibles viennent alimenter les doutes des âmes sombres ou sceptiques sur la lisibilité de nos sociétés contemporaines ? Quand, après le 11 septembre 2001, la plus grande démocratie du monde prétend qu'il faut intervenir en Irak parce que ce pays détiendrait des « armes de destruction massive », comment s'étonner que face à une telle maladresse, pour ne pas dire plus (on attend toujours que l'administration américaine apporte le début d'une preuve), certains commencent à nourrir des doutes de plus en plus grands sur la parole officielle ? Dénoncer le complotisme ne deviendrait-il pas alors la ruse des puissants pour couvrir leurs propres turpitudes ?

Jacques de Saint Victor, historien du droit, est professeur des universités à Paris-XIII et au Cnam et chroniqueur au *Figaro littéraire*. Il a reçu le prix de l'essai de l'Académie française et le prix des Ambassadeurs pour *Un pouvoir invisible. Les mafias et la société démocratique* (Gallimard, 2012). Dernier ouvrage paru : *Blasphème. Brève histoire d'un crime imaginaire* (Gallimard, 2016).

Il faut faire la part des choses quand on parle de complotisme. Qu'entend-on exactement par ce terme ? La rhétorique du complot, nous dit un politologue, serait une « explication des événements les plus divers (de préférence tragiques) par des conspirations menées dans l'ombre par des manipulateurs tout-puissants (3) ». Entendue de la sorte, cette rhétorique assez frustre relèverait de ce qu'on peut appeler une *forma mentis*, une « mentalité » qui ne peut concevoir l'avènement d'un fait plus ou moins marquant sans y déceler l'ombre d'un « tireur de ficelles ».

Cette façon de voir des complots partout n'est pas réservée à notre temps. Hitler ou Staline appartenaient à cette catégorie, qui se rencontre facilement dans les classes dirigeantes depuis la plus haute Antiquité. On peut d'ailleurs s'interroger sur cette paranoïa classique

des hommes d'État qui savent – au moins depuis l'anneau de Gygès de *la République* de Platon – que le secret rend plus fort et que le complot n'est pas toujours une pure invention d'esprits déments ; ce qui, évidemment, alimente en retour la thèse complotiste : « Vous voyez bien, les complots existent puisque ceux qui nous dirigent sont les premiers à y croire. » Mais ce n'est pas de ce complotisme des élites que notre époque se désole. Ce qui inquiète aujourd'hui nos contemporains, c'est cette vague de paranoïa populaire, qui se diffuse notamment sur le Net et qui laisse penser qu'une partie grandissante des populations de nos démocraties avancées ne croirait plus à la parole officielle sur le mode : « On nous cache tout ; on ne nous dit rien »…

Si on se replonge dans l'histoire de ce « style paranoïaque » tel que l'historien Richard Hofstadter l'a étudiée dans un essai fameux paru au moment de la campagne de Barry Goldwater aux États-Unis en 1964 (campagne dont les accents étaient déjà très « paranos »), on constate que ce « style » est assez ancien (4). On peut même dire que l'humanité n'était pas encore sortie des « âges religieux » qu'une partie d'entre elle se précipita avec fureur dans l'âge du complotisme. Chacun sait que ce fut un jésuite, l'abbé Barruel, qui fut à l'origine de la première grande vision paranoïaque de l'histoire en inventant, avec un réel succès en son temps, le mythe du triple complot (des francs-maçons, des antichrétiens et des Illuminés de Bavière) ayant engendré la révolution française. Ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme,* qu'il publia à Londres en 1797, rencontrèrent dès leur publication un large succès (5). Depuis, ce style paranoïaque a prospéré, notamment aux États-Unis. On sait peu que, dès sa parution à Londres, la thèse de Barruel se diffusa sur le continent américain, nourrissant une vision « complotiste » qui prospéra à la même époque dans un pamphlet du physicien écossais « conspirationniste » John Robison, auteur des *Preuves de conspirations contre toutes les religions et tous les gouvernements de l'Europe ourdies dans les assemblées secrètes des Illuminés, des francs-maçons et des sociétés de lecture* (6) (*sic*). Un pasteur bostonien, Jedidiah Morse, reprit cette idée en 1798 dans un sermon important dénonçant un complot international d'origine jacobine qui aurait menacé la jeune République américaine. Le 4 juillet 1798, un autre théologien protestant, Timothy Dwight, futur

président de Yale (1795-1817), s'alarmait aussi des visées de l'Antéchrist sur l'Amérique : « Nos enfants seront-ils bientôt les disciples de Voltaire et les dragons de Marat ? Nos filles sont-elles appelées à être les concubines des Illuminés ? (7) »

Diffusion de la pensée complotiste

On mesure ainsi que, déjà en cette fin du XVIII[e] siècle, il y a bien deux courants de pensée à l'origine de la démocratie américaine : à côté d'une Amérique jeffersonienne ou madisonienne, affinant l'idéal modéré des Lumières, prospère une Amérique obscurantiste, complotiste, héritière de l'esprit puritain tourmenté des Pilgrim Fathers ou de l'actuel Tea Party. Cette Amérique-là, que Tocqueville semble négliger, est bien loin de celle des rédacteurs éclairés de la Constitution de 1787. Et elle se fait brutalement entendre à diverses époques de crise, comme lors de la guerre de Sécession, de l'avènement du Parti populiste et du parti Greenback, dans les années 1870-1890, puis, après 1945, à l'époque du maccarthysme, dans la crainte du complot communiste ou, après l'assassinat toujours non élucidé du président Kennedy en 1963 et l'affaire du Watergate en 1974. Lors de la campagne du candidat républicain à l'élection présidentielle Barry Goldwater en 1964, les thèmes conservateurs, complotistes et libertaires triompheront au sein du Parti républicain. D'ailleurs, la « glorieuse défaite » de Goldwater banalisera ce « style paranoïaque » qui s'imposera avec l'arrivée des « pseudo-conservateurs » au pouvoir à partir de 1981 (8). Même si le style de Reagan, par son optimisme, n'avait rien de paranoïaque, il était soutenu par des personnalités, notamment les évangélistes fondamentalistes de la Bible Belt, qui ont contribué à donner un tour nouveau à la politique américaine et cette dérive paranoïaque a libre cours depuis quelques années aux États-Unis, alimentée par certains médias populaires, comme Fox News. Dans un tel contexte de « maladie américaine », les outrance de certains extrémistes du Tea Party ou la campagne extravagante de Sarah Palin ne peuvent qu'annoncer, *in fine*, les positions de Donald Trump.

Il importe d'ajouter que les conditions de diffusion d'une pensée complotiste ne sont pas propres aux États-Unis. Un peu partout dans le monde occidental, les explications des évolutions du monde par le complot se propagent sur fond d'incertitude croissante du citoyen moyen, liée à la multiplication des « risques » d'ordre scientifique, technologique, écologique, etc. Tout concourt à corroder nos dernières illusions concernant le progrès. La crise économique se croise avec une crise morale qui entretient, dans un climat délétère de peur, une dérision généralisée destinée en apparence à rassurer – d'où le succès public croissant d'humoristes de plus en plus grinçants et eux-mêmes « complotistes », à la Beppe Grillo ou à la Dieudonné – mais qui alimente le phénomène en boucle. De récentes études soulignent que cette vogue du « conspirationnisme » fait désormais partie de notre culture occidentale. Certains best-sellers, comme les œuvres de Dan Brown ou la série télévisée *X-Files*, qui postulent que « la vérité est ailleurs », nourrissent ces tendances. Cette défiance a pu sembler ne pas s'exprimer de la même façon des deux côtés de l'Atlantique. On a longtemps cru qu'aux États-Unis elle s'accompagnait d'une glorification systématique du marché contre les complots du *Big Government*, là où elle passerait plutôt en Europe par un désir de retour à l'État ou aux anciennes régulations contre les « complots » du marché ; mais les choses commencent à changer et chacun des deux continents se convertit au « complotisme » de l'autre. Des deux côtés, la délégitimation se fait, comme l'avait bien vu Richard Hofstadter, au nom de la démocratie elle-même, qu'on estime menacée par des élites occultes : les peuples ne font plus confiance à leurs dirigeants et réclament une « autre démocratie ». En raison des apories actuelles du système représentatif, ils découvrent – ou feignent de découvrir – que ce système serait une forme déguisée d'*aristocratie* (au sens où l'entendait la tradition aristotélicienne) et, pour échapper à ce « régime mixte », ils se mettent à rêver de démocratie directe. Ce « directisme » (Giovanni Sartori) est un des traits récents qui rapprochent nombre de ces mouvements contestataires, depuis les « pseudo-conservateurs » du Tea Party jusqu'aux gauchistes de Podemos ou de « Nuit debout », en passant par les amis de Beppe Grillo en Italie. Il tient de moins en moins

de l'utopie (où même Robespierre et ses amis jacobins l'avaient cantonné) ; le discours sur le « complot antidémocratique » de la « démocratie représentative » se diffuse sur la Toile. Bref, même la réflexion sur la démocratie n'échappe plus à l'imaginaire complotiste.

Mais revenons à l'essentiel. S'il y a complotisme, c'est aussi parce que, dans certains cas, il y a bien des *réalités complotistes*. C'est la négation de cette vérité qui, loin de sauver nos régimes représentatifs, les affaiblit encore un peu plus. Il fut un temps où, dans les écoles françaises de sciences politiques, parler ne serait-ce que de corruption pouvait vous faire passer pour « complotiste », tout au moins « populiste ». Le déni des réalités a nourri ce sentiment qu'« on nous ment ». D'où le succès des littératures policières depuis la fin du XIX^{e} siècle. Toute la difficulté, résumée par le sociologue Luc Boltanski, qui analyse le succès de cette littérature dans *Énigmes et complots* (écrit « à chaud » à l'occasion de l'« affaire de Tarnac »), est de distinguer entre le manipulateur instrumentalisant un faux complot et le « lanceur d'alerte » dénonçant un vrai complot. Même la sociologie pourrait, à la fin, être taxée de « complotisme », s'inquiète Boltanski. « Si le signe le plus notoire auquel on reconnaît les personnes accusées d'être paranoïaques est le fait qu'elles attribuent des événements, historiques ou personnels, à l'action d'entités de grande taille, auxquelles elles confèrent une sorte d'intentionnalité et des capacités d'action, comment faut-il s'y prendre pour que des accusations similaires ne soient pas portées contre des sociologues ? (9) »

Brève casuistique du complot

On pourrait, pour résumer la complexité de la situation, se hasarder à une brève casuistique du complot.

Il arrive bien souvent que ce dernier soit un pur fantasme. C'est même ainsi que la question est apparue dans notre modernité occidentale avec l'affaire du « complot maçonnique » de l'abbé Barruel ou celui du *Protocole des Sages de Sion*, faux complot juif mondial monté de toutes pièces par la police secrète tsariste, l'Okhrana. Cette thèse

prospérera dans l'Allemagne et l'Autriche de la fin du siècle jusqu'à nourrir l'antisémitisme nazi et continuer aujourd'hui à hanter les librairies de certains pays arabes (10). Il n'est pas besoin d'y insister. On a affaire à une pure invention qui simplifie les événements et rend historiquement incompréhensible une époque, en donnant à quelques individus des visées disproportionnées, totalement en décalage avec les réalités anthropologiques et politiques. C'est par exemple les fantasmes sur le groupe Bilderberg ou la Commission trilatérale qui tendent à confondre « entre-soi », « influences » et « dominations ». C'est la raison pour laquelle l'intellectuel raisonnable se refuse à s'intéresser à la question du complot, voire se réfugie dans l'étude de la « complotologie » (11). Mais, hélas, le complot n'est pas toujours une simple création des « complotistes ».

Parfois, la conspiration est probable mais pas prouvée. C'est souvent le cas en France. La puissance de l'État, notamment des services de police, et la relative impuissance de la justice (dépendance du Parquet, inadaptation du droit) rendent délicat le surgissement de la vérité dès qu'on a affaire à une « affaire d'État » touchant d'une manière ou d'une autre des pouvoirs influents. Tout au plus peut-on se limiter à évoquer certaines affaires troublantes mais qui n'ont jamais été entièrement éclaircies, comme l'affaire Ben Barka ou, mieux encore, l'affaire Boulin. Dans ce dernier cas, une remarquable enquête journalistique, digne d'un travail historique, a presque réussi à démontrer qu'il ne peut s'agir d'un suicide (12). Mais elle n'a pu en apporter la preuve définitive. Aussi faut-il se contenter de reconnaître que le doute subsiste. Ce doute profite au doute. Il est encore plus délétère qu'une vérité certifiée car il entretient les soupçons du public, qui s'imagine des affaires encore plus scabreuses.

On rencontre parfois des complots qui existent mais qui ne sont pas ceux qu'on croit. On peut prendre par exemple le krach de l'Union générale du 20 janvier 1882. Les dirigeants de cette banque qui gérait les principales fortunes catholiques essayèrent de faire porter la responsabilité du krach de leur établissement à la banque Rothschild. Les pamphlétaires accusèrent les banquiers juifs d'avoir voulu précipiter la faillite de la principale banque des catholiques, soulevant une vague

d'antisémitisme dans le pays, alors que la réalité était décidément bien plus complexe, puisque, s'il est vrai que Rothschild et son « syndicat financier » n'avaient rien fait pour sauver l'Union générale, il s'agissait pour ces derniers de fragiliser le gouvernement Gambetta, qui inquiétait les puissances ferroviaires (13). Il y eut bien une forme de complot – Rothschild avait dit à propos du président du Conseil, qui ne lui convenait pas : « Il faut démolir Gambetta avant qu'il ne nous démolisse » – mais ce complot n'était en aucun cas dirigé contre les fortunes catholiques comme le clamera Drumont dans son très populaire pamphlet antisémite de 1886 (14). Le résultat de cet amalgame fut tragique : il allait considérablement nourrir ensuite l'antisémitisme lors de l'affaire Dreyfus. Il convient donc de rappeler ici que la tendance paranoïaque se décèle lorsqu'on tend à confondre l'ordre des choses. Croire par exemple, comme le font certains groupuscules, que les manipulations du Libor, en 2010, qui relèvent bien d'un complot de financiers, viseraient autre chose qu'à s'enrichir abusivement soit, comme l'affirmait le parti Greenback des années 1890, une « prise de pouvoir » de la finance, relève du « complotisme ». Toutefois, beaucoup de questions restent en suspens. La dénonciation par le Parti populiste américain des années 1890 du pouvoir pris par la finance auprès de la Maison-Blanche avait parfois quelques débuts de vérité…

Enfin, il est des cas où le complot existe bel et bien. Ces conspirations sont connues parce qu'elles ont réussi et ont servi la « bonne cause » ; ou alors elles sont restées dans l'ombre parce que les « vrais complots » tendent à être secrets et à le rester ; il faut un trésor d'énergie et de courage pour parvenir à les dévoiler. Dans l'histoire de France, on connaît quelques cas de complots fameux, comme ceux du 9 Thermidor ayant mis fin à la « dictature » de Robespierre ou ceux des 18 et 19 brumaire 1799, où Bonaparte organisa un complot avec son frère et l'abbé Sieyès pour se débarrasser d'un Directoire à bout de souffle et très impopulaire. Mais il est des cas où les « affaires » d'État sont beaucoup plus sombres et difficiles à imaginer. Une littérature complotiste à la Robert Ludlum a exploité les complots bien réels visant à renverser Salvatore Allende au Chili ou le régime grec par les colonels en 1967. Mais, en dehors des coups d'État antidémocratiques, les complots de cette

nature restent le plus souvent dans l'ombre des *arcana imperii* de nos démocraties, généralement protégés par le commode « secret défense ». Or de tels complots existent. Dans un cas très spécifique, un juge anti-mafia a ainsi pu révéler un de ces complots où l'on voit des parcelles du pouvoir d'État italien pactiser avec la mafia napolitaine (Camorra) dans ce qu'on a pu appeler en 1981 « l'affaire Cirillo », du nom d'un conseiller régional, responsable de tout le financement local de la Démocratie chrétienne, qui avait été kidnappé par les Brigades rouges, le 27 avril 1981. Pour faire libérer cet homme-clé, détenteur de nombreux secrets de financements occultes, les services secrets italiens, la Démocratie chrétienne, certains services de police les autorités pénitentiaires n'hésitèrent pas à « négocier » directement avec la mafia pour « approcher » les Brigades rouges. Cas d'école de ce qu'on appelle en criminologie un « pacte scélérat ». « C'est, précise l'historien Isaia Sales, l'unique cas dont nous ayons connaissance en Italie, et peut-être dans le monde, où des représentants d'un parti politique, des terroristes, des camorristes et des services secrets ont strictement collaboré et se sont prêté main-forte. (15) » Grâce au courage et à l'opiniâtreté du juge Carlo Alemi, qui reçut de nombreuses menaces de mort, nous disposons d'une longue enquête judiciaire permettant de révéler, par le menu et de façon irrévocable, l'existence de ce cas chimiquement pur de « complot d'État » dont la plupart des responsables politiques nient toujours l'existence (16).

C'est bien parce que des « affaires » de ce genre existent – sans pouvoir évidemment en mesurer le nombre (on est là aussi dans le domaine des « chiffres noirs ») – qu'on ne peut pas traiter la question « complotiste » comme s'il ne s'agissait que d'une vue de l'esprit, réservée à des malades paranoïaques. En un mot, résumé par Bruno Latour, l'esprit lucide est aujourd'hui placé dans cette délicate position : sans sombrer dans un scepticisme généralisé, il doit en même temps éviter « d'accuser le prophète d'être un paranoïaque à enfermer avec toutes les autres Cassandre »… Cela suppose paradoxalement de contenir, comme le rappelait Pierre-Henri Tavoillot, « notre appétit effréné de confiance » (17). Car si la confiance est nécessaire à la bonne marche de la société, elle ne doit pas être illimitée, notamment au regard du

pouvoir et de toutes les bureaucraties publiques, mais aussi privées (la *Big Society* n'est pas moins prédatrice que le *Big Government*) qui constituent autant de mondes opaques par nature. C'est, il faut le dire, le fondement même de la société libérale qui n'a jamais cru ni au mythe totalitaire de la « transparence », ni au mythe de la « société de confiance » dont parle Alain Peyrefitte. La leçon d'un authentique libéral comme John Locke est que le citoyen peut à tout moment retirer sa confiance (*truth*) si les gouvernants « agissent d'une manière contraire à la fin pour laquelle ils avaient été revêtus d'autorité » (18). De même James Madison, père fondateur de la Constitution américaine, enseignait dès le XVIII[e] siècle, dans *le Fédéraliste*, que ce n'est pas la confiance mais la défiance des citoyens qui empêche le gouvernement de se comporter de façon abusive (19). Même à ses origines, la société libérale reposait sur une « confiance conditionnelle » qui interdit de traiter la question du complot avec mépris, comme s'il ne s'agissait toujours que d'une déviance paranoïaque.

1. Alain Peyrefitte, *la Société de confiance. Essai sur les origines et la nature du développement*, Odile Jacob, 1995 ; Yann Algan et Pierre Cahuc, *la Société de défiance. Comment le modèle social français s'autodétruit*, Rue d'Ulm, 2007.
2. Voir sur ce point Michela Marzano, *le Contrat de défiance*, Grasset, 2010.
3. Philippe Raynaud, préface à Richard Hofstadter, *le Style paranoïaque. Théorie du complot et droite radicale en Amérique* (1964), François Bourin, 2012, p. 9.
4. En pleine campagne présidentielle de Barry Goldwater, Richard Hofstadter publiait en 1964 dans *Harper's Magazine* un article retentissant sur le style paranoïaque en politique (« The paranoid style in American politics », *Harper's Magazine*, novembre 1964, p. 77-86).
5 . Abbé Augustin Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, éd. Le Boissonnier, 1797.
6. John Robison, *Preuves de conspirations contre toutes les religions et tous les gouvernements de l'Europe ourdies dans les assemblées secrètes des Illuminés, des francs-maçons et des sociétés de lecture*, 1798.
7. Cité par Richard Hofstadter, *le Style paranoïaque*, *op. cit.*, p. 54.
8. Richard Hofstadter distingue les « pseudo-conservateurs » comme Goldwater qui sont en vérité des révolutionnaires au service des marchés (tout en ayant un conservatisme des valeurs) et les « conservateurs authentiquement conservateurs » qui, comme Eisenhower, prônent les « vertus de prudence d'antan » et qui ne veulent pas de rupture brutale avec le passé (*Le Style paranoïaque*, *op. cit.*, p. 153 *et sq.*). Cette distinction est opérante et peut aussi servir à distinguer les pseudo-libéraux d'aujourd'hui avec les « libéraux authentiquement libéraux » qui tendent à devenir de moins en moins nombreux.
9. Luc Boltanski, *Énigmes et complots. Une enquête à propos des enquêtes*, Gallimard, 2012, p. 319.
10. Pierre-André Taguieff, *les Protocoles des Sages de Sion. Faux et usage d'un faux*, Fayard, 2004.
11. Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie*, Éditions Mille et une nuits, 2013.
12. Benoît Collombat, *Un homme à abattre : Contre-enquête sur la mort de Robert Boulin*, Fayard, 2007.
13. Jean Garrigues, *La République des hommes d'affaires (1870-1900)*, Aubier, 1997, p. 222-223.
14. Edouard Drumont, *la France juive*, Flammarion, 1886, p. 137 *et sq.*
15. Pour le procès Cirillo, voir un aperçu dans notre livre, *Un pouvoir invisible. La mafia et la société démocratique (XIX[e]-XXI[e] siècles)*, Gallimard, 2012, p. 230-233.
16. Je remercie mon collègue de l'université Federico II de Naples, le professeur Stefano Dalfonso, qui m'a transmis l'intégralité de cette longue procédure, cas d'école du « complot d'État ».
17. Laurent Bazin et Pierre-Henri Tavoillot, *Tous paranos ? Pourquoi nous aimons tant les complots…*, Éditions de l'Aube, 2012.
18. John Locke, *Traité du gouvernement civil*, 1690, ch. XII, §. 149.
19. James Madison, *le Fédéraliste*, 1787-1788, art. 51.

DARKNET : DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

› **Laurent Gayard**

« Celui qui doit combattre des monstres doit prendre garde de ne pas devenir monstre lui-même. Et si tu regardes dans un abîme, l'abîme regarde aussi en toi. »

Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*

À une époque où le règne de la transparence semble solidement établi grâce à l'extension sans précédent des moyens de diffusion de l'information, notre monde de haut débit, d'objets connectés et de réseaux sociaux a pourtant généré ses propres abysses électroniques. Après les mystères du vide sidéral ou des grandes fosses océaniques, les profondeurs d'Internet fournissent désormais matière à construire les nouvelles légendes de la mythologie postmoderne.

Manipulations gouvernementales, expériences cachées, conjurations ésotériques, organisations mystérieuses, Internet est le plus fantastique incubateur de fantasmes qui soit. Dans ce magma de révélations et de coups de théâtre perpétuels, bien malin qui peut prétendre distinguer le bon grain de l'ivraie. Alors que les lendemains

qui chantent promettaient à chacun d'entre nous de tenir le savoir absolu dans sa main, toujours à portée de clic, voilà que nous sommes plongés dans l'ère du doute absolu, réalisant plus que jamais la prophétie de Guy Debord : « Dans la société du spectacle, le vrai est devenu un moment du faux et le faux un moment du vrai. » Dans le tohu-bohu fantastique du « on nous cache tout » qui fait s'entregloser à l'infini les prophètes conspirationnistes et les Cassandre millénaristes sur le réseau mondial, le plus grand objet de fantasme est Internet lui-même, ce deuxième monde aux limites inconnues. « Il y a un autre monde, mais il est dans celui-là », écrivait Paul Éluard. Internet semble contenir suffisamment d'autres mondes en gestation pour enflammer l'imagination des Ian Livingstone de l'ère numérique.

Laurent Gayard est docteur en histoire et professeur d'histoire- géographie en lycée, prépa Sciences Po et dans l'enseignement supérieur.
› lgayard3@gmail.fr

Quelle taille fait Internet aujourd'hui ? La question peut paraître incongrue tant la réponse est difficile à donner. En juillet 2000, une étude de la société Cyveillance, « Sizing the Internet » (1), évaluait la taille d'Internet à plus de deux milliards de pages. Cinq ans plus tard, la société de veille stratégique Digimind produisait une étude établissant cette fois qu'Internet comptait environ 64 milliards de pages tandis qu'une étude italienne annonçait la même année que 11,5 milliards de pages étaient indexées par les principaux moteurs de recherche (2). Depuis ces premières évaluations, le rythme de développement exponentiel d'Internet rend tout calcul caduc : certains auteurs évoquent aujourd'hui un trillion de pages créées, soit mille milliards, d'autres un trilliard… (3) Un informaticien s'est demandé un jour combien d'internautes pouvaient bien naviguer dans cet immense château de cartes numérique. Il a donc confectionné un petit programme espion, quoique parfaitement inoffensif, nommé Carna Botnet, destiné à jouer un rôle un peu comparable à celui d'une sonde spatiale. Au lieu cependant de récolter des informations sur les astres célestes, Carna Botnet s'est efforcé de rendre visite au plus grand nombre possible de machines connectées à Internet et est parvenu à dénombrer 1,3 milliard d'adresses actives en octobre 2012 et 729 millions de noms de domaines occupés. Lors d'un précédent

« grand recensement d'Internet », en 2006, 187 millions d'utilisateurs visibles avaient été dénombrés. Personne n'a encore proposé de chiffre pour 2016, semble-t-il, mais il n'est pas irréaliste de l'estimer entre trois et quatre milliards à l'ère du smartphone.

La question de la taille a-t-elle désormais encore un sens ? Les théories les plus imaginatives ont supplanté les études des chercheurs perdus dans leur décompte. L'une des plus partagées postule l'existence du « Marianas Web » qui serait le dernier niveau d'Internet, imaginant un voyage dans les ténèbres numériques qui n'a rien à envier à la descente aux enfers d'Orphée, nous entraînant du niveau 1, fréquenté par M. Tout-le-Monde, jusqu'à une sorte de plan mythique contenant presque tous les secrets de l'univers, de la fabrication des ordinateurs quantiques jusqu'à l'emplacement de l'Atlantide en passant par les secrets des Illuminatis et l'adresse du coiffeur de Donald Trump. Inutile de préciser que ce mystérieux niveau ultime d'Internet est censé être contrôlé par une seule et unique société secrète… Lewis Caroll n'a pas pris une ride. Il est toujours aussi excitant d'imaginer tout ce qui peut se passer de l'autre côté du miroir mais avec ces histoires de niveau caché, on hésite entre la culture du jeu vidéo et Sigmund Freud : le moi, le surmoi, le ça, tout ça… et l'inquiétante étrangeté en prime.

Plus prosaïquement, l'immensité et la croissance exponentielle du réseau mondial excitent d'abord la convoitise des sociétés de veille stratégique qui s'intéressent depuis plusieurs années au concept de Web profond (Deep Web). Par opposition au Web de surface, il ne contient peut-être pas forcément l'adresse de l'Atlantide mais il est constitué de tout ce qui s'entasse en désordre dans les tréfonds d'Internet depuis sa création. Ce grenier mal rangé – 500, 1 000 fois ? – plus étendu que le réseau « visible » contient des données et des documents peu accessibles mais susceptibles de présenter un grand intérêt technique, commercial ou économique : bases de données spécialisées d'institutions, publications scientifiques, bibliothèques et logithèques en ligne, archives de sites… Seul 10 à 20 % de cet immense territoire numérique serait indexé et référencé par les principaux moteurs de recherche et le Web profond grandit au fil des années beaucoup plus

vite que le Web de surface, et plus vite encore depuis la généralisation du *cloud*, le stockage massif en ligne pour les particuliers et les entreprises. Un document stocké sur Google Drive appartient ainsi au Web profond, au même titre que les archives d'un forum de discussion ou qu'un réseau privé et sécurisé.

« Sur le Darknet, l'anonymat est la règle »

La question des réseaux cryptés intéresse d'ailleurs particulièrement les agences de renseignement en ces temps de développement incontrôlable du terrorisme et du djihadisme. « Ceux qui nous frappent utilisent le Darknet et des messages chiffrés », affirmait Bernard Cazeneuve en mars 2016. D'après le ministre de l'Intérieur, ce fameux Darknet servirait aux terroristes de l'organisation État islamique ou à d'autres groupes radicaux pour planifier en toute quiétude leurs opérations. « Le Darknet est le lieu où la majeure partie des activités criminelles en ligne sont commises, à l'abri de toute sanction. Sur le Darknet, l'anonymat est la règle, et l'identité où la localisation des utilisateurs peuvent être dissimulées, même aux yeux de la plus efficace des polices et des services de renseignement. » Ce n'est pas un cyberactiviste qui fait ce constat mais Sir David Omand, ancien directeur du Government Communications Headquarters (GCHQ), l'équivalent britannique de la National Security Agency (NSA) américaine. Professeur au King's College de Londres, David Omand est l'auteur d'un récent article sur la question pour le *World Policy Journal* (4). Il y précise notamment la différence entre Deep Web et Darknet : « La meilleure image serait celle des immeubles commerciaux, des centres de recherche ou des installations gouvernementales auxquels le citoyen de n'importe quelle ville n'a pas nécessairement accès. Le Darknet peut être comparé lui au Quartier rouge caché dans une ville, dont l'accès est limité par ceux qui y exercent une activité qu'ils ne souhaitent pas rendre publique. » Si le Web profond est donc constitué des pages, archives et données non indexées par les moteurs de recherche classique, le Darknet se définirait plus quant à lui comme

une sorte de Web caché constitué de réseaux privés ou de navigation cryptée auxquels on n'accède que grâce à des outils bien spécifiques, le plus connu aujourd'hui étant TOR, moteur de recherche dont l'acronyme signifie « The Onion Router ». Cet ésotérisme cyber-potager désigne en réalité un processus de cryptage par couches successives d'une adresse électronique, ce qui permet – théoriquement – de naviguer sur Internet de façon anonyme et d'accéder à un réseau de sites référencé en « .onion », et non pas en « .com » ou « .fr », accessibles seulement avec TOR. Il est aussi possible de créer et d'administrer sous TOR des sites Internet que ni Google, ni Chrome, ni Yahoo ne pourront jamais trouver.

Introuvables sur le réseau classique, ces « sites oignons » n'ont pas d'adresse fixe. Seule solution donc pour s'y retrouver dans cet univers où votre brave moteur de recherche ne vous mènera pas loin : aller chercher sur un forum de *geeks* la dernière adresse connue du Hidden Wiki, le répertoire des sites en .onion. Une fois entré dans la barre d'adresse de TOR, ce nouveau chemin d'accès vous amène sur une page austère affichant une longue liste de liens en .onion, sans offrir beaucoup d'indications sur le contenu de chacun mais agrémentée de titres de sections on ne peut plus explicites quant à la raison sociale de nombre d'entre eux : téléchargement, pornographie, pédopornographie, tutoriels informatiques, banques de logiciels libres, *German drug market*, sites d'actualité alternative, lanceurs d'alerte, *assassination market*… Bienvenue devant le miroir d'Alice, maintenant quel gâteau faut-il manger pour passer par la bonne porte ?

Évidemment, cet Internet alternatif, où pour vivre heureux on ne vit que caché, peut abriter une multitude d'activités parfaitement illégales, telles que le désormais célèbre Silk Road, le site sur lequel n'importe qui peut acheter n'importe quel type de drogue en toute discrétion. Le règlement s'opère en bitcoins. Le bitcoin est un système de paiement crypté sur Internet, littéralement une forme de « monnaie numérique ». Les bitcoins s'échangent contre des dollars ou des euros sur de nombreuses places boursières ou banques en ligne, et permettent ensuite d'effectuer des paiements anonymes en ligne. Vous pouvez désormais acheter votre prochaine voiture en bitcoins,

un panier de légumes bio ou cinq cents grammes de cocaïne sur Silk Road. Silk Road a été fermé deux fois par le Federal Bureau of Investigations (FBI), en 2013 et en 2014, sans succès puisqu'il renaît à chaque fois de ses cendres sous une nouvelle forme. Sur le Darknet, on trouve aussi un *assassination market* qui met à prix la tête de plusieurs dirigeants politiques, dont Barack Obama ou… François Hollande, dont la cote peine cependant à décoller ici aussi, comme quoi la malédiction des sondages poursuit le président français jusque dans les lieux les plus inattendus. En plus des pédophiles, des vendeurs de drogue, des assassins et des terroristes, les narcotrafiquants se donneraient également rendez-vous sur le Darknet de TOR. Le cartel mexicain des Zetas y entretient plusieurs sites où sont postées informations et horreurs diverses.

À l'origine, un moyen de contourner la censure

La réputation sulfureuse de TOR a cependant quelque peu éclipsé les autres « Darknets », car employer le terme au singulier est inexact. Il existe en réalité autant de Darknets que de réseaux cryptés ou privés, qui, comme TOR, n'ont pas été conçus au départ dans le but de vendre des drogues ou de planifier des actions terroristes en toute quiétude. Au début des années deux mille, beaucoup d'applications sont développées par des programmeurs dans le but louable de permettre à des dissidents ou des journalistes de contourner la censure, en particulier dans les pays autoritaires. Le réseau Freenet a ainsi été créé en 2000 par Ian Clarke afin de servir de plate-forme d'hébergement pour des contenus censurés ou des groupes de lanceurs d'alerte. Sa conception décentralisée le rend théoriquement très difficile à neutraliser. En 2001, c'est au tour du groupe de hackers Cult of the Dead Cow de dévoiler son projet : Peekabooty, un système de navigation destiné aux internautes vivant dans des pays où les gouvernements filtrent l'accès à Internet, comme la Chine ou les Émirats arabes unis. Quant au fameux TOR, son principe de « routage en oignon » est développé au milieu des années quatre-vingt-dix par les employés de

l'United States Naval Research Laboratory, le mathématicien Paul Syverson et les informaticiens Michael G. Reed et David Goldschlag, dans le but de protéger les communications des écoutes et analyses de trafic. En 2004, TOR est publié sous licence libre et sa diffusion est soutenue par la fondation The TOR Project, créée en 2006 dans le Massachusetts. Il existe donc autant de « Darknets » qu'il existe de réseaux anonymes ou privés : Freenet, TOR, sans oublier les réseaux développés grâce aux logiciels GNUnet, I2P, Waste ou RetroShare.

Le rêve libertaire des programmeurs à l'origine du projet de Web alternatif inquiète de plus en plus les gouvernements et agences de sécurité du monde en ces temps troublés. « L'équivalent du calibre .44 de Billy the Kid aujourd'hui est la revendication d'un droit au cryptage total et à l'anonymat sur Internet – un argument qui est parfaitement frustrant pour les institutions juridiques et les agences de renseignement », explique encore David Omand, l'ancien patron du GCHQ. Néanmoins, le succès du réseau TOR lui confère aujourd'hui une autre dimension. Tandis que Ian Clarke, développeur du réseau Freenet, reconnaissait modestement accueillir en 2011 un peu moins de 30 000 utilisateurs réguliers, TOR, qui n'est pas un réseau collaboratif mais un moteur de recherche alternatif, comptabilisait plus de deux millions d'utilisateurs en 2016. Le réseau en .onion est devenu le Darknet le plus populaire de la planète, ce qui peut à terme convaincre organisations criminelles, groupes terroristes et réseaux pédophiles de se tourner vers des Darknets moins populaires, comme Freenet par exemple, réseau beaucoup plus confidentiel. Après avoir été conçu comme un recours pour les dissidents de tout bord, et avoir donné asile à des activités fort peu recommandables, TOR pourrait-il dans un avenir prochain se racheter une conduite auprès du grand public ? En plus d'avoir contribué à disséminer des informations ultra-sensibles, Edward Snowden aura rendu un grand service à TOR. Après les révélations sur les écoutes de la NSA, le nombre d'utilisateurs de TOR est passé d'environ 500 000 à plus d'un million au cours de l'été 2015 et il ne cesse de croître depuis, ce qui laisse penser au journaliste anglais Jamie Bartlett que les réseaux du type de TOR ont toutes les chances de devenir dans un proche avenir des plates-formes de plus en plus

lucratives, au point que Facebook y a déjà développé un site miroir – en .onion – fréquenté par une masse grandissante d'utilisateurs qui espèrent ainsi continuer à utiliser le réseau social tout en bénéficiant d'une meilleure protection de leur vie privée. Les services de renseignement peuvent sans doute continuer à s'inquiéter de cette popularité, mais les acteurs de l'économie numérique semblent décidés, eux, à passer de l'autre côté du miroir pour découvrir un autre monde plein de nouvelles opportunités commerciales. *Follow the rabbit*…

1. Brian H. Murray, « Sizing the Internet », Cyveillance, 10 juillet 2000. Http://www.cyveillance.com/web/downloads/Sizing_the_Internet.pdf.
2. Antonio Gulli, Alessio Signorini, « The Indexable Web is more than 11.5 billion pages », *Computer Science*, 2005.
3. Francis Pisani et Dominique Piotet, *Comment le Web change le monde : l'alchimie des multitudes*, Pearson, 2008, p. 188.
4. Sir David Omand, « The Dark Net: Policing the Internet's Underworld », *World Policy Journal*, hiver 2015-2016.

RÉPONDRE AU CONSPIRATIONNISME : ERREURS, ERRANCES, MÉPRISES

› **Loïc Nicolas**

Le phénomène conspirationniste, à savoir le fait de lire la réalité sociale et les événements qui l'habitent (crise économique, pandémie, attaque terroriste, résultat électoral, peu importe) en invoquant l'existence d'un complot, ne manque pas, depuis deux décennies au moins, de susciter l'intérêt croissant des médias grand public, friands de sensationnalisme à la « une ». Concrètement, l'usage du terme « complot », dans la bouche de ses dénonciateurs pour qui ce dernier n'est pas *théorique*, désigne l'action concertée d'un petit nombre de personnes dont l'entente secrète vise à servir des intérêts particuliers (les leurs, ceux d'une institution, d'un ordre ou d'un principe supérieur) au détriment du bien-être, de la santé, liberté ou sécurité du plus grand nombre (les petits, les sans-grade, les masses laborieuses, les braves gens), auquel cette entente est volontairement dissimulée. Moralement ou légalement condamnable, celle-ci se trouve dès lors révélée aux yeux de chacun et constituée en motif explicatif – parfois en seul motif – du désordre ambiant.

Pour ses partisans, l'explication par le complot montre ce qu'il en est *vraiment* du monde et des drames qui s'y jouent – causes profondes, relations cachées, ficelles invisibles, manipulations ourdies dans les arcanes du pouvoir mondial. Elle pointe ce qu'il convient

de voir et de comprendre par-delà les apparences trompeuses et les ombres portées qui toujours font écran. Tel un *deus ex machina*, cette explication, aussi confortable que terrifiante (au moins sur le plan symbolique) pour ceux qui la mobilisent, vient libérer le monde du flou et de l'incertain qui le constituent. Une fois pour toutes, elle prétend faire triompher la vérité pure – celle que nul ne saurait contester de bonne foi. Par exemple, qu'aucun avion ne s'est écrasé sur le Pentagone ; que le virus du sida a été créé en laboratoire pour décimer Africains et homosexuels ; que les attentats de Paris ou la fusillade de San Bernardino en 2015 sont des opérations menées sous « faux drapeau » (*false flag*) par les adversaires de l'islam ; que les OGM cachent une volonté des multinationales de s'approprier l'ensemble du vivant ; que les « Panama papers » sont un moyen de déstabiliser les présidents russe et chinois, « insoumis » au capitalisme occidental, etc.

Sulfureuses et commerciales, les explications complotistes charrient leur lot de fantasmes, de craintes et d'angoisses. Partant, leur exploitation par les médias, sans cesse renouvelée, donne carrière aux sarcasmes des uns (ceux qui ne croient pas aux complots) autant qu'elle renforce le sentiment des autres (ceux qui y croient, ou qui doutent des thèses dites « officielles ») d'être stigmatisés ou diabolisés. Diabolisation qui, lue par ces derniers comme la conséquence directe de leur résistance politique, et comme une sanction ou une censure portée à leur libre expression, se voit arborée comme un titre de gloire. Du reste, la couverture médiatique dont les théories du complot font l'objet vient aisément compléter les marronniers poussifs (consacrés à la franc-maçonnerie, à l'« histoire secrète », aux grandes fortunes, aux secrets des élites, aux coulisses du pouvoir, etc.) portés par les ci-devant « grands » médias. Lesquels se plaisent alors à dénoncer ce qu'ils ont, pour une part, contribué à nourrir et peut-être à créer.

Loïc Nicolas est chercheur à l'Université libre de Bruxelles et formateur en argumentation. Il a codirigé *les Rhétoriques de la conspiration* (Éditions du CNRS, 2010) et a publié *Discours et liberté* (Classiques Garnier, 2015).
› loic.nicolas@ulb.ac.be

Le « devoir d'informer », largement invoqué pour justifier les choix journalistiques, se mue en complaisance perverse à l'égard de cet « intérêt du public » réputé supérieur. Intérêt dont les médias, n'en

déplaise à leurs défenseurs hypocrites, demeurent les premiers forgerons. L'étrange relation d'amour et de haine, d'attraction et de répulsion – relation vicieuse – qu'ils entretiennent avec certaines figures de la scène conspirationniste, Dieudonné en tête, n'y est pas pour rien. Le public, de son côté, se trouve doublement pris au piège : d'abord, par les logiques dérisoires du jeu médiatique, celles de la course au scoop et à l'audimat (en fonction desquelles les infos exclusives et les révélations croustillantes, presque aussitôt démenties, se succèdent à un rythme effréné propre à générer du trouble et de la défiance (1)), ensuite, par les artisans des récits complotistes qui s'efforcent de tirer profit de ces logiques-là et d'obtenir ainsi une visibilité qui ne leur est pas due. Dans cet aveuglement mutuel né d'obsessions réciproques, s'écrit l'histoire maintes fois revisitée du pompier pyromane. Lequel se conçoit comme l'ultime garant de cet « intérêt général » dont il a lui-même contribué à saper les fondements.

Médias et politiques : une « culture de la peur »

Partant, la vulgate des médias, adeptes des causalités simples et des annonces tapageuses, aime à présenter les théories du complot sous les traits d'un phénomène massif et mortifère ; d'une hystérie collective ; d'une maladie de la pensée ; d'une épidémie propre à contaminer les corps et les esprits. Une telle approche « psychiatrique » du conspirationnisme prend appui sur certains préjugés à l'égard des jeunes gens et des classes populaires. Lesquels seraient intempérants, sujets aux passions, incapables de raison, etc. Ce phénomène, donc, se trouve érigé en nouveau, voire en ultime fléau de l'ère numérique, dont il faudrait coûte que coûte protéger la jeunesse en démasquant tous les méchants loups complotistes déguisés en sentinelles de la critique et de la liberté. Consternée et alarmiste, M^me^ Najat Vallaud-Belkacem, ministre de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, le déclare sans ambages au micro de RTL, quelques jours après les attentats de janvier 2015 : « Un jeune sur cinq croit à la théorie du complot » (2). Relayée en boucle par les journaux pour

en faire leurs gros titres autant que leurs choux gras, cette déclaration à l'emporte-pièce, déclaration infalsifiable tant elle est imprécise, dispose d'un contenu informatif inversement proportionnel à la peur panique qu'elle contient en puissance. Peur à l'égard d'une jeunesse jugée manipulable et dangereuse ; peur à l'égard d'Internet et de sa « complosphère » ; peur face aux crises de l'école et de l'autorité ; peur du changement et du monde de demain.

Inutile de l'occulter ou de l'ignorer : Internet et les réseaux sociaux – leur fonctionnement, leurs règles et coutumes, la place qu'ils occupent dans nos vies – ont sans aucun doute changé la donne quant aux possibilités de diffusion des théories du complot, et quant au risque d'y être exposé. Mais force nous est de constater que les sites complotistes qui, en France pour ce qui nous concerne, rencontrent l'audience la plus forte (qu'on pense notamment au site Égalité et réconciliation animé par l'inénarrable Alain Soral) n'en restent pas moins très largement devancés par ceux consacrés au commerce en ligne, aux activités bancaires, à l'actualité quotidienne et généraliste, ou encore à la pornographie (3). Ce simple constat relatif à l'usage d'Internet nous invite à résister à la pernicieuse « culture de la peur », qui, trop souvent aujourd'hui, réunit médias et politiques. Culture qui, souligne le philosophe Marc Crépon, mène les individus « au nivellement généralisé de cet affect commun », la peur, et les pousse à réclamer « *encore et toujours plus* de protection et de sécurité » (4), au détriment de leurs libertés comme de leur autonomie. Culture qui, dès lors, ne va pas sans de sérieux dangers pour la démocratie.

Prononcé lors d'une rencontre consacrée aux théories du complot et aux réponses que son ministère entend leur apporter (5), le discours de M^me^ Vallaud-Belkacem n'y échappe d'ailleurs pas. Truffée d'approximations, jalonnée d'incorrections verbales et syntaxiques (un usage fréquemment erroné de la conjonction « mais »), oscillant entre naïveté et paternalisme, l'allocution ministérielle appelle à lutter – sans formuler aucune proposition originale – contre les « forces du complotisme » et la « fascination extrêmement dangereuse » suscitée par un « ennemi intime » disposant d'« armes de désinformation massive » (6). Pétri de certitudes, le discours en question se gargarise du mot « vérité » et

l'utilise comme une formule magique pour tenir éloignés les conspirationnistes de tout poil. Par commodité et par simplisme intellectuel, Mme Vallaud-Belkacem en vient alors à constituer les théories du complot – la « défiance » et le « soupçon » qui les traversent – en responsables de l'effondrement du sens chez les élèves. Simplification qui relève tout à la fois de l'imposture et du manque de jugement. En effet, quoi qu'on puisse en penser, y compris du mal, les théories du complot ne sont pas, tant s'en faut, la cause de cet effondrement. Elles en sont, au contraire, le symptôme. Elles en portent le témoignage. Au reste, la péroraison du discours, dont on peine à croire qu'il émane d'une ministre de la République, qui plus est au portefeuille occupé, se révèle consternante tant sur le fond que dans sa forme. Consternante de niaiserie et de clichés : « Nous avons au moins une certitude : nous ne confondons jamais la vérité avec ce qui s'efforce de lui ressembler, mais qui ne cherche, au fond, qu'à mieux nous égarer. (7) » Notre ministre serait-elle (devenue) complotiste ? On pourrait s'y méprendre tant elle mime à merveille les raisonnements, la prose et les pratiques verbales de ceux qu'elle prétend combattre grâce aux « forces » conquérantes « du savoir, de la rigueur, et de la réflexion ». Des forces qui, dans sa bouche, sonnent comme des faiblesses.

Le conspirationnisme se nourrit de cette culture de la peur dont il est le pendant, le double inversé et ironique. Face à une classe politique myope et dépourvue d'éloquence, il y répond en assurant une triple fonction de réenchantement et de satisfaction cognitive. D'abord, il *conforte* l'ego des « croyants » en rejetant la responsabilité d'un malheur ou d'une crise quelconque sur un ennemi (singulier ou pluriel) réputé injuste, cruel et, qui plus est, pervers (8). Un ennemi fantasmé dont les contours sont suffisamment flous pour donner carrière à l'imagination. Ensuite, il *rassure* l'esprit en stabilisant le rapport au sens, puis en confirmant, contre l'hypocrisie et les manigances (supposées) des conspirateurs, l'existence d'un ordre juste et moral – celui du *vrai* monde des *vrais* gens. Enfin, il donne à ses adeptes l'occasion gratifiante et toujours renouvelée de *se distinguer* de ceux qui n'ont pas vu ou qui, aveuglés, ne peuvent pas voir la réalité du complot. D'ailleurs, les adeptes des théories du complot

autour des attentats du 11 Septembre se désignent eux-mêmes par le terme *truthers*, qui signifie littéralement « les chasseurs de vérité », tandis que leurs adversaires sont affublés du sobriquet de *sheeples*, « le peuple des moutons ».

Les limites de la bien-pensance face aux « mal-pensants »

Fondé sur l'existence de raisons cachées, de liens souterrains, de pactes secrets, de forces occultes, ce type d'explication témoigne d'une vision du monde tout aussi simpliste que celle prônée par M^me^ Vallaud-Belkacem. Toutefois, l'incurie morale et les mensonges avérés de certains politiques (depuis l'affaire du Watergate jusqu'aux écoutes de la NSA en passant par WikiLeaks), de même que les scandales financiers à répétition (qu'il s'agisse d'UBS, de LuxLeaks ou encore des « Panama papers »), confèrent aux théories du complot une force de conviction et une crédibilité qui leur permettent d'aller plus loin, beaucoup plus loin, que les révélations successives dont les médias – réputés bien souvent corrompus et vendus au « système » – se font l'écho. Ces théories-là affirment dès lors lever le voile sur un contre-monde inquiétant et insoupçonné. Contre-monde que seuls les plus courageux, les cœurs purs, les citoyens honnêtes, sont censés pouvoir regarder sans faillir. Contre-monde dont l'accès ne saurait jamais s'obtenir que de haute lutte : par le déchiffrage minutieux des indices et des signes ; par un « travail sur soi » ; par le renoncement aux thèses « officielles » ; par le refus des apparences ; par l'acceptation du « doute » fondateur. C'est ce dont témoigne le contenu d'une « tribune libre » diffusée le 11 septembre 2011 par le cinéaste Mathieu Kassovitz. La vidéo d'une quinzaine de minutes, pénétrée par les lieux communs du genre conspirationniste, se révèle remarquable pour comprendre le processus de décillement censé s'opérer :

> « Admettre que quelque chose ne va pas dans la thèse officielle, comprendre la façon dont évidemment elle a été fabriquée, *[…]* c'est un travail sur *[soi]* que beaucoup de

> gens ne sont pas capables de faire, que la majorité n'est pas capable de faire. *[…]* Vous avez le droit de vous poser des questions. *[…]* Si vous avez des doutes, vous avez le droit de les émettre. *[…]* Nous sommes des millions à avoir des doutes, il y a des milliers de spécialistes qui se sont regroupés main dans la main pour comprendre ce qui s'est passé. Et ils ont trouvé, ils savent. Écoutons-les. (9) »

Cette même tournure d'esprit se rencontre dans les propos tenus par un certain Goldin sur un forum en ligne. L'auteur y évoque sa conversion à l'évidence – laquelle, pourtant, devrait crever les yeux. Une conversion qui implique effort de décillement, réapprentissage de la vue, sortie de l'aveuglement général :

> « Je peux comprendre que pour certaines personnes qui sont éduquées dans le mensonge depuis leur naissance *[…]* c'est difficile à croire, les théories du complot, moi aussi au début je n'y croyais pas, il m'a fallu du temps pour me mettre en tête que le monde n'est qu'un ramassis de mensonges. C'est sûr qu'ouvrir son esprit c'est vivre dans un autre monde. (10) »

On se plaît à croire, par hypocrisie ou par confort intellectuel, que les explications par le complot sont d'abord la conséquence d'un manque de bon sens et de lucidité. Il suffit pourtant d'un revers professionnel, d'une querelle familiale, d'un conflit de voisinage, d'une rupture amoureuse, d'une déconvenue quelconque pour que l'on en vienne à élaborer des scénarios complexes, tordus voire douteux, pour expliquer ce qui s'est (mal) passé. Scénarios qui, bien souvent, nous aident à garder la face, à conserver une certaine estime de soi, à restaurer notre fierté blessée, à panser nos blessures, en faisant reposer sur l'autre, les autres, l'institution, les dirigeants ou encore le fameux « système », la responsabilité de la situation pénible. En tout état de cause, nous sommes dotés, comme l'écrit Rob Brotherton, d'un esprit *naturellement* suspicieux. En matière de complot, nous sommes tous

des « théoriciens-nés » (11). Il n'existe aucune immunité pour personne. Mais chacun, sans complaisance ni sans illusions excessives, peut apprendre à apprivoiser cette tendance naturelle. Et admettre que, chassée par la porte, celle-ci peut toujours, sans crier gare, rentrer par la fenêtre. L'interview donnée au journaliste Darius Rochebin par Joseph (Sepp) Blatter après sa réélection à la tête de la Fédération internationale de football association (FIFA) me semble, sur ce point, exemplaire. Blatter, qui refuse de croire à une « simple coïncidence », évoque ici des signes et une sensation qui ne sauraient tromper (12). Des signes capables de donner du sens à la situation délicate, et pour lui inacceptable, dans laquelle il se trouve avec d'autres :

> « On m'enlèvera pas l'idée que c'est *[plus qu']*une simple coïncidence cette attaque américaine deux jours avant les élections à la FIFA, et ensuite la réaction de l'UEFA ou de M. Platini. *[…]* Mais enfin, ça sent pas bien. *[…]* Il y a, comment dirais-je, des signes qui ne trompent pas : les Américains étaient candidats à la Coupe du monde de 2022, ils ont perdu. Les Anglais étaient candidats à la Coupe du monde de 2018, ils ont perdu. Alors *[le problème vient]* justement avec les médias anglais et le mouvement américain qui est venu maintenant s'implanter à la FIFA. *[…]* Il y a quelque chose qui va pas. *[…]* Il ne faut pas oublier que les États-Unis sont le sponsor numéro un du Royaume hachémite, donc de mon adversaire… (13) »

Par suite, même si l'envie ne manque pas, nous ne saurions introduire une séparation trop rigide entre, d'un côté, les esprits rationnels, cohérents et lucides, et, de l'autre, les crédules, les naïfs, les imbéciles, les fantaisistes de tout poil : ceux pour qui les théories du complot font sens d'une manière ou d'une autre. Ne cédons pas à la tentation de croire que seuls les esprits fragiles et ignorants, les psychologies faibles, sont susceptibles de tomber dans le piège illusionniste des explications par le complot. Admettons que la dichotomie, aisément réversible, vaut aussi depuis l'autre bord : les *crédules* (aux yeux des premiers) se proclament

éclairés, et dénoncent leurs accusateurs comme des naïfs, ou des pervers, incapables de regarder la vérité en face. L'impasse est alors de se satisfaire d'une analyse en miroir inversé suivant laquelle les « lucides » héroïsés par les uns, répondent aux « aveugles » ridiculisés par les autres.

Cela étant dit, mon intention n'est nullement de minimiser les enjeux bien réels du succès (grandissant ?) desdites théories auprès d'un public large et composite. Lequel public transcende aussi bien les générations ; les clivages économiques et sociaux ; les niveaux d'étude (14). Une réflexion, un travail et une prise de conscience s'imposent à l'évidence. Toutefois, la recherche de répliques adéquates ne saurait dispenser quiconque d'observer une distance critique. À cet égard, il me paraît très malvenu d'exploiter à l'envi l'inquiétude de beaucoup pour instaurer une « culture de l'ennemi » (15), de la menace, du péril à venir, de la stigmatisation aussi ; malvenu également de faire du complotisme un archipel susceptible d'être abordé de façon isolée ; malvenu, enfin, de penser le monde social de façon binaire et caricaturale. Qu'espère-t-on gagner, en termes de compréhension du phénomène, en termes d'action également, à opposer sans nuance les connaissances aux croyances, le stratégique au folklorique, la vérité aux vraisemblances, le symbolique au cognitif, le consensus au dissensus, la majorité à la minorité, les élites au peuple, les rationnels aux irrationnels… ?

Le danger est là, dans le confort excessif des réponses et des critiques toutes faites, mais aussi dans le sentiment agréable d'obéir à une injonction éthique appelant à combattre, coûte que coûte, les théories du complot au motif qu'elles sont choquantes et imbéciles. Il ne s'agit pas de nier les bonnes intentions de cette position-là – position très bien-pensante –, mais de dénoncer son caractère inefficace, et plus encore la cécité dont elle fait preuve face aux causes profondes du conspirationnisme, à savoir, en premier lieu, l'absence d'une véritable culture rhétorique – culture du discours et de la liberté (16). Une culture qui transmet, avant tout autre chose, des outils pour s'orienter, grâce aux mots, dans le flou, l'incertitude et l'ambiguïté inhérents au monde des hommes. Une culture qui donne l'occasion de s'engager malgré les risques que cet engagement

représente, occasion donc, d'argumenter, de critiquer, d'inventer en conscience mais sans certitudes. La culture rhétorique, nonobstant ce qu'assure M^me^ Vallaud-Belkacem, n'aide pas à « déconstruire » quoi que ce soit, mais à penser et à créer.

Quand acceptera-t-on de renoncer à l'idéal moderne d'un monde parfaitement transparent et prévisible (ce qu'il ne saurait être et n'a jamais été) ? Un monde sans hasard et sans aspérités où la « précision » devrait régner en maître (17). Idéal (ou mythe) sclérosant que médias et politiques alimentent et cautionnent pour le malheur de tous. Idéal face auquel les théories du complot auront toujours une longueur d'avance. Idéal qui n'en finit pas de nous fragiliser.

1. Ce qui contribue, de façon très notable, au nivellement épistémologique entre simples rumeurs et informations vérifiées, ainsi qu'au renforcement du discrédit des journalistes professionnels auprès du public.
2. Interview donnée par M^me^ Vallaud-Belkacem le jeudi 15 janvier 2015 : http://www.rtl.fr/actu/politique/najat-vallaud-belkacem-est-l-invitee-de-rtl-15-janvier-7776218246.
3. Selon le moteur de recherche Alexa.com (qui fournit des statistiques précises quant au trafic du Web mondial), le site Égalité et réconciliation peine, ces derniers mois au moins, à se maintenir dans le Top 500 des sites les plus consultés en France.
4. Marc Crépon, *la Culture de la peur*, tome I, *Démocratie, identité, sécurité*, Galilée, 2008, p. 14-15.
5. On pourra se faire une idée de la pauvreté, et parfois de l'indigence, du matériel pédagogique conçu par les services du ministère de l'Éducation nationale pour apprendre à « déconstruire la désinformation et les théories conspirationnistes » en se reportant au site de ce dernier : http://eduscol.education.fr/cid95488/deconstruire-la-desinformation-et-les-theories-conspirationnistes.html. Les bévues et autres faux pas (« Dans abstentionniste, il y a sioniste ! ») du *youtuber* Kevin Razy lors du lancement du très gênant clip gouvernemental « anti-conspi », méritent également d'être rappelés : http://www.gouvernement.fr/on-te-manipule.
6. Le texte complet de l'intervention est consultable à l'adresse : http://www.education.gouv.fr/cid98666/reagir-face-aux-theories-du-complot-discours-de-najat-vallaud-belkacem.html.
7. *Idem.*
8. Voir notamment Julien Giry, « Le conspirationnisme, archéologie et morphologie d'un mythe politique moderne », *Diogène*, n° 249-250, p. 40-50.
9. Tribune libre mise en ligne par Mathieu Kassovitz le 11 septembre 2011 : http://www.agoravox.tv/tribune-libre/article/mathieu-kassovitz-parle-du-11-31679.
10. Message de « Goldin » posté le 20 août 2010 : http://kirintor-rp.forumsrpg.net/t3461-illuminatis-franc-macon-et-le-complot-mondial.
11. Rob Brotherton, *Suspicious Minds. Why We Believe Conspiracy Theories*, Bloomsbury, 2015, p. 17 (ma traduction).
12. C'est également la ligne de défense qu'adopte Jean-François Copé dans la presse lorsqu'éclate « l'affaire Bygmalion ».
13. Vidéo consultable sur le site Internet de la Radio télévision suisse (RTS) : http://www.rts.ch/play/tv/videos-en-bref/video/sepp-blatter-lentretien-integral?id=6824365# % 2Ft=0.
14. Comme le soulignent certaines études américaines (par exemple : Anita M. Waters, « Conspiracy theories as ethnosociologies: Explanations and intention in African American political culture », *Journal of Black Studies*, vol. 28, n° 1, 1997, p. 112-125, ou William Paul Simmons et Sharon Parsons, « Beliefs in conspiracy theories among African Americans: A comparison of elites and masses », *Social Science Quarterly*, vol. 86, n° 3, 2005, p. 582-598), les classes les plus démunies en capital culturel, celles ayant le plus faible niveau de diplôme, sont très largement hermétiques au conspirationnisme.
15. Marc Crépon, *la Culture de la peur, op. cit.*, p. 61.
16. Voir sur ce point : Loïc Nicolas, *Discours et liberté. Contribution à l'histoire politique de la rhétorique*, Classiques Garnier, 2015 et « Jésuites, juifs, francs-maçons : la rhétorique au service de la conspiration », *Diogène*, n° 249-250, 2015, p. 75-87 ; Emmanuelle Danblon, *l'Homme rhétorique. Culture, raison, action*, Cerf, 2013.
17. On pourra se référer à Alexandre Koyré, « Du monde de l'à peu près à l'univers de la précision », *Critique*, tome IV, n° 28, 1948, p. 806-823 ; Francis Goyet, *les Audaces de la prudence. Littérature et politique aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles*, Classiques Garnier, 2009 ; Nassim Nicholas Taleb, *Antifragile. Les bienfaits du désordre*, traduit par Lucien d'Azay et Christine Rimoldy, Les Belles Lettres, 2013 [2012].

ÉCOLE ET COMPLOT

› **Iannis Roder**

En mars 2015, un jeune élève soutenait, dans le cadre d'un cours sur « le monde après 1990 », que le 11 Septembre était « un coup des juifs et des Américains afin de pouvoir déclencher une guerre contre les musulmans ». Le 12 septembre 2001, dans le même établissement, un élève était entré en classe, le sourire aux lèvres, visiblement impatient de partager avec ses camarades et son professeur l'information qu'il détenait : « Monsieur, vous savez, pour hier…, y avait aucun juif dans les tours ! » S'il parut surprenant au professeur et aux élèves que ce jeune garçon, alors que le bilan n'était pas encore établi, pût connaître l'origine et la religion de toutes les victimes, il n'y avait rien d'étonnant à ce que ce type de propos fût tenu. De fait, les discours complotistes n'ont rien de nouveau dans l'univers scolaire, cadre privilégié pour la réception des considérations et des lectures adolescentes du monde. Cela fait maintenant une vingtaine d'années que le conspirationnisme est devenu, peu à peu, un élément constitutif de certaines conceptions de la régulation des affaires du monde. C'était l'époque où commençait à affleurer, dans certains espaces, ce qui formerait le cœur du livre *les Territoires perdus de République* (1) paru en 2002. Si cet ouvrage pointait du doigt des problèmes alors concentrés dans certains espaces,

la situation a aujourd'hui changé. Une réunion de cinquante professeurs venus de toute la France s'est tenue au Mémorial de la Shoah en juin 2014. Tous, sans exception, faisaient état du développement et de la circulation de théories conspirationnistes. Ces enseignants venaient de collèges ou lycées de centres-villes, de banlieues aisées ou dites sensibles, ou encore d'espaces ruraux. La majorité d'entre eux rapportait alors la diffusion, *a priori* à une échelle conséquente, du « complot des Illuminati » ; d'autres, moins nombreux, des visions dieudonnistes ou soraliennes, et enfin, de discours systémiques liés à un « complot contre l'islam ». De fait, depuis près de vingt ans, ce type de discours a prospéré pour finalement être partagé par de plus en plus de jeunes, sur l'ensemble du territoire français sans exception.

Il est légitime que des élèves s'interrogent sur les événements historiques, d'autant plus qu'existent de vrais complots qu'ils rencontrent dans leur étude de l'histoire. L'enseignement a en effet, entre autres missions, à faire apparaître la complexité et les contingences propres à chaque événement, à chaque processus. Une des difficultés devient alors de ne pas caricaturer l'esprit critique nécessaire à l'étude de sources historiques en favorisant un hypercriticisme qui ferait douter de tout en tout lieu et en tout temps. Le travail sur le traitement de l'information par la presse peut faire apparaître le même type de difficultés car il n'est pas toujours facile, notamment au collège, de faire saisir aux jeunes élèves que la presse peut être d'opinion et donc choisir de traiter une information sous un angle particulier avec un parti pris et un engagement qui transparaissent dans le propos. Pour des élèves, la frontière est ténue entre déclaration d'opinion et manipulation. Il faut donc veiller à faire ce travail essentiel de déconstruction des préjugés sur la presse, montrer comment se traite une information, comment elle se fabrique, tout en parvenant à faire comprendre que la presse n'est pas un instrument de désinformation au service d'un pouvoir occulte qui manipulerait certains médias, voire tous. « Les journalistes sont des menteurs » ou encore « la presse nous ment tout le temps » sont

Iannis Roder est professeur d'histoire en collège à Saint-Denis. Il a participé à la rédaction des *Territoires perdus de la République. Antisémitisme, racisme et sexisme en milieu scolaire* (Mille et Une Nuits, 2002) et est notamment l'auteur de *Tableau noir. La défait de l'école* (Denoël, 2008).

des propos courants en classe. Il est d'ailleurs intéressant de constater que les élèves font preuve d'un très fort esprit critique à l'égard de la presse, qu'ils lisent très peu (mais qu'ils regardent un peu plus) alors qu'ils n'en exercent que trop peu sur les informations véhiculées par les réseaux sociaux et sur Internet. La presse, comme les politiques et/ou parfois les enseignants, feraient partie d'un « système » quand la Toile serait l'espace d'expression de l'« anti-système », d'une vérité que les médias traditionnels cacheraient.

Il faut enfin avoir à l'esprit que l'adolescence est l'âge de la provocation et de l'affirmation de soi. Les propos conspirationnistes sont autant de moyens d'apparaître comme celui ou celle qui sait, de s'affirmer face au prof ou face aux autres. Ce postulat ne doit pas empêcher de prendre ces élèves au sérieux.

Les propos véhiculés relèvent néanmoins de logiques différentes car tous n'ont pas la même portée, bien qu'ils puissent avoir en commun une vision du monde qui témoigne si ce n'est de paranoïa du moins d'une lecture méfiante, voire angoissée, des événements dont les élèves sont les contemporains. Être convaincu que « Tom Cruise et Madonna sont des Illuminati », sans être nécessairement capable de formuler leurs intentions cachées et le programme dans lequel s'inscrirait leur adhésion à ce complot n'est pas nécessairement le signe d'une radicalisation politique à venir. De même, des élèves ont rapporté, beaucoup naïvement, les interrogations ayant vu le jour sur le Net après les attentats contre *Charlie Hebdo* (« les rétroviseurs de la voiture des frères Kouachi ont changé de couleur » par exemple), tout comme d'autres ont trouvé « bizarre » la présence de la carte d'identité de Saïd Kouachi dans la voiture ou d'un passeport syrien à côté des restes de l'un des terroristes du 13 novembre au Stade de France. Mais si ces informations furent entendues et parfois intégrées comme vérités par certains, elles ne suffisent pas en elles-mêmes à faire système et à nous pousser à considérer que ces élèves, certes sensibles à ce type de fausses informations, soient tombés dans un délire conspirationniste faisant système. Nombre d'entre eux peuvent affirmer souscrire à ces considérations sans avoir d'idée politique qui dépasse le constat du complot pour le complot. L'aspect mystérieux peut attirer un jeune

public avide de magie sans que cela n'implique une vision politique. Il peut en effet parfois s'agir d'une porte d'entrée dans une lecture plus générale du déroulement des événements contemporains, mais rien n'est automatique et le glissement vers des théories conspirationnistes plus élaborées qui s'inscrivent dans une vision systémique de l'histoire peut ne pas se faire. Cette dernière acception représente la plus problématique tant en termes de gestion de danger potentiel, et d'abord pour l'élève qui y adhère, car elle donne du sens à l'histoire et à sa vie.

Une explication agissant comme un schéma désangoissant

Les jeunes sont aujourd'hui soumis à un immense flux continu d'informations. Le *live* est permanent. Tout enseignant sait pertinemment que l'école n'est plus, en dehors de la famille et du milieu proche, l'unique prescripteur de savoirs. La concurrence est non seulement permanente, mais peut être séduisante (on pense par exemple aux vidéos d'Omar Omsen ou même à celles de Dieudonné, dont le nombre de visionnage est impressionnant et ne peut que questionner). Or nombre de ces élèves, notamment de jeunes gens de 14-15 ans, âge auquel peuvent naître les premières interrogations politiques, rencontrent des difficultés à hiérarchiser, classer, analyser ou encore mettre en perspective les informations entendues ou récoltées. C'est ainsi qu'au lycée Paul-Éluard de Saint-Denis, lors d'un travail effectué avec ses élèves sur le conspirationnisme, une professeure d'histoire s'est rendu compte que ses élèves de seconde manquaient foncièrement d'informations sur Dieudonné en ignorant ses liens avec Jean-Marie Le Pen, mais surtout, ne savaient pas non plus à quoi correspondaient les qualifications de « droite » et « gauche », témoignant en cela de leurs difficultés à conceptualiser, à entrer dans l'abstraction (2). La priorité répétée donnée à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture par le ministère de l'Éducation nationale témoigne des difficultés rapportées sur le terrain par nombre d'enseignants. À l'entrée en classe de sixième, le nombre de non-lecteurs, au sens où un enfant n'est pas capable de lire convenablement un texte simple et d'en comprendre

le sens, est important. Or cette difficulté à lire, à s'exprimer, à faire œuvre de pensée logique et structurée ne peut qu'être préjudiciable quand il s'agit de comprendre un flot d'informations qui peut finalement se révéler angoissant. Ces jeunes peuvent être tentés de minimiser le poids du hasard, de plaquer de l'intentionnel sur de l'aléatoire, de manière à se donner l'illusion de maîtriser et d'expliquer. Le refuge dans une explication agissant comme schéma désangoissant, face à un monde à la fois incompréhensible et inquiétant car complexe, peut être un élément avancé, aux côtés de nombreux autres comme la psychologie clinicienne ou la psychanalyse (3), pour expliquer l'appétence d'une partie de la jeunesse à cette lecture du monde réenchantée par le complot. La sidération devant les événements, la peur, l'angoisse sont autant d'éléments qui peuvent faire basculer des élèves en demande légitime de compréhension, qui ont besoin de se rassurer. Le complot possède alors une fonction dénégative permettant de s'affranchir du réel, lequel est inacceptable. Une jeune fille m'affirmait ainsi en novembre 2015 : « Ce n'est pas possible car personne ne peut faire ça au nom de l'islam » et rejoignait en cela les propos d'une jeune étudiante en histoire de l'université de Rennes qui, sanglotant, expliquait au micro de France Inter que « Dieu ne demande pas ça » et que le complot, « oui, c'est rassurant » (4). L'enseignant peut ainsi être témoin d'un glissement de jeunes gens vers une vision conspirationniste qui fait système en cela qu'elle propose une lecture globale des événements mondiaux, notamment géopolitiques.

Ce type de discours s'inscrit, aujourd'hui, le plus souvent, dans une vision politique et/ou religieuse radicale. On y trouve alors les théories soraliennes, portées par des élèves véhiculant des thèses classiques de l'extrême droite (la finance juive, la presse au service du complot, le « système », etc.) mais pas seulement. En effet, il arrive que certains, *a priori* rétifs aux idées d'extrême droite, se retrouvent dans ce type de discours. Le point commun de ces deux profils devenant le « moment antisémite » (5). Il est alors tout à fait probable que celui qui ne s'inscrit pas dans un héritage d'extrême droite colporte alors des propos identifiables à la prose islamiste radicale. L'islamisme radical est par essence même porteur d'une vision conspirationniste de l'histoire et

du monde. Par conséquent, tout élève (ils semblent rester relativement peu nombreux au demeurant) qui se fait le relais d'un discours de ce type peut alors être considéré comme glissant sur la voie de la radicalisation politico-religieuse.

Trois éléments principaux permettent d'identifier un discours complotiste de type radical : le premier relève de la vision eschatologique du discours : « il y aura une guerre finale entre les musulmans et les juifs », m'a dit un élève qui commentait, en 2013, les attentats du 11 septembre 2001 ; le deuxième élément, étroitement lié au premier, relève d'une vision obsidionale comme celle de ce jeune homme qui m'expliquait, en mars 2015, que le gouvernement français et les juifs avaient fomenté « les attentats de *Charlie Hebdo* et de l'Hyper Casher pour provoquer une chasse à l'islam et aux musulmans » ; enfin, le troisième élément, l'antisémitisme rédempteur et obsessionnel, se retrouve dans les deux premiers. Le complot s'inscrit dans cette mythologie du complot moteur de l'histoire. Il est alors très intéressant de mettre ces récits en perspective de manière à comprendre non seulement d'où viennent ces discours mais comment un enseignant peut tenter de les démonter, non pas nécessairement pour celui qui les tient car il se peut qu'il soit déjà plongé dans une idéologie devenue indépassable, mais pour ses camarades de classe qui l'entendent.

Il convient donc de se confronter et de confronter les élèves aux textes des acteurs d'un islam radical afin d'y faire repérer les éléments avancés plus haut. Ainsi, une interview d'Oussama Ben Laden, accordée à Al-Jazeera en octobre 2011, permet-elle de dégager ces trois éléments :

> « Les événements du mardi 11 septembre à New York et Washington ont eu un impact considérable. Les valeurs de la civilisation occidentale, sous la domination de l'Amérique, ont été détruites. Le combat a été transporté au cœur de l'Amérique. Nous nous efforcerons de poursuivre ce combat. S'ils tuent nos femmes et nos civils, nous tuerons leurs femmes et leurs civils jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent. Nous sommes les enfants

> d'une nation islamique dont le leader est Mohammed. Nous avons juré que l'Amérique ne serait pas en sécurité tant que nous ne serons pas nous-mêmes en sécurité en Palestine. Je dis aux musulmans de croire en la victoire d'Allah et au djihad contre les infidèles dans le monde. Tuer des juifs et des Américains est un des plus grands devoirs. (6) »

Des textes de penseurs de l'islam radical sont également intéressants, comme les écrits de Sayyid Qutb (7) par exemple :

> « Aujourd'hui, il y a Israël en Palestine, il y a la guerre larvée en Inde et au Cachemire : c'est la même offensive, radicalement, des juifs et des chrétiens, avec le secours des mêmes matérialistes athées. La responsabilité juive est toujours prédominante, depuis Médine jusqu'à nos jours. C'est un juif qui fut à l'origine des "factions" à Médine, et des combats qui s'ensuivirent. *[...]* Marx, Freud, Durkheim, Bergson sont des juifs, fondateurs de ce courant matérialiste, athée, sexiste, darwiniste, destructeur du sacré et des normes morales. Ils ont pour cible objective l'islam, qui est la seule religion. (8) »

Ces textes ont un intérêt d'autant plus important qu'ils peuvent être mis en relation avec les discours qui les ont précédés dans l'histoire en étant porteurs des mêmes éléments. C'est ainsi que les aspects eschatologiques et obsidionaux sont repérables dans les discours et gestes de fanatiques au moment des guerres de religion (9). De même, à l'époque contemporaine, les discours du pouvoir ottoman, préludes au génocide des Arméniens, tout comme ceux du Hutu Power, relèvent de ces mêmes logiques. Le discours nazi, quant à lui, intègre les trois éléments et fait de l'antisémitisme le cœur de sa vision conspirationniste du monde (10). Ces visions du monde et leurs conséquences humaines et politiques doivent être étudiées et connues des élèves.

Si ce travail n'est pas la solution miracle, il semble néanmoins permettre à la majorité des élèves de voir les analogies éclairantes sur les dangers réels ou potentiels en germe dans les discours conspirationnistes et radicaux. L'étude des précédents historiques étudiés sous l'angle politique et non victimaire doit former la base d'une éducation politique de la jeunesse, seule capable de freiner le danger complotiste.

1. Emmanuel Brenner (dir.), *les Territoires perdus de la République*, Mille et Une Nuits, 2002, rééd. Fayard, 2015.
2. Propositions pour une pédagogie anticonspirationniste, http://aggiornamento.hypotheses.org/3182.
3. Sur des approches psychologiques, voir Fethi Benslama (dir.), *l'Idéal et la cruauté. Subjectivité et politique de la radicalisation*, Lignes, 2015.
4. « Interception », par Pascal Dervieux et Lionel Thompson, http://www.franceinter.fr/emission-interception-surinformes-ou-desinformes-les-ados-a-lheure-du-complot.
5. Voir à ce propos le petit ouvrage de Pierre Birnbaum, *Sur un nouveau moment antisémite. « Jour de colère »*, Fayard, 2015 ; ou encore son article dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* d'avril-septembre 2015, p. 245-259.
6. Interview d'Oussama Ben Laden accordée à Tayseer Alouni de la chaîne Al-Jazeera, octobre 2001.
7. Sayyid Qutb fut le principal idéologue de la confrérie des Frères musulmans. Il fut exécuté sur ordre de Nasser en 1966.
8. Olivier Carré, *Mystique et politique. Lecture révolutionnaire du Coran par Sayyid Qutb, Frère musulman radical*, Cerf et Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1984, p. 118-119. Cité par Rudy Reichstadt *in* « Contre les Juifs et les Croisés » : l'arrière-fond complotiste de l'islamisme radical, Note de la Fondation Jean-Jaurès, janvier 2016.
9. Voir Denis Crouzet et Jean-Marie Le Gall, *Au péril des guerres de religion*, Presses universitaires de France, 2015.
10. Voir Johann Chapoutot, *la Loi du sang. Penser et agir en nazi*, Gallimard, 2014 et Christian Ingrao, *Croire et détruire. Les Intellectuels dans la machine de guerre SS*, Fayard, 2010.

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

108 | Une timide (mais préoccupante) percée de « l'antipolique » à la française
› **Jacques de Saint Victor**

121 | Ce quelque chose qui se passe
› **Thomas Branthôme**

126 | Le sport est-il la fabrique d'une mutation anthropologique ?
› **Robert Redeker**

135 | Quelle politique étrangère pour la France ?
› **Laurent Fabius**

142 | Géopolitique et marché de l'art contemporain
› **Nathalie Obadia**

153 | Comment lutter efficacement contre les drogues ?
› **Annick Steta**

160 | Un Léon Blum peut en cacher un autre
› **Olivier Cariguel**

171 | Aby Warburg, enfin !
› **Robert Kopp**

UNE TIMIDE (MAIS PRÉOCCUPANTE) PERCÉE DE « L'ANTIPOLITIQUE » À LA FRANÇAISE

› **Jacques de Saint Victor**

Il est des événements insignifiants qui peuvent (parfois) avoir des effets imprévus. On sait, en météorologie, que le battement des ailes d'un papillon au Brésil peut provoquer une tornade au Texas. Les prises de parole de « Nuit debout », place de la République, ou des événements similaires pourront-ils provoquer à terme un semblable séisme sur l'évolution de nos régimes démocratiques ? Aussi saugrenue qu'elle paraisse, la question mérite d'être posée car, derrière le caractère pittoresque (ou pénible) de certaines prises de parole, c'est un mouvement particulier qui s'affirme désormais en France, après bien d'autres pays, qu'on appelle le courant « antipolitique », et qui n'est pas près de disparaître, malgré les péripéties de la place de la République. Encore marginale, cette nouvelle tendance, qui ne se limite nullement à « Nuit debout », est porteuse de bouleversements profonds dont les conséquences sont aussi imprévisibles que plausibles. De quoi s'agit-il exactement ? Quand nous avions publié en 2014 notre petit essai sur les antipolitiques (1), les exégètes n'avaient pas encore les yeux tournés vers ces phénomènes balbutiants et personne ne croyait sérieusement qu'en France, « patrie politique » par excellence, ce phénomène puisse jamais avoir de véritable impact. D'ailleurs, les commentateurs traditionnels hésitent

encore aujourd'hui à analyser ce qui se joue sous leurs yeux avec cette grille d'analyse (quand ils ne l'ignorent pas tout simplement). « L'antipolitique » ne fait pas partie dans notre pays des références classiques du commentateur politique et médiatique. Et, pourtant, il semblerait bien qu'après « Nuit debout » (indépendamment de l'avenir d'un tel mouvement) cette sensibilité « antipolitique » commence à gagner aussi l'Hexagone, qui est loin d'avoir été à l'avant-garde en ce domaine, alors même qu'il en a donné l'étincelle intellectuelle, à travers le petit essai sans consistance de Stéphane Hessel, *Indignez-vous !*, publié en 2010, écrit contre l'absence de réponse censée à la crise des *subprimes*, et qui aura été à l'origine de la première flambée d'antipolitique en Occident.

Jacques de Saint Victor, historien du droit, est professeur des universités à Paris-XIII et au Conservatoire national des arts et métiers et chroniqueur au *Figaro littéraire*. Il a reçu le prix de l'essai de l'Académie française et le prix des Ambassadeurs pour *Un pouvoir invisible. Les mafias et la société démocratique* (Gallimard, 2012). Dernier ouvrage paru : *Blasphème. Brève histoire d'un crime imaginaire* (Gallimard, 2016).

Avec le recul, l'année 2011 aura marqué en effet un moment-clé dans l'essor de cette antipolitique *active*. Ce point a été peu souligné car certains mouvements ont été éphémères. Mais cette concomitance traduit un état d'esprit qui a prospéré à la suite du succès du livre de Stéphane Hessel. C'est le 15 mai 2011 que les *Indignados* espagnols ont commencé à occuper la Puerta del Sol de Madrid. À partir du mois de juin de la même année, les Grecs ont tenté de faire pareil sur la place Syntagma à Athènes. Les *Aganaktismeni*, littéralement les « En colère », protestaient moins contre les purges drastiques imposées par la « troïka » (qui fera en partie son *mea culpa*) que contre les politiques grecs corrompus dont la gestion désastreuse avait entraîné la faillite de l'État. C'est aussi le 17 septembre 2011 que naît le mouvement Occupy Wall Street à New York, qui s'est défini comme représentant les « 99 % qui n'ont rien » contre le « 1 % qui a tout ». C'est le même mois que le parti Pirate allemand, créé sur le modèle du parti Pirate suédois et composé d'internautes en rupture totale avec la politique classique, a obtenu quinze sièges au Parlement du Land de Berlin. Et c'est enfin la même année que les Islandais ont pour la seconde fois refusé par référendum que l'État surendetté ne rembourse avec

l'argent des citoyens les banques qui ont fauté dans la crise des *subprimes*. La « révolution des casseroles » a évité à l'Islande de connaître le sort dramatique de la Grèce (il est vrai que, n'étant pas dans la zone euro, l'Islande disposait de marges de manœuvre plus grandes). Elle est aujourd'hui une référence pour tous ceux qui ont à cœur de se libérer du complexe politico-financier qu'ils jugent étouffant.

Le paradoxal aveuglement des politiques

Ce mouvement antipolitique semble rencontrer maintenant de plus en plus d'audience en France, bien au-delà des « nuit-deboutistes » de la place de la République. Cette sensibilité gagne, y compris dans les milieux les plus influents. Il ne s'agit pas seulement de rêver d'une « nouvelle civilisation insurgée », selon les propos vaporeux de certains commentateurs, comme l'anthropologue-agitateur David Graeber (2). Ce phénomène de l'antipolitique semble séduire les politiques eux-mêmes, qui, dans une sorte de paradoxal aveuglement (car ils sont les premiers à être mis en cause), font maintenant de l'antipolitique avec la ferveur du nouveau converti. À droite, Nathalie Kosciusko-Morizet (NKM) a déclaré, dans un entretien à propos de « Nuit debout », qu'elle se sentait proche de ce désir de « partager une insatisfaction des formes actuelles de la politique et rêver ensemble d'autre chose » (3) *(sic)*. À gauche, Christine Taubira a précisé, de son côté, que ce mouvement lui inspirait « une très grande tendresse » *(sic)*, parce que « c'est une expérience collective, c'est une expérience citoyenne ». On voit éclore en France des initiatives nouvelles, du genre « primaire des Français », qui surfent sur cette idée de la fin de la vieille politique. Mais il existe une grande différence entre l'antipolitique nouvelle et cette sempiternelle recherche du *consensus universorum bonorum* (l'assentiment de la majorité des honnêtes gens), qui est le contraire même de la politique et dont on sait, depuis Cicéron, qu'elle conduit toujours à une impasse. Les aigles de la « société civile » se révèlent toujours des moineaux en politique. L'antipolitique de « Nuit debout » ou d'autres expressions à venir est, de ce point de vue, plus intéressante, car plus cohérente (et, donc, plus préoccupante)

que les autres modes de repenser la politique émanant notamment des milieux managériaux. Mais il est vrai que l'antipolitique gagne partout. On pardonnera cet exemple tiré d'une expérience personnelle : récemment, dans un dîner réunissant plusieurs dizaines de dirigeants d'entreprise et de hauts fonctionnaires, donné dans un grand hôtel parisien, où avait été invité un universitaire spécialiste des banlieues pour évoquer la « salafisation » de certains « quartiers difficiles », l'auteur de ses lignes a été très étonné, en se rendant au vestiaire, d'entendre dans la file d'attente les convives se féliciter que l'amphitryon ait invité « quelqu'un qui a quelque chose à dire » plutôt qu'un homme politique, « arrogant et superficiel », « à la langue de bois ». C'est le genre de propos qu'on entend depuis une dizaine d'années en Italie, patrie de l'antipolitique, mais qu'on ne s'attendait pas à retrouver à Paris, dans un tel cénacle plutôt privilégié où les politiques ont longtemps été considérés, avec les hommes d'affaires, comme les seuls gens « sérieux ». C'est dire si le prestige de la politique se trouve largement entamé, même en France, qui était pourtant, depuis 1789, la patrie de la « religion du politique » (Emilio Gentile).

L'antipolitique peut sembler un terme abscons. Elle ne signifie pas la négation de la politique mais souligne le désir d'en repenser radicalement la pratique. Le mot est, il est vrai, assez ambigu. Il traduit une espèce d'indignation morale et de rébellion de la part de franges croissantes de l'opinion qui rejettent non seulement la classe politique *stricto sensu* – vieille antienne « populiste » –, mais encore toutes les instances de médiation, partis, syndicats, patronat et médias traditionnels, jugés responsables de l'impasse actuelle de nos régimes démocratiques. Longtemps, ce sentiment de protestation diffuse a conduit à la simple abstention passive (qui s'entendait comme une « politisation négative »). Mais quand l'antipolitique tend à se renforcer, comme aujourd'hui, elle mute en une pratique politique *active*, remettant en cause les fondements mêmes de la démocratie représentative, telle qu'ils avaient été conçus en Angleterre et en France à la fin du XVIII^{e} siècle, par un Burke ou un Sieyès, affirmant que les citoyens (ou les chefs d'entreprise dans la version « managériale »), avec un peu d'honnêteté et de bon sens, pourraient faire aussi bien que les institutions élues en place. L'antipolitique

devient alors un contre-projet ambitieux qui introduit un nouveau rapport au politique, en prônant le mandat impératif (prohibé par notre tradition juridique depuis 1789), le tirage au sort et/ou la « démocratie directe » de type athénien.

Les acteurs du jeu politique choisis par le système médiatique

Qu'importe qu'elle soit positive ou non, utopique, ou réaliste, cette évolution – ce que le grand historien de la démocratie Giovanni Sartori a appelé le « directisme » – n'en est pas moins une donnée qui traduit la réalité d'une révolution politique à venir qui peut se révéler de grande ampleur (et explosive) si on l'examine sur la longue durée. Elle remet profondément en cause la conception représentative de nos sociétés issues de la grande révolution des Lumières. Dans son ouvrage classique *Principes du gouvernement représentatif*, Bernard Manin a rappelé que nos régimes politiques avaient connu depuis le XVIII[e] siècle trois grandes métamorphoses (4). Si elle se vérifie, cette « révolution antipolitique » constituerait une nouvelle métamorphose qui nous ferait entrer dans une quatrième époque.

Dans un premier temps, durant l'époque allant de 1789 à la fin du XIX[e] siècle, le système a été dominé par le « parlementarisme », avec des grands notables, souvent élus au suffrage censitaire, qui étaient parfaitement indépendants et agissaient en fonction de leurs convictions personnelles dans l'enceinte du Parlement. Ce fut, rétrospectivement, la grande époque des enceintes parlementaires, où triomphèrent des Mirabeau, des Benjamin Constant, des Guizot, des Lamartine ou des Gambetta. Les chambres jouaient alors un rôle central dans le processus décisionnel. Mais c'était généralement un régime hautement censitaire et inégalitaire, même si, depuis 1848, en France, le suffrage universel s'était imposé.

À partir de la fin du XIX[e] siècle, avec la démocratisation du jeu politique, l'apparition des partis de masse (le premier, le Parti radical, apparaît en France en 1901), les centres de pouvoir passèrent insensiblement de l'enceinte du Parlement vers les appareils partisans. Les députés

furent de moins en moins libres de leurs opinions et l'essentiel des décisions dépendit des orientations décidées au sein des partis et, de plus en plus, dans leurs instances dirigeantes. Le petit cercle qui dirigeait le parti dominant concentrait ainsi l'essentiel du pouvoir. Cette « démocratie de partis » fut à son tour profondément bouleversée à partir des années soixante par l'intrusion de nouveaux acteurs, en particulier les médias, qui ont commencé à occuper une place centrale dans le jeu politique, en s'appuyant sur le poids de l'opinion publique.

Ainsi est apparu ce que Bernard Manin a appelé une « démocratie du public » sous l'emprise de la « société de communication », reléguant non seulement le Parlement mais aussi les partis au second plan, au profit d'un dialogue bizarre entre le « leader » et ses « relais médiatiques ». Les scandales des années quatre-vingt-dix et deux mille accélérèrent la liquidation du vieux système politico-partisan et son remplacement par une caricature outrée de la démocratie d'opinion. Le pouvoir ne s'est pas seulement trouvé sous l'emprise des sondages et des experts en communication ou en publicité (version Séguéla en France), il devint à l'époque la chasse gardée de ces mêmes spécialistes. La maîtrise de l'outil télévisuel compta davantage que la maîtrise d'un parti, comme l'illustra de façon emblématique et caricaturale l'aventure d'un Silvio Berlusconi en Italie. Cette évolution a pu présenter quelques avantages : elle atténuait le contrôle des appareils politiques ; une candidature en marge de la bureaucratie des partis avait plus de chance de pouvoir s'affirmer en jouant avec les médias. Mais elle offrait aussi de sérieux inconvénients : les principaux acteurs du jeu démocratique n'étaient plus nécessairement les élus du peuple mais des personnalités choisies par le « système médiatique ». Ce passage à la « politique spectacle » donna évidemment à ceux qui tenaient les rênes de la communication, en particulier les magnats des grands groupes de médias, un rôle accru (Bettino Craxi a dit à Silvio Berlusconi qu'il devait se lancer en politique puisqu'il disposait, avec ses télévisions, de l'« arme atomique »). Libérés de la tutelle des partis, les citoyens se tournaient à cette époque avec ferveur vers ces nouveaux héros, managers charismatiques ou habiles communicants, qui étaient censés les libérer des anciens carcans idéologiques. Il n'en fut évidemment rien.

Nous assistons à une nouvelle phase qui prend l'aspect d'un rejet de ce système de « distraction massive » qu'a très bien évoqué le sociologue Neil Postman dans *Se distraire à en mourir*, où il disséquait l'effet d'anesthésie sociale de l'*infotainment* (5). « Quand un peuple devient un auditoire et les affaires publiques un vaudeville… » Cette « société du spectacle » sort profondément exsangue de la crise des *subprimes* qui a mis au jour toutes les illusions de la démocratie d'opinion. Un peu partout en Occident, les médias payent aujourd'hui avec les politiques leurs erreurs passées ou présentes. Beaucoup sont devenus des instruments de standardisation, de propagande, voire d'abrutissement revendiqué. C'est le fameux « temps de cerveau disponible pour Coca-Cola ». On a privilégié une logique qui a tenté, pendant un certain temps, de « divertir pour mieux dominer »… Et on assiste aujourd'hui au « retour du refoulé ». Ce système est profondément rejeté par un nombre croissant de citoyens.

Ainsi semble se mettre en place une quatrième phase de l'histoire de la démocratie depuis 1789. Elle repose sur une immense crise de confiance dans le système représentatif dans laquelle s'inscrit la nouvelle mouvance antipolitique. Celle-ci n'est pas propre à la société française. Si les Français se méfient peut-être un peu plus de leurs concitoyens et du marché, la défiance dans le politique n'a rien d'une exception française. En réalité, la « crise de confiance » est devenue un véritable « mal du siècle » occidental et elle n'épargne aucune société avancée. La vague complotiste et le succès de Donald Trump aux États-Unis illustrent cette défiance au cœur de la première démocratie du monde occidental. C'est tout l'Occident qui affronte aujourd'hui « une crise de confiance sans précédent », comme l'avait souligné Nicolas Sarkozy lors de son discours de Toulon, prononcé le 25 septembre 2008, quelques jours après la chute de Lehman Brothers. Les enquêtes et autres baromètres de la confiance n'ont aucune valeur scientifique mais ces outils témoignent tous d'une montée de la défiance des gouvernés à l'égard des gouvernants et leur simple existence souligne bien que la question est désormais largement posée au sein de nos démocraties contemporaines.

Toutes les conditions, économiques, sociales et psychologiques, sont réunies pour permettre aux adeptes de l'antipolitique de donner de la voix. Certains ont cru qu'il serait possible de contrer cette défiance grandissante en proposant d'inoffensives expériences de « démocratie participative », supposées redonner la « parole au peuple » (Yves Sintomer). Mais le peuple a bien compris que cette expérience « participative », du genre de celle proposée par Ségolène Royal en 2007, n'était qu'une recette venue « d'en haut ». Et il n'en veut plus. Furieux d'avoir été trop crédule, le citoyen se réveille trop méfiant. De plus en plus de gens sont profondément révoltés contre leurs élites, pas seulement les élites politiques, dont le crédit avait été bien entamé depuis les années quatre-vingt-dix, mais aussi toutes celles qui dominaient la « démocratie du public » de la phase précédente, en particulier la société médiatique. Ainsi se développe un discours anti-élitaire qui caractérise « l'antipolitique » dans sa version actuelle. En France, ce discours parle de « système », ou s'en prend à « nos maîtres » (Jean-Luc Mélenchon), tandis qu'en Italie, par exemple, où a pris naissance ce discours antipolitique, on utilise le terme de « caste » et de *poteri forti* (pouvoirs forts). L'idée est cependant la même. Cette « caste » rassemblerait les dirigeants des partis et des syndicats dominants mais aussi les dirigeants économiques et financiers ou les grands médias. Le « pari populiste » évoqué par Ernesto Laclau dans *la Raison populiste* (2008), et qui reposait sur l'hypothèse que la mondialisation financière et les réformes néolibérales allaient non seulement frapper les classes populaires mais aussi les classes moyennes – et que celles-ci seraient l'arme par laquelle passerait le sursaut contre les dérives du système capitaliste – semble trouver un début de réalité. Il n'est pas anecdotique que Laclau et sa veuve, la philosophe belge Chantal Mouffe, soient très en vogue auprès de Podemos ou des participants français de « Nuit debout » (6). Il y a comme une tentative désespérée de réhabiliter la politique en critiquant la pratique actuelle, en s'élevant contre la fin du combat droite-gauche.

Et pourtant, si la révolution de 1789 avait vu l'émergence des divisions *horizontales* entre la droite et la gauche, il faut admettre que, dans le monde global, ces distinctions semblent disparaître, mais non pas

comme le croient les idéologues de la « troisième voie », au profit d'une pacification de la société, mais au contraire au profit de divisions *verticales* violentes entre le haut et le bas. On revient aux distinctions de l'époque médiévale, la lutte du *Palazzo* contre la *Piazza*, selon la célèbre distinction établie par Guichardin au XVI[e] siècle. « Nuit debout » est une des premières expressions françaises de ce cri d'impuissance de la *Piazza* contre le *Palazzo* qui ont déjà vu le jour en Amérique latine ou dans certains pays du sud de l'Europe, comme l'Italie ou la Grèce, où l'appauvrissement et la fragilisation de la classe moyenne la rend solidaire des luttes des classes populaires, ce qui est une grande première depuis 1789. Ce sera le triste résultat de la financiarisation brutale de ce début de millénaire ; l'enjeu couvait depuis la crise des *subprimes* (7).

La *Piazza* contre le *Palazzo*

Si la *Piazza* a retrouvé une certaine audace, c'est aussi parce qu'elle croit pouvoir s'appuyer sur la force des nouvelles technologies de communication, en particulier le Web 2.0, qui lui laisse croire qu'elle pourra défendre une nouvelle façon de faire de la politique, horizontale et non plus verticale, en favorisant la « démocratie directe ». Certains utopistes du mouvement antipolitique croient possibles d'ouvrir de « nouveaux espaces démocratiques *[...]* extérieurs à l'ordre juridique et politique *[...]* autant de zones d'expérimentation d'une démocratie directe dépourvue de dirigeants (8) ». Ce « directisme », comme le désignait le grand politologue de la démocratie Giovanni Sartori, nous ramène aux rêves de démocratie antique dont on sait ce qu'ils peuvent produire comme effets délétères dans les grandes nations (9). Même Rousseau condamnait ce système en soulignant son utopie. « S'il y avait un peuple de dieux, disait-il, il se gouvernerait démocratiquement. » Pour l'auteur du *Contrat social*, la « démocratie directe », ce régime où, comme à Athènes, le peuple vote directement ses lois et juge directement ses dirigeants, n'était adapté qu'à un « peuple de dieux », c'est-à-dire un peuple qui n'existe pas. « Un gouvernement si parfait, ajoutait Rousseau, ne convient pas à des hommes (10) ». En citant les exemples antiques, l'au-

teur du *Contrat social* rappelait que cette démocratie directe a conduit Athènes à la démagogie puis à la dictature : « il n'y a pas de gouvernement si sujet aux guerres civiles et aux agitations intestines (11) ». Ayant bien médité la leçon rousseauiste, Robespierre, dans son célèbre discours « Sur les principes de morale politique «de 1794, rejetait d'ailleurs cette démagogie « directiste » en proclamant : « La démocratie n'est pas un état où le peuple, continuellement assemblé, règle par lui-même toutes les affaires publiques, encore moins celui où cent mille factions du peuple, par des mesures isolées, précipitées et contradictoires, décideraient du sort de la société entière : un tel gouvernement n'a jamais existé, et il ne pourrait exister que pour ramener le peuple au despotisme. » Comme le prouve l'exemple italien du M5S, le seul mouvement « antipolitique » ayant encore une véritable effectivité pratique, on se trouve concrètement face à un mouvement-entreprise, géré par un gourou du Web (le défunt Gianroberto Casaleggio), et dominé par un leader charismatique et brutal (Beppe Grillo), qui, par le fait d'être propriétaire de son blog, impose ses diktats à tout un groupe parlementaire et, au-delà, un mouvement politique de braves gens exaspérés mais soumis aux humeurs du leader. Le chef ne cesse de leur parler de « démocratie directe » mais on les sanctionne dès qu'ils tentent de mettre celle-ci en pratique.

Cela n'empêche pas l'antipolitique de pronostiquer depuis 2009 la « mort des partis » (12). Et cette conviction n'est pas totalement sans fondement. L'utilisation de la « révolution digitale » dans la vie politique, en particulier le Web 2.0, est la « divine surprise » de l'antipolitique. En favorisant des prises de participation en apparence plus « horizontales », le Net collaboratif (2.0) a laissé croire qu'on pourrait créer une nouvelle *polis* digitale en se débarrassant des vieilles mécaniques institutionnelles rouillées, dépassées, délégitimées. Témoin de cette utopie qui se croit à portée de main, cette déclaration récente d'une NKM qui se veut une politique « moderne » : « Nuit debout, c'est la rencontre entre le numérique et une nouvelle demande d'émancipation dans un contexte d'effacement des hiérarchies. C'est le fonctionnement en réseau, sans chef, dans des relations horizontales et non plus verticales : cela a déjà profondément transformé l'économie, mais pas encore la politique. Et

ça vient. (13) » Dans un livre qu'il a écrit dès 2011 avec Casaleggio, intitulé « Nous sommes en guerre » (*Siamo in guerra*), l'ex-comique Beppe Grillo n'a pas attendu les « nuit-deboutistes » pour anticiper cette mutation séculaire. Pour lui, la Toile abattrait le poids des dimensions spatiales et numériques. Le peuple pourrait s'exprimer directement, il n'aurait plus besoin de médiation. Il serait devenu le patron ! Dans *Siamo in guerra*, les deux auteurs prétendent que le rapport dominant-dominé se serait renversé. Les citoyens devraient selon eux s'habituer à regarder les politiques comme s'ils étaient leurs salariés : « Un salarié qui échoue dans tous ses objectifs est licencié par son patron. Nous sommes les patrons (14). »

Étrange, voire inquiétante métaphore managériale pour laisser penser que les citoyens sont désormais les maîtres à bord ! Mais Grillo et Casaleggio vont encore plus loin. La Toile permettra, selon eux, de se débarrasser à terme des partis politiques car ils sont l'essence de l'ancien monde. La guerre sera rude, reconnaissent-ils. Les partis, pour se défendre, rédigeront, écrivent-ils, de nombreuses lois contre la Toile. Mais les « citoyens, grâce à la Toile, sont déjà en train d'entrer dans le Palais ». D'où cette certitude professée sans la moindre nuance à la face de la classe politique : « Vous êtes tous morts *[…]*. Vous allez d'un côté tandis que le monde va de l'autre côté. » Aussi, lorsqu'il créa la même année sa propre formation, le Mouvement cinq étoiles (Movimento 5 stelle, M5S), Grillo se garda bien de l'appeler « parti » puisque les « partis sont morts ». Il créa un non-parti, doté de non-statut.

L'antipolitique profite de cette vague de déviance généralisée et s'imagine que le Web collaboratif (2.0) présente des caractéristiques très différentes des médias traditionnels. Sa dimension « participative » rendrait la communication toujours plus horizontale, plus conforme à la nouvelle autonomie du sujet, et contribuerait à atténuer insensiblement la distance entre l'émetteur et le récepteur. Ces nouveaux médias permettraient une « contre-information » susceptible de se passer des médias traditionnels. Un nouvel « espace public » semblable à celui des cafés ou des salons du XVIII^{e} siècle serait en train d'émerger, prétendent les antipolitiques. Désormais, avec la concurrence du Web 2.0, c'en serait fini du quasi-monopole

dans la sélection des débats ou des thèmes d'actualité. Une nouvelle révolution se profilerait, comme à la fin du XVIII[e] siècle…

Ce rêve de « directisme » n'a pourtant pas de cohérence idéologique en ce qu'il fédère aujourd'hui autant les gauchistes de Podemos ou de « Nuit debout » que les chefs d'entreprise du digital qui, à l'instar du président de Google, Eric Schmidt, prétendent jouer à leur tour un rôle révolutionnaire : « Le but de Google n'est pas de tout monétiser, a déclaré Eric Schmidt ; le but de Google est de changer le monde. (15) » Mais chacun n'entend pas changer le monde de la même façon. Pour les antipolitiques de « Nuit debout », la révolution digitale doit conduire à se débarrasser de la vieille démocratie représentative pour s'ouvrir à d'autres formes d'agir communicationnel. « Nuit debout » part du constat juste et amer de l'incapacité actuelle du politique, non pas à s'adapter à la modernité digitale, comme le croient Emmanuel Macron ou NKM, mais de contrer la dérive élitaire (ou ploutocratique) d'un système post-démocratique (le fameux 0,01 % qui concentre la richesse mondiale), où le jeu politique est totalement marginalisé par la puissance de la finance. Ces marchés semblent désormais dicter leur loi aux politiques qui peinent à les moraliser (ce que vient à point nommé illustrer l'affaire des « Panama papers »). Pour Google, « changer le monde » ne vise évidemment pas au même résultat et il est fort à parier que le Web au service d'un « changement du monde » se fera plutôt au profit des propriétaires du réseau, Google et consorts, que des idéalistes de « Nuit debout ».

Pour certains, comme le philosophe Michel Serres, auteur du best-seller technophile *Petite poucette*, cette révolution de la webdémocratie est salutaire (16). Pour d'autres, comme Evgeny Morozov ou Alessandro Dal Lago, il faut se demander si la démocratie 2.0 ne marquera pas – après un long processus qu'on ne peut évoquer ici en détail mais qui repose à la fois sur la vieille « loi d'airain » des organisations (Robert Michels) (17) et la classique psychologie des foules, toujours à la recherche d'un « meneur (18) » – le retour à une archaïque « loi de Lynch » qui conduira à un nouvelle forme de « fascisme électronique » (19). En ayant pris le risque de bazarder la vieille démocratie représen-

tative – qui conserve au moins la légitimité de l'élection et la garantie des formes (20) –, pour un « directisme » technologique aux contours on ne peut plus flous, les acteurs de « Nuit debout » et autres mouvements « directistes », ainsi que leurs adulateurs politiques genre NKM, risquent bien de voir le triomphe d'une forme de despotisme relooké, où le leader-manager, propriétaire d'entreprises du Web à la Google, se retrouvera non seulement juridiquement au-dessus de toute forme de représentation politique mais où il aura désormais les mains libres pour se débarrasser définitivement des règles démocratiques. Ainsi le « directisme » aura tout simplement abouti au remplacement du vieil autoritarisme politique par un autoritarisme managérial. Mais c'est, au fond, le rêve de « despotisme légal » des physiocrates depuis le XVIII[e] siècle, l'aboutissement amer d'un projet libéral mal maîtrisé !

1. Jacques de Saint Victor, *les Antipolitiques*, Grasset, 2014.
2. David Graeber, « La Nuit debout contre le Panama partout », *le Monde* du 14 avril 2016.
3. Alain Auffray, « Nathalie Kosciusko-Morizet : "Je suis le produit de la droite et de la gauche" », *Libération*, 16 avril 2016.
4. Bernard Manin, *Principes du gouvernement représentatif*, Champs Flammarion, 1996.
5. Neil Postman, *Se distraire à en mourir* (1985), Fayard, coll. « Pluriel », 2011.
6. Sans partager nullement les illusions de Chantal Mouffe sur la « révolution démocratique » et ses critiques de la démocratie délibérative, il faut admettre que ses analyses sur les effets pernicieux de la « Troisième voie » (blairiste ou autre) qui prétend dépasser le clivage droite-gauche et a conduit, en fait, au succès des partis populistes en Europe, relèvent d'une approche convaincante (*Les illusions du consensus*, Albin Michel, 2016).
7. Je renvoie sur ce point à notre analyse écrite dès 2008, *Il faut sauver le petit bourgeois*, Presses universitaires de France, 2009.
8. David Graeber, *art. cit.*
9. Giovanni Sartori, *The Theory of Democracy Revisited*, Chatham House, 1987.
10. Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, livre III, chapitre IV.
11. *Idem.*
12. Sur tous ces points, je renvoie à mon livre, *les Antipolitiques*, *op. cit.*
13. Alain Auffray, *art. cit.*
14. Gianroberto Casaleggio, Beppe Grillo, *Siamo in guerra, Per una nuova politica*, Chiaralettere, 2011, p. 63-64.
15. Cédric Biagini, *l'Emprise numérique. Comment Internet et les nouvelles technologies ont colonisé nos vies*, L'échappée, 2012, p. 270.
16. Michel Serres, *Petite Poucette*, Le Pommier, 2012.
17. Robert Michels, *les Partis politiques. Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*, Flammarion, 1914.
18. Voir à ce sujet le vieil ouvrage de Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Alcan, 1895.
19. Alessandro Del Lago, *Clic! Grillo, Casaleggio e la demagogia elettronica*, Cronopio, 2013 ; voir aussi Evgeny Morozov, *The Net Delusion. The Dark Side of Internet Freedom*, PublicAffairs, 2011.
20. Et qui s'accompagne de certains correctifs, comme le référendum. Rappelons que la seule initiative efficace contre la dérive du système bancaire fut le référendum islandais de 2011. Or, ce référendum se réalisa dans le cadre d'une constitution classique. Encore faut-il évidemment que les dirigeants respectent le résultat des consultations référendaires. Il est indéniable que le contournement du référendum européen de 2005 par le Parlement en 2007 a profondément contribué à discréditer en France la démocratie représentative. Cet exemple de « démocratie bafouée » est souvent évoqué par les adeptes de « Nuit debout » pour justifier leur désir de changer de système.

CE QUELQUE CHOSE QUI SE PASSE

› **Thomas Branthôme**

Le 9 avril 2016, place de la République, l'économiste Frédéric Lordon a prononcé un discours appelé à faire date dans l'histoire du mouvement « Nuit debout » dans lequel il affirmait : « Nous sommes en train de faire quelque chose. (1) » Ne serait-ce pas, à ce jour, la meilleure définition que l'on puisse donner de « Nuit debout » : quelque chose qui se passe ? Ce quelque chose n'est pas rien. Il témoigne d'un changement d'ère dans la politique contestataire. « Nuit debout » n'est en effet ni une irruption spontanée (2) ni un acte isolé condamné à prendre fin une fois que la place de la République sera vidée de ses occupants. « Nuit debout » s'inscrit dans une nouvelle séquence de la grande histoire des luttes sociales, une séquence débutée avec la « bataille » de Seattle en 1999, puis les manifestations contre le G8 à Gênes en 2001 et la mise en place du Forum social mondial de Porto Alegre (3) ; une séquence qui a vu naître l'émergence de rassemblements altermondialistes, autonomes et critiques du « monde tel qu'il est », une séquence qui dessine son tracé au rythme des occupations de places publiques partout sur la planète. Or, sans vouloir essentialiser des mouvements qui ne sauraient répondre parfaitement à la même logique au vu de contextes politiques hétérogènes, il est impossible de ne pas relever la floraison de ces

Thomas Branthôme est maître de conférences en histoire du droit à l'université Paris-V. Sa thèse, « La genèse des libertés sociales », a obtenu le prix André-Isoré de la Chancellerie des universités de Paris 2014. Il prépare, avec Jacques de Saint Victor, une *Histoire de la République* chez Economica.
› thomas.branthome@hotmail.com

« occupations de places » depuis quelques années : « printemps arabes » (2010), mouvement M-15 en Espagne (2011), manifestations en Italie (2011), Occupy Wall Street à New York (2011), occupation de la place Syntagma à Athènes (2011), manifestation mondiale du « 15-O » (2011), « printemps érable » au Québec (2012), occupation de la place Taksim à Istanbul (2013), occupation de la place de l'Indépendance à Kiev en Ukraine (2013), « printemps des parapluies » à Hongkong (2014). Cette « suite » politique est notable non seulement du fait de sa répétition mais aussi du fait qu'elle semble indiquer un tournant dans l'histoire des luttes. Cette séquence, en effet, ne tire pas sa matrice originelle des traditions révolutionnaires « classiques » (que ce soit celle du premier modèle, la révolution française, ou du second, la révolution russe) et paraît marquer l'avènement d'un nouvel archétype.

Naissance d'un troisième modèle révolutionnaire

Il faut prendre « Nuit debout » au sérieux. Peu jusqu'à présent semblent pourtant le faire. Ce scepticisme peut s'expliquer par l'image classique que la révolution revêt dans l'inconscient collectif. Une « vraie » révolution, considère-t-on, passe par des heurts systémiques, des insurrections, un pouvoir qui vacille. Sans ces éléments, la contestation est jugée inoffensive et, en conséquence, insignifiante. À partir de ces idées reçues, on a pu distinguer jusqu'à présent deux types de « modèles révolutionnaires ». Le premier, c'est celui hérité de la révolution française (ou de la révolution américaine) : sur fond de crise politique et/ou économique, le souverain est contraint de consentir à des réformes. Une brèche s'ouvre et l'appel aux réformes se transforme en révolution. Le gouvernement en place est attaqué, les violences deviennent endémiques et le pouvoir finit par s'effondrer. Les révolutionnaires profitent alors de cette vacance pour édifier un nouveau régime. Les révolutions de 1830 et 1848 se feront par la suite sur ce modèle. Ce n'est pourtant pas le seul. À partir de 1917, sous l'égide de Lénine, la révolution russe va proposer un autre modèle révolutionnaire : celui de la prise de pouvoir par une « avant-garde » organisée. Au cours du XX^{e} siècle, l'immense majorité des révolutions ayant pour but de mettre en place un régime communiste suivra ce *modus operandi*.

Parce que ni les Indignés espagnols ni les *occupiers* new-yorkais ne sont parvenus à prendre le pouvoir ou à édifier un nouveau régime, ils n'apparaissent pas, selon cette grille de lecture, comme de véritables révolutionnaires (4). Pour autant, on aurait tort de les sous-estimer car ils ont produit des effets. Des Indignés est né Podemos, Occupy Wall Street a permis l'émergence, jusqu'alors improbable aux États-Unis, d'un candidat comme Bernie Sanders, mais surtout ils ont lancé de nouvelles thématiques dans l'espace politico-médiatique. En ce sens, il semble qu'un nouveau modèle est en train d'apparaître avec pour finalité, comme l'énonce le philosophe irlandais John Holloway, la « révolution sans la prise du pouvoir » (5).

La chose devient possible si l'on se réfère au concept fondamental d'Antonio Gramsci : l'hégémonie culturelle. Dans cette perspective, l'affrontement révolutionnaire ne doit pas se réduire à la lutte physique, il doit mener un combat intellectuel afin de gagner la bataille des idées. Ce modèle révolutionnaire a été remis au goût du jour par des penseurs comme Ernesto Laclau ou Chantal Mouffe. Et si leur nom ne sont pas cités, voire connus (6), dans les agoras de « Nuit debout », leur logique innerve le discours de ces mouvements (7). La méthode fonctionne. Ce troisième modèle fait tache d'huile depuis plus d'une décennie. En dehors du cadre institutionnel, il pèse sur le politique et agit sur les mentalités. Là est sa conquête. Le discours altermondialiste s'est répandu (contestation de la finance internationale, nécessité de mettre en place un commerce équitable), l'écologie progresse (non plus seulement dans une perspective « macro » mais aussi par le biais d'un nouveau regard sur le mode de vie, l'alimentation) et le désir de « faire de la politique autrement » est tel qu'il est devenu un slogan repris par tous les partis classiques. L'observation vaut également pour la question démocratique, devenue primordiale au sein de cette mouvance. Peu des participants à « Nuit debout » ont lu Jürgen Habermas ou John Rawls mais ils défendent pour la plupart l'idéal de la démocratie délibérative conceptualisé par les deux philosophes. À titre d'exemple, l'expérience du budget participatif de Porto Alegre se répète un peu partout dans le monde, les propositions de nouvelles pratiques politiques (tirage au sort, mandat unique, révocabilité des élus) se propagent. Et il est possible que cette dynamique

gagne en vigueur dans les années à venir car les critiques de la démocratie représentative abondent tandis que dans le même temps jaillit un véritable désir de démocratie populaire et directe (8).

Une « école de la contestation »

La mise en lumière de ce nouveau modèle révolutionnaire fondé sur l'hégémonie permet de répondre à la question qui surgit aussitôt que l'on parle de « Nuit debout » : « Et après ? » Comme si le mouvement était sommé de choisir entre devenir un parti politique ou s'étioler avant de disparaître. C'est se méprendre sur son sens que de ne juger « Nuit debout » qu'à l'aune de ce cadre politique classique. Le mouvement « Nuit debout » n'a pas vocation à répondre à un agenda dicté par les échéances électorales et le calendrier des partis. Il sort de ce cadre précisément parce qu'il conteste ce cadre.

Aussi faut-il l'appréhender non pas sur ce qu'il deviendra mais sur ce qu'il est. Marx a écrit dans *la Guerre civile en France* (1871) que la plus grande œuvre de la Commune, c'est « son existence même ». Il en va de même pour « Nuit debout ». Par le simple fait d'avoir lieu, le mouvement fait advenir en France le « troisième modèle » révolutionnaire et il habitue les citoyens à un mode de fonctionnement bien spécifique qui, de Porto Alegre jusqu'à la place de la République en passant par la Grèce, l'Espagne et New York, élabore un exercice nouveau du politique : occupation des places, *sitting*, processus délibératif et horizontal, application du manuel de sociocratie, tenue d'assemblées générales. De cette observation doit découler un constat essentiel quant à l'analyse de « Nuit debout » et de la dynamique à laquelle il appartient : ce modèle repose moins sur une idéologie que sur une *praxis*, c'est-à-dire qu'il n'existe pas un corpus unique d'auteurs auquel ces manifestants se réfèrent sans cesse. Le point de jonction ne se situe pas autour de la pensée de quelques philosophes mais dans une pratique et un comportement communs.

Autrement dit, même si le mouvement se désagrège, si la place de la République ne voit plus la tenue d'assemblées générales quotidiennes, on aurait tort de penser que ce n'était qu'un coup d'épée dans l'eau. Car « Nuit debout », comme les mouvements de la place Syntagma (Athènes),

de la Puerta del Sol (Madrid) ou du Zuccotti Park (New York), aura servi d'incubateur d'idées, de mise en mouvements des alternatives, de convergences des luttes. Surtout, grâce à sa *praxis* répétée, il aura servi d'« école de la contestation ». Celui qui y aura été longtemps, qui aura participé aux commissions et aux assemblées générales gardera en lui plus qu'une expérience : il aura acquis une *méthode*.

Le véritable apport de ce troisième modèle à l'histoire des luttes est peut-être ici : dans un *habitus* de type nouveau qu'il est en train de faire naître. Dans la reprise des places publiques, dans les débats quotidiens, dans le mélange civique qu'il génère, le participant s'acculture à la démocratie délibérative. Il acquiert une nouvelle grammaire politique, il reprend goût à la chose publique, il constate possible la délibération collective entre personnes qui ne se connaissent pas, il met en place ce que Henri Lefebvre appelait « la dialectique du conçu et du vécu » ; en un mot, il ne rêve plus simplement d'une autre politique, il la fait à petite échelle.

Or, comment affirmer que ce nouvel *habitus* ne fera pas florès et ne donnera pas lieu à une multiplicité d'adhérents ? Qui pourra dire qu'il ne s'agit pas là du terreau sur lequel pousseront les germes de la démocratie de demain ? Tocqueville, Augustin Cochin, François Furet et Ran Halévi nous ont appris que la révolution française n'avait pas commencé en 1789 mais qu'elle avait été faite avant, « dans les têtes » et dans les comportements, que la pratique des salons parisiens et des loges maçonniques avaient préparé à l'exercice délibératif et habitué les mentalités d'Ancien Régime à la vie démocratique ; que c'est dans l'expérience des assemblées provinciales de 1787-1788 qu'on avait appris à s'opposer et à lutter contre l'ordre établi. Si pareil processus venait à se reproduire, il se pourrait bien qu'il ne s'agisse pas d'une *nuit* mais plutôt d'une *aurore*.

1. On peut retrouver ce discours en intégralité sur Internet à cette adresse : Http://reporterre.net/Frederic-Lordon-Il-faut-bloquer-pour-que-tout-se-debloque.
2. « Nuit debout » ne fut pas le produit du hasard. Voulu par l'équipe du journal *Fakir* qui souhaitait proposer une action politique aux spectateurs du film *Merci patron !* qui demandaient « que faire » ?, « Nuit debout » a été prévu en amont et suivi de près par des membres des *Indignados* espagnols.
3. Porto Alegre a été choisie par ce qu'elle est un symbole de cette tendance participative qui s'esquisse en ayant été la première ville à mettre en place un budget participatif.
4. L'occupation de la place Tahrir au Caire ou de Maïdan à Kiev a produit ces effets, ce qui semble indiquer que face à un pouvoir en place jugé illégitime et dans le cadre d'une répression féroce, le phénomène peut se couler dans le premier modèle et devenir une véritable révolution.
5. John Holloway, *Changer le monde sans prendre le pouvoir. Le sens de la révolution aujourd'hui*, Syllepse, 2008.
6. Méconnues du grand public, leurs œuvres ont pourtant été abondamment lues et méditées par la gauche latino-américaine ainsi que par les leaders de Podemos.
7. Voir notamment Ernesto Laclau, *la Raison populiste*, Seuil, 2008 ou Ernesto Laclau et Chantal Mouffe, *Hégémonie et stratégie socialiste. Vers une démocratie radicale*, Les Solitaires intempestifs, 2009.
8. Il suffit pour s'en rendre compte de voir le succès de l'ouvrage de David Van Reybrouck, *Contre les élections*, Actes Sud, 2014.

LE SPORT EST-IL LA FABRIQUE D'UNE MUTATION ANTHROPOLOGIQUE ?

› **Robert Redeker**

Comme chaque année, l'été 2016 sera marqué par le spectacle sportif. Le championnat d'Europe de football (Euro), les Jeux olympiques d'été à Rio, le Tour de France cycliste, entre autres, vont accaparer les esprits et occuper les imaginaires. L'été sera sportif, ou, diraient d'autres, dévoré par le sport. De fait, le sport est le phénomène de civilisation le plus surprenant des deux derniers siècles. Il l'est par l'attachement croissant, jamais démenti, de Jeux olympiques en finale de la Ligue des Champions, dont il fait l'objet de la part de masses humaines quantitativement de plus en plus importantes. Bien plus que le cinéma ou toute autre forme de représentation, le sport figure l'appât assurant l'audimat pour les chaînes de télévision. En Europe, il est devenu la seule puissance capable de mobiliser des foules aussi nombreuses que les rassemblements religieux de jadis. Été après été, année après année, le succès du sport ne se dément pas. Quel genre de spectacle le sport est-il ? Quelle conception de l'homme – ou quel projet humain – véhicule-t-il ?

Le sport est un spectacle qui met en scène des enjeux politiques, financiers, idéologiques, mais aussi anthropologiques (par la fabrication d'un certain type d'homme). Loin d'être un spectacle anodin, il forme, dans notre modernité tardive, le spectacle roi. Le spectacle qui règne en maître absolu sur tous les autres spectacles, le spectacle absolu, la forme générale du spectacle. En présentant la société moderne comme la société du spectacle, Guy Debord a certes vu juste, mais il a manqué l'essentiel : à savoir qu'il existe un spectacle matriciel, auquel la société comme spectacle se subordonne, le spectacle sportif. Forme générale : tous les autres spectacles, à commencer par celui de la politique, se moulent désormais dans le modèle sportif. Quel est le contenu de ce spectacle permanent, qui ne nous lâche pas une seconde ? Réponse : la vitesse, la quantité, la mesure, l'arithmétique, le classement. Bref, des notions de mathématiques et de physique conçues comme le seul Évangile auquel nous sommes tenus de croire. C'est au début des Temps modernes, avec Galilée, pour qui « la nature est un livre écrit en langage mathématique », et avec Descartes, que l'univers se mathématise, que l'Europe conçoit qu'en lui tout se fait, selon les mots mêmes de Descartes, « par figures et par mouvements ». Dès lors, les mathématiques deviennent à la fois le secret de l'univers et la clef d'accès à ce secret. Le sport – avec son fanatisme du chiffre, du classement des personnes par les chiffres, de la mesure au dixième de seconde près – est, à l'image du capitalisme auquel il va servir de catéchisme, sous l'emprise de la conception mathématicienne de l'univers. En outre, il donne à voir également le spectacle de la nationalité, des drapeaux, des hymnes, autrement dit de l'idéologie politique. Enfin, il transforme en un spectacle destiné à servir d'exemple à imiter la compétitivité, les performances, les vertus psychiques qui conditionnent la performance, autrement dit de l'idéologie économique. Ainsi, le sport est-il le spectacle des idéologies qui tout à la fois s'imbriquent et se font concurrence dans le monde actuel.

Robert Redeker est philosophe. Derniers livres parus : *le Progrès ? point final* (Ovadia, 2015), *Bienheureuse vieillesse* (Éditions du Rocher, 2015) et, en collaboration avec Laurence Vanin et Jürgen Wertheimer, *l'Europe : l'ère du vide* (Ovadia, 2015).

Ceci n'est jamais remarqué : le sport est un spectacle, y compris dans le sport personnel, le sport que l'on croit pratiquer pour soi, loin des acclamations et des caméras, des journalistes et des paparazzi, le jogging, le vélo, le fitness ou la natation : un spectacle que l'on se donne à soi-même, pendant l'effort, sur l'écran intérieur, l'écran que nous portons en nous, car il s'est produit une modification anthropologique accompagnant l'expansion de la vidéosphère, notre intériorité est devenue comme un écran. Nous sommes acteurs et spectateurs de cet écran. La cinématographisation ou la télévisualisation de l'intériorité humaine est l'effet anthropologique le plus puissant de la société du spectacle. Une chanson aussi géniale que visionnaire de Claude Nougaro illustrait, dès le début des années soixante, cette cinématographisation : « Sur l'écran noir de mes nuits blanches, / Moi, je me fais du cinéma. » Eh bien, quand nous faisons du sport en solitaire nous nous représentons cette activité, comme si nous descendions de vélo pour nous regarder pédaler, nous transformons cette solitude en un spectacle que nous contemplons comme si devant notre téléviseur nous avions affaire à Hussein Bolt ou à Lionel Messi. Tout comme Claude Nougaro se voyait peut-être sur cet écran intérieur en un irrésistible Rudolf Valentino !

Le sport n'est pas un divertissement – un spectacle destiné à éloigner et à détourner. Pascal le révèle à ses lecteurs : nous nous livrons au divertissement pour nous détourner de nous-mêmes, oublier ce que nous sommes, nous en éloigner. Le divertissement est une fuite. Au contraire, le spectacle sportif nous reconduit au cœur de notre identité moderne. Il ramène les hommes contemporains à l'essentiel de leur condition actuelle. À l'inverse du divertissement pascalien, le sport s'impose partout pour garantir que nous n'oublierons pas ce que nous sommes. Que nous nous soumettrons aux exigences de la modernité. L'essence de l'homme moderne réside dans ces trois mots : la compétition, la performance, le résultat. Le spectacle sportif déploie la chanson de geste de ses exploits pour nous le rappeler à chaque instant. Bref, sa fonction est l'opposé même du divertissement : rapprocher chacun de l'essentiel, et non l'en éloigner. Lui

ouvrir les yeux, et non les lui fermer. Regard ouvert : ce que l'on demande au sportif est l'imagier de ce que nous devons exiger de nous-mêmes. Au sens propre, l'Euro de football et les Jeux olympiques sont des anti-divertissements. Ils sont la leçon faite à chaque être humain, la remémoration de ses obligations.

Il n'est pas possible qu'une telle puissance, accompagnant d'aussi près l'existence quotidienne et ayant pris autant d'importance dans la vie collective (des chefs d'État font des pieds et des mains auprès du Comité international olympique (CIO) pour obtenir l'organisation des Jeux olympiques), n'ait pas une influence profonde sur les êtres humains.

L'importance anthropogénique des spectacles a été oubliée

La question des spectacles se trouve modifiée par le développement des technologies d'appareils, qui branchent les hommes sur un flux continu planétaire d'informations et de représentations, de sons et d'images. La question du sport, de fait, indexe le retour de la question des spectacles. Celle-ci remonte, on le sait, à Platon, chez qui elle a pour enjeu le lien entre l'individu et la cité. Les spectacles assurent la circulation d'un imaginaire à double fonction : lier l'être humain à lui-même, c'est-à-dire le constituer en personne, et le lier aux autres, c'est-à-dire constituer politiquement la cité. Ou, plus précisément : la constitution de la cité a besoin des spectacles pour « prendre » (comme on dit d'une sauce qu'elle « prend »). L'importance anthropogénique des spectacles a été oubliée. La religion catholique a longtemps fourni, en Occident, ce grand spectacle anthropogénique, dont les défilés de la Semaine sainte à Séville nous donnent encore une petite idée, bien que folklorisée. De ce point de vue, le sport, aujourd'hui, marche dans les pas du catholicisme, marginalisé et impuissant. On a vu se développer au cœur du capitalisme contemporain (préfixé de façon polémique en « hyper » ou en « turbo »), sous la forme du *show*, la fonction de fabrique de l'être humain, la fabrique de l'homme. Le sport-spectacle s'installe au centre de cette fabrique.

En apparence, le sport se veut la fête du corps. Son exaltation. Il cherche à se faire passer pour la culture et la civilisation du corps. Une approche un peu plus attentive révèle quelque chose de bien différent : dans le sport, il s'agit de soumettre le corps au diktat de la performance, de lui imposer l'impératif du rendement et de l'efficacité quantitativement mesurables (plus vite, plus haut, plus loin, plus fort – vitesse, hauteur, longueur et force sont des quantités mesurables). Pour parvenir à ce domptage industrialo-quantitatif du corps, il importe de le mouler par des moyens mécaniques, chimiques et biologiques, bio-pharmaceutiques, dans une matrice qui l'empêchera de gaspiller de l'énergie, de produire de l'énergie non reconvertible dans de la performance compétitive mesurable. On le voit, le corps sportif est un corps emprisonné et même, risquons un néologisme, un corps « décorporéifié ».

Quand le corps naturel devient un ennemi

Nous reconnaissons aisément dans le sportif un mutant de corps. Non seulement son apparence s'éloigne considérablement de celle des êtres communs ordinaires, mais la composition chimio-biologique de son corps diffère de plus en plus de celle de l'homme et de la femme du commun. Le dopage, soulignons-le, ne se limite plus à un produit absorbé occasionnellement. Il s'inscrit dans la science : il est une technologie systématique de fabrication de compétiteurs hors norme sur la longue durée. Il est une patiente fabrication de corps humains dont la composition biologique aura été modifiée définitivement dans le but d'enchaîner jour après jour les performances de très haut niveau. Dans le football, le sportif joue désormais trois fois par semaine ; le rugby, consécutivement à sa professionnalisation couplée à sa médiatisation, subit à son tour la multiplication exponentielle des matchs. Dans ce cadre, le but du dopage n'est plus de réaliser épisodiquement un exploit, comme dans le dopage artisanal d'antan, celui qui ouvrit un tombeau à Tom Simpson sur les pentes du mont Ventoux durant l'été 1967. Il veut maintenir le champion

dans le haut niveau sur la longue durée. Entre le dopage de jadis et le dopage sévissant aujourd'hui, la temporalité s'est modifiée : l'exploit n'est plus épisodique, il est continu. Les sociologues du sport ont mis en circulation la notion de « corps augmenté », qui serait l'objectif de la préparation physico-biologique du sportif. Il faut le comprendre ainsi : être un sportif de haut niveau revient à appartenir quasiment à une nouvelle race, ou à une dérivation de la race humaine, artificiellement fabriquée.

Nous vivons un moment historique – celui de la mort de l'homme au corps encore largement naturel (c'est-à-dire dans lequel le métabolisme demeure spontané) – qui transparaît dans le spectacle sportif. Avoir un métacorps (le corps augmenté) sur le modèle sportif ou ne plus avoir de corps du tout, c'est du pareil au même : il s'agit de l'ablation de ce corps gênant, désobéissant, irrationnel, « humain, trop humain », qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, antiproductif, qui vient troubler la pensée (comme Platon l'en accuse) ou la performance. Le corps naturel, dans sa tendance à la fatigue, aux maladresses, à la désobéissance, aux blessures, est, paradoxalement, l'obstacle au sport ; la blessure étant la véritable hantise des sportifs, qui vivent alors leur corps naturel comme un ennemi. Le corps est en effet, dans le sport, exactement la même chose que ce qu'il est dans le *Phédon* de Platon, ce qui dérange, l'obstacle qu'il faut écarter de sa route. Il est ce qui barre la route de la performance. C'est pourquoi le sportif et son entourage cherchent à tout prix à substituer un autre corps à ce corps hérité de la nature. Un métacorps. C'est ainsi que les recherches sportives ouvrent la voie à la « révolution transhumaniste » telle que Luc Ferry en propose une lumineuse analyse (1).

Le sport s'active à la fabrication d'un corps qui n'est plus le corps biologique hérité de nos ancêtres, un corps au-delà du corps, le corps des exploits, un métacorps. À l'esprit, ce qu'autrefois on appelait l'âme, le sport propose la substitution d'une entité nouvelle, le mental. « Mental de gagnant » ! Parti du sport, le « mental » a aussi envahi les entreprises, la politique, le monde de l'éducation. Le mental, ce substitut de l'âme et de l'esprit, ce n'est rien d'autre que l'intelligence transformée en muscle. La prééminence dans le vocabulaire

contemporain du mot « mental » en son sens sportif, qui ne peut s'entendre que comme « mental de gagnant », est un changement très important, témoignant d'un tournant anthropologique. Bien au-delà du sport, au travail, dans la vie quotidienne, le mental est invoqué en permanence. Le mental est la réalité psychique qui déclasse l'âme et l'esprit. La promotion du mental n'est rien d'autre qu'une conception tantôt bouchère tantôt boutiquière de l'intelligence, gérée soit comme un muscle, soit comme une entreprise, et toujours ordonnée à la performance. Autrement dit, la notion de mental renvoie à l'inhumain – si l'on définit l'humain comme l'imprévisible, ce qui est troué, ce dont la part la plus authentique est dans le raté, ce qui s'adonne à la gratuité et à la perte, au pour-rien.

Cette évolution sportive du corps trahit le but véritable du sport. Le sport poursuit un but : la fabrication d'un homme nouveau. Autrement dit – maintenant que les utopies politiques du siècle précédent se sont, fleuves de sang aidant, abîmées tragiquement dans les poubelles de l'histoire – le sport veut bâtir un « nouvel homme nouveau ». La thématique de l'homme nouveau a été arrachée à la politique et à l'idéologie, qui en firent un usage tragique, pour être recyclée dans le sport. Dans cette perspective, et avec cette ambition, il faut bien admettre que le sport prend le relais des politiques totalitaires et des idéologies du siècle passé qui ont voulu engendrer par la force et par le crime l'homme nouveau. L'homme nouveau fasciste, nazi, communiste, socialiste – cette ambition antihumaniste de régénération humaine traversait les politiques et les idéologies de l'arc totalitaire du XX^{e} siècle. La création de l'homme nouveau a été un thème politique explicite, principalement dans les totalitarismes, sur la base de théories scientifiques et philosophiques, certes criminogènes mais explicites. L'eugéniste fascisant Alexis Carrel, qui conseilla en la matière le régime pétainiste, ne cachait rien de ses idéaux. Explicite : les programmes de régénération de l'humanité, qui pouvaient être racistes (fascisme, nazisme) ou universalistes (socialisme, communisme) s'ancraient dans des philosophies biopolitiques antérieures précises, repérables. Au contraire l'idéologie sportive de l'homme nouveau est diffuse, n'est nulle part explicitée

clairement, ne peut pas être isolée ni renvoyée à un *corpus* théorique précis. Le sport est alors la continuation de l'eugénisme par d'autres moyens et selon d'autres buts que la politique. Le sport est l'horoscope de ce que sera demain la forme humaine – il est l'horoscope sans faille du futur anthropologique.

Sport et capitalisme

Pourquoi cette omniprésence du spectacle sportif ? Qu'est-ce que le sport ? Où va-t-il ? Finalement le sport est, pour le philosophe et le sociologue, un livre de lecture – le vrai livre du capitalisme dans sa phase contemporaine ! Si Galilée a pu en son temps, ainsi que nous l'avons rappelé, voir dans la nature un livre écrit en langage mathématique, le philosophe et le sociologue d'aujourd'hui, dès lors qu'ils cesseront de s'aveugler sur le phénomène sportif, verront aussi bien dans le capitalisme un livre écrit en langage sportif que dans le sport un livre écrit en langage capitaliste. Disons mieux : partageant le même magma de significations imaginaires que le capitalisme, le sport est le livre universel écrit en langage capitaliste. Sport et capitalisme sont liés d'une manière analogue aux deux faces qui constituent le même bandeau d'une boucle de Möbius. Si d'une part le développement exponentiel du sport depuis le début du XX^{e} siècle met en images et en textes les tendances les plus profondes du capitalisme, d'autre part le capitalisme reçoit renforcement et accroissement de légitimité de cette expansion du phénomène sportif.

Mais, nous objectera-t-on, le sport occupait une place de choix dans le communisme étatique de naguère. Certes, feu l'URSS et feu la RDA accordaient la plus grande importance au sport. Il leur était à la fois un substitut à la guerre et une arme de propagande destinés à prouver la supériorité du modèle soviétiforme sur le capitalisme. De fait, le sport s'est beaucoup transformé depuis la mort du communisme. Ce dernier s'était servi du sport – comme de toutes les réalités humaines –, l'avait vassalisé, l'avait chargé d'assurer sa communication. Mais il lui restait extérieur, transcendant. Quelque peu étranger.

Le sport n'était qu'un instrument entre les mains de ces régimes totalitaires. Il n'était qu'une réalité seconde, l'idéologie égalitariste demeurait la réalité première. Il ne figurait qu'un seul des multiples aspects de la propagande. La situation dans le capitalisme actuel est différente : il y a une sorte de fusion entre le sport et le capitalisme, de telle sorte qu'il apparaît que le sport exprime l'essence même de ce capitalisme. Il ne paraît pas plaqué de l'extérieur sur le capitalisme pour assurer sa propagande comme c'était le cas dans le communisme (et le nazisme) ; au contraire, il paraît en continuité avec lui, sortir de son propre flanc, être la même chose. De plus, l'homme nouveau communiste et l'homme nouveau nazi étaient des fantasmes politiques. Ce n'est pas du tout le cas avec l'homme nouveau que fabrique peu à peu le sport contemporain, qui est un fantasme anthropologique et commercial (Google s'en empare). Loin des sinistres accointances avec les régimes totalitaires du siècle passé, le sport est aujourd'hui la matrice d'un renouvellement du corps humain dont les diverses versions du transhumanisme tirent toutes les conclusions.

Nous vivons une mutation anthropologique – l'apparition d'un homme nouveau – dont le vecteur n'est pas, comme chez les animaux, la sélection naturelle, mais la technique et la culture (au sens le plus large du mot). Le sport semble être à la fois le laboratoire et la fabrique de cette mutation. Dans l'Antiquité grecque, l'athlète devait porter l'humain à sa perfection, c'est-à-dire faire coïncider l'existence et l'essence de l'homme. Le sport était tenu pour l'accomplissement de l'image que l'on se formait de l'homme. L'athlète était le représentant d'un concept : le genre humain. Le sport moderne repose sur le contraire : dépasser les limites des possibilités humaines, les faire exploser, toujours plus vite, plus haut, etc. Dans la course effrénée à l'exploit et aux records, il s'agit de s'échapper de l'humanité, non plus de l'accomplir.

1. Luc Ferry, *la Révolution transhumaniste. Comment la technomédecine et l'ubérisation du monde vont bouleverser nos vies*, Plon, 2016.

QUELLE POLITIQUE ÉTRANGÈRE POUR LA FRANCE ?

› **Laurent Fabius**

Rechercher la paix et la sécurité

La recherche de la paix et de la sécurité constitue la première priorité de la politique étrangère de la France. Elle ne se confond pas avec le pacifisme. Bismarck disait que « la diplomatie sans armées, c'est comme un chef d'orchestre sans orchestre ». Si la France jouit d'une position particulière sur la scène internationale, c'est parce qu'elle a des forces armées efficaces qu'elle n'hésite pas à engager. Or, aujourd'hui, beaucoup d'autres démocraties – à l'exception notable du Royaume-Uni – répugnent à engager leurs forces armées. Et quand elles se résolvent à le faire, elles savent que leur opinion publique tolérera mal qu'il y ait des pertes humaines.

Depuis 2012, nous sommes à plusieurs reprises parvenus à créer les conditions d'existence de la paix et de la sécurité. Ce fut notamment le cas au Mali. J'étais dans le bureau de François Hollande quand celui-ci reçut un coup de téléphone du président de transition du Mali, Dioncounda Traoré. Ce dernier lui décrivit la situation terrible dans laquelle il se trouvait : « Monsieur le président de la République, je suis désolé de vous déranger mais les terroristes sont à 200 kilomètres de Bamako. Je souhaite que vous interveniez parce que seuls les militaires français sont à proximité. Si vous ne le faites pas, demain je serai mort

et les terroristes auront pris le contrôle du pays tout entier à travers sa capitale. » Nous avons envoyé des troupes avant de convaincre d'autres pays de joindre leurs efforts aux nôtres. Puis nous avons réussi à organiser une démocratie, à faire élire un président et une Assemblée nationale, enfin à obtenir des crédits d'aide au développement. Aujourd'hui, le Mali est un pays libre, même si le terrorisme n'y est pas totalement éradiqué. Nous sommes aussi intervenus en République centrafricaine, ce qui a permis d'éviter un génocide. Là encore, nous étions les seuls à pouvoir le faire. Nous intervenons par ailleurs de façon plus douce dans d'autres conflits. La France et l'Allemagne ont ainsi veillé, à travers le protocole de Minsk, à ce que l'Ukraine ne soit pas écrasée par la Russie. Nous avons également conclu l'an dernier les négociations relatives au nucléaire iranien, qui avaient été engagées en 2002. En l'absence d'un accord, les Iraniens auraient continué leur quête de l'arme nucléaire, ce qui aurait été extrêmement dangereux : ou cette arme aurait été à leur portée, ou les Israéliens – voire les Américains – seraient intervenus militairement pour les empêcher de s'en doter. S'agissant de l'Iran, pays de 80 millions d'habitants et leader, dans une certaine mesure, de la population chiite à travers le monde, une telle intervention aurait créé de nombreux problèmes. Il fallait donc trouver un accord suffisamment ambitieux pour que les pays de la région aient la certitude qu'il serait efficace. Si tel n'avait pas été le cas, l'Arabie saoudite, l'Égypte et la Turquie se seraient à leur tour mis en situation d'acquérir la bombe atomique. La politique de « fermeté constructive » de la France a permis d'obtenir la conclusion d'un accord sinon parfait, du moins très sérieux.

Laurent Fabius est président du Conseil constitutionnel. Premier ministre de 1984 à 1986, il a été ministre de l'Économie, des Finances et de l'Industrie de 2000 à 2002, et ministre des Affaires étrangères et du Développement international de 2012 à 2016.

Dans le cas de la Syrie, nos efforts n'ont pas encore porté leurs fruits. En janvier dernier, des négociations ont été engagées à Genève sous l'autorité des Nations unies pour tenter de mettre un terme à la tragédie syrienne. Nous avons essayé de faire en sorte que les envoyés du gouvernement de Bachar al-Assad et les représentants de l'opposition modérée se parlent. La Syrie est une préoccupation très forte, d'abord en elle-même car elle constitue un élément fondamental du drame du

Proche et du Moyen-Orient, mais aussi pour l'Europe et pour la France puisque le terrorisme est en grande partie alimenté par ce qui se passe dans ce pays.

On dit qu'historiquement, « les terroristes d'un jour sont les gouvernants du lendemain ». Mais aucune négociation n'est possible avec les membres de Daesh, car ils ont pour objectif l'élimination physique de tous ceux qui ne se soumettent pas à leur domination. Il faut donc que nos sociétés se préparent à faire face, non seulement par leur diplomatie mais aussi par leur organisation générale. Dans un premier temps, elles sont prêtes à résister. Mais quand le terrorisme s'installe dans la durée, les choses peuvent prendre une autre tournure, y compris du point de vue de la préservation de la démocratie. C'est l'un des grands problèmes auxquels nous devons répondre.

Préserver la planète

La politique étrangère mise en œuvre depuis l'élection de François Hollande cherche par ailleurs à préserver la planète. La Conférence de Paris sur le climat qui s'est tenue en 2015 (COP21) a permis de progresser dans cette voie. 195 États se sont mis d'accord sur un texte comportant 29 articles et sur 140 décisions ayant pour objet d'infléchir l'évolution prévue à l'horizon d'une cinquantaine d'années si rien n'est fait pour l'enrayer : une hausse de 4 à 5 °C de la température moyenne à la surface de la planète qui rendrait la vie insupportable dans de nombreux pays, parce que 4 à 5 °C supplémentaires en moyenne, cela veut dire dans certains cas 10 à 15 °C de plus. Nous avons réussi à nous accorder sur un objectif de réchauffement planétaire de 2 °C au maximum d'ici la fin du siècle, et nous nous sommes engagés à poursuivre nos efforts pour tenter de limiter cette hausse à 1,5 °C. Ces niveaux sont inférieurs à ceux prévus par nos engagements antérieurs, qui autorisaient une hausse de 3 °C.

Les négociations en matière climatique sont très complexes, parce qu'il faut obtenir l'unanimité des États qui y participent. Mais il était devenu indispensable d'agir rapidement en raison de la persistance des gaz à effet de serre dans l'atmosphère : ils y restent selon les cas

pendant des dizaines ou des centaines d'années. Au-delà d'un certain seuil, réduire les émissions ou y mettre un terme ne permettra donc plus d'endiguer la hausse de la température moyenne.

La conclusion de l'accord de Paris a été facilitée par une sorte d'alignement des planètes. Le dérèglement climatique est devenu plus immédiatement perceptible, ce qui a sensibilisé les populations à la question environnementale. Grâce au Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec), il est désormais établi que l'évolution du climat conduirait à une catastrophe si rien n'était fait. La sphère « sociétale » a également nettement évolué sur ce point. Beaucoup d'entreprises ont commencé à prendre en compte le phénomène climatique en mesurant leur empreinte carbone ou en utilisant moins d'énergies fossiles et davantage d'énergies renouvelables. Les organisations non gouvernementales ont fait un très gros travail, de même que les communes et les régions. Enfin, certains pays ont basculé. C'est le cas de la Chine, qui est le principal émetteur de gaz à effet de serre et où la pollution atteint des niveaux insupportables. L'Inde a elle aussi pu être convaincue de la nécessité d'agir. Quant au président Obama, il a été très courageux. Tous ces petits miracles nous ont permis d'obtenir un accord ambitieux. Il faut à présent veiller à son application et aider le Maroc à préparer la COP22, qui se tiendra en novembre prochain à Marrakech. Car il ne s'agit pas seulement de limiter le réchauffement climatique, mais aussi d'enrayer les conséquences migratoires et sécuritaires d'un tel phénomène : si les températures augmentaient massivement, de vastes territoires deviendraient inhabitables et des dizaines de millions de migrants seraient jetés sur les routes.

Surmonter les déceptions européennes

La troisième dimension de la politique étrangère de la France concerne l'intégration européenne. C'est celle qui nous apporte le plus de déceptions. Nous voyons bien que nos sociétés ne sont pas prêtes à accepter les mouvements migratoires massifs que nous connaissons depuis deux ans. Or l'Union européenne soit ne prend

pas les décisions nécessaires, soit n'applique pas les décisions qu'elle prend. Il n'est par ailleurs plus possible de nier les liens redoutables qui existent entre les mouvements migratoires et le terrorisme : plusieurs dizaines de milliers de passeports ont été volés en Syrie et en Irak et sont susceptibles de permettre à des terroristes d'entrer sur le territoire européen.

La croissance économique reste par ailleurs insuffisante, surtout pour un pays comme la France, dont la démographie est particulièrement dynamique : nous avons besoin d'une croissance plus forte que nos amis allemands ou britanniques pour absorber le surcroît de main-d'œuvre qui se présente chaque année sur le marché du travail.

Plusieurs pays ou régions tentent enfin de plus en plus énergiquement de se dissocier de l'Union européenne. On ne peut qu'être préoccupé quand on voit ce qui se passe en Catalogne et dans certains pays est-européens ou quand le Royaume-Uni organise un référendum sur la sortie de l'Union européenne. Certains partis politiques profitent des déceptions causées par l'encalminage actuel de l'Union européenne. Nos concitoyens sont devenus extrêmement méfiants à l'égard de l'Europe. Une confusion s'est installée entre la pratique européenne, qui est tout à fait discutable, et l'idée européenne, qui n'est pas discutable mais qui l'est devenue dans l'esprit des gens. Nous ne sortirons donc de la crise actuelle qu'en traçant des perspectives, notamment avec nos partenaires allemands.

Assurer le rayonnement de la France

Le ministère des Affaires étrangères pourrait s'appeler « ministère du Rayonnement de la France ». Car, selon moi, la diplomatie doit être globale. À Noël dernier, j'ai lu un livre que Baudelaire, qui était un excellent critique d'art, avait consacré à un aquarelliste du XIX^{e} siècle un peu oublié aujourd'hui, Constantin Guys. Baudelaire a dit de lui que « c'était un homme du monde », avant de préciser sa pensée : « Un homme du monde, mais au sens du monde entier. » La diplomatie doit être faite par des femmes et des hommes du monde entier.

Avec 66 millions d'habitants, la France n'est pas le plus grand pays du monde. Mais c'est un pays singulier doté de multiples facettes et pouvant jouer sur tous les registres. Grâce au général de Gaulle, la France est l'un des cinq membres permanents du Conseil de sécurité des Nations unies. Ce privilège nous permet de faire entendre notre voix sur la scène internationale. Notre armée est faite de gens extrêmement courageux n'hésitant pas à servir leur pays. En dépit des problèmes qui persistent et des réformes qui restent à faire, nous surclassons économiquement 191 des 197 États reconnus par les Nations unies. Certains d'entre eux sont toutefois en train de nous rattraper. Nous devons comprendre que le monde change et nous adapter à ces évolutions. Rien ne sert de céder au déclinisme ou de nous complaire dans une contrition permanente qui devient à la longue très difficile à supporter. Prenons plutôt conscience de nos atouts. Notre langue est parlée par 275 millions d'individus, dont beaucoup vivent dans des régions connaissant un développement spectaculaire : il en va ainsi de l'Afrique, où nous devons être plus présents. Notre réseau éducatif est le plus vaste au monde. Notre capacité scientifique reste considérable, même si nous subissons une vive concurrence en la matière. Nous avons notre histoire et nos principes. Si les attentats qui ont frappé notre pays ont eu un tel écho à l'étranger, c'est parce que la France a une prétention à incarner l'universel. Nous devons donc mobiliser la population française et faire preuve de courage politique afin de tirer le meilleur parti des atouts immenses dont nous disposons.

Avec la complicité de Louis Schweitzer, je suis parvenu à étendre les compétences du ministère des Affaires étrangères au commerce extérieur, au tourisme et à d'autres champs encore. Si j'ai tant mis l'accent sur la diplomatie économique, c'est parce que je me suis rendu compte que, dans les décennies à venir, il faudra avoir une économie forte pour compter sur la scène internationale. Nous avons par ailleurs fait en sorte d'être mieux représentés dans les pays appelés à se développer. Il n'est pas normal qu'indépendamment de la représentation européenne, nous ayons le même nombre de diplomates en Belgique et en Chine ! Nous nous sommes aussi employés à ce qu'il y ait plus de femmes parmi les ambassadeurs, à ce qu'on utilise davantage

les nouveaux outils techniques, à ce que les visas soient délivrés en quarante-huit heures… Nous avons ainsi transformé le ministère des Affaires étrangères en « ministère de l'Action extérieure de la France ». Beaucoup reste encore à faire, en particulier sur les plans culturel et scientifique. Mais je crois que, quel que soit le destin de ceux qui conduiront ce ministère, la nouvelle identité que je lui ai imprimée restera. Je ferai en tout cas le maximum pour qu'il en soit ainsi, parce que c'est un acquis très important.

Faire face à un monde qui change

La diplomatie classique, ou westphalienne, a été conçue pour mettre en musique les relations entre États. Mais aujourd'hui, la diplomatie ne peut plus s'occuper exclusivement des États, même si ces derniers gardent un rôle central. Dans le monde extrêmement dur et concurrentiel qui est le nôtre, nous devons à la fois conserver nos alliés traditionnels et entretenir des relations avec tous les autres acteurs. Je ne suis pas d'accord avec tous les aspects de la politique du président Poutine, mais cela ne signifie pas qu'il faille entrer en guerre avec la Russie ! N'oublions pas que nous sommes aussi l'un des rares pays en mesure de discuter avec l'ensemble des parties prenantes aux conflits moyen-orientaux.

Lorsque j'ai été nommé ministre des Affaires étrangères, j'ai rencontré plusieurs de mes prédécesseurs. L'un d'entre eux m'a livré une analyse très juste des pièges que comporte cette fonction : « Le problème, c'est que l'on peut être absorbé complètement par les crises, parce qu'il y en a tous les jours. Il faut donc essayer de les traiter tout en gardant sa perspective. » J'ai essayé de conjuguer en permanence l'action immédiate et la réflexion, le temps court et le temps long – avec quelques succès et aussi, sûrement, des échecs.

GÉOPOLITIQUE ET MARCHÉ DE L'ART CONTEMPORAIN

› **Nathalie Obadia**

Alors que 2016 s'annonce comme une année de ralentissement du marché de l'art contemporain, l'amorce de mutations s'était déjà fait ressentir, comme le reflux de la Chine, la coexistence entre les musées publics et privés, les stratégies de reconnaissance des artistes. Aujourd'hui, il est intéressant de dresser un bilan de la situation du marché de l'art contemporain international au regard de l'évolution géopolitique et économique depuis le début du XXIe siècle, qui a vu l'hégémonie américaine remise en cause mais dont le modèle culturel est toujours puissant.

Années quarante : mise en place de l'hégémonie américaine et résistance de l'Europe

La Seconde Guerre mondiale et l'intervention américaine sont le point de départ de l'expansionnisme des États-Unis sur l'Europe. Il s'agit de la mise en place d'un *soft power* comme stratégie politique bien définie depuis 1940. Se forme une alliance d'intérêts communs entre des intellectuels comme le critique d'art trotskiste Clement Greenberg, des hommes d'affaires comme le très influent et nationaliste Henry Luce, fondateur des revues *Life*, *Time Magazine* et *Fortune*, des mar-

chands d'art très prosélytes comme Samuel Kootz, Sidney Janis et Betty Parsons, des artistes engagés issus du premier grand mouvement international américain, l'Abstract Expressionnism, comme Mark Rothko et surtout Jackson Pollock, utilisé comme porte-drapeau symbolique, mais également la Central Intelligence Agency (CIA), qui aide à la fin des années quarante au financement des expositions d'art américain en République fédérale d'Allemagne (RFA) et en Italie – par exemple le pavillon américain de la Biennale de Venise en 1948 soutenu par la famille Rockfeller. Le Museum of Modern Art (MoMA) de New York est aussi très militant, avec l'exposition de 1942 « Vers la Victoire », qui remporte un grand succès. Tout est mis en place pour faire barrage à la victoire stalinienne en Europe, comme le montre la signature des accords Blum-Byrnes de 1946, où pour la première fois la culture fait partie intégrante des échanges économiques entre l'Europe et les États-Unis. La RFA et l'Italie sont les terrains les plus propices à l'importation de l'art américain et en 1964, c'est le triomphe symbolique avec l'attribution du Lion d'or, le prix le plus prestigieux de la Biennale de Venise, remis pour la première fois à un Américain, Robert Rauschenberg, un des artistes fondateurs du pop art.

Nathalie Obadia est galeriste spécialisée dant l'art contemporain.
› www.nathalieobadia.com

Grâce à la reconstruction économique des « trente glorieuses », certains pays d'Europe sont tentés par leur indépendance à l'égard du modèle culturel américain. C'est l'allié le plus proche, la RFA, qui va le premier s'émanciper avec la création à Cologne de sa première foire d'art en 1967 – dont le but est de réunir les artistes allemands et leurs marchands – suivie par l'Art Basel en Suisse en 1970, qui deviendra la première foire internationale. Il faudra attendre, au début des années quatre-vingt, l'arrivée de Margareth Thatcher et la mise en place du libéralisme économique pour que le Royaume-Uni trouve son autonomie culturelle face aux États-Unis grâce à l'influent publicitaire Charles Saatchi, qui soutient le groupe des Young British Artists avec comme figure de proue Damien Hirst, qui devient une star de la création et propulse Londres sur la scène internationale.

Pendant ce temps, la France restera plus figée, marquée par l'effacement de l'École de Paris face à l'Abstract Expressionnism et l'apparition d'artistes contestataires issus de groupes comme Support-Surface ou la

Figuration narrative, très critiques à l'égard de la création et du marché de l'art dominés par les États-Unis. Puis dans les années quatre-vingt, la politique culturelle lancée par Jack Lang, à la fois généreuse et très interventionniste, cherchera à créer une scène artistique soutenue par les pouvoirs publics, isolée du marché alors qu'au même moment le Royaume-Uni, l'Allemagne Fédérale et même l'Italie ont des politiques plus libérales et leurs artistes intègrent plus facilement les codes internationaux de reconnaissance comme les prix élevés dans les ventes aux enchères, leur représentation par des galeries américaines et des expositions dans les plus influents musées étrangers.

Années quatre-vingt : la Chine rivalise avec les États-Unis et avec l'Europe

Le Brésil, la Russie, l'Inde et la Chine, les quatre pays nommés les Bric, se développent depuis les années quatre-vingt et apparaissent comme les nouvelles puissances économiques. Mais aujourd'hui on se rend compte qu'aucun de ces pays, pour des raisons diverses, n'est arrivé à donner naissance à une scène artistique structurée, puissante et autonome comme les États-Unis et l'Europe. Même la Chine, qui entre 2010 et 2015 s'est hissée à la deuxième place du marché de l'art devant le Royaume-Uni avant de repasser troisième en 2015, ne peut revendiquer la même influence que les États-Unis. Pourtant les mêmes ambitions ont été affichées par les dirigeants chinois depuis les années quatre-vingt avec la politique d'ouverture de Deng Xiaoping : le *soft power* que représente la culture doit diffuser à l'étranger une image dynamique de la Chine. Les initiatives privées sont encouragées en ce sens, comme le financement des expositions d'art chinois, dont celle de 2003 au Centre Pompidou ou l'ouverture de quartiers de galeries à Pékin ou à Shanghai. En fait, c'est le tropisme des Occidentaux qui a accéléré la reconnaissance de l'art chinois, les collectionneurs et les critiques d'art ont anticipé dès les années quatre-vingt l'avènement de la puissance chinoise qui développerait un marché national important. Ainsi des collections importantes sont constituées par des Occidentaux comme le Suisse Uli Sigg ou le Belge Guy Ullens, sollicité

par les Chinois pour ouvrir un centre d'art à Pékin, le Ullens Center for Contemporary Art. Des expositions comme « Les magiciens de la Terre » au Centre Pompidou et à la Villette en 1989 montrent pour la première fois des artistes chinois contemporains. Puis la Biennale de Venise de 1999 avec son très influent directeur, Harald Szeemann, met en avant un ensemble important d'artistes chinois, dont le célèbre Zhang Huan, et après le symbole américain de Rauschenberg de 1964 c'est un artiste chinois qui obtient pour la première fois le Lion d'or, Cai Guo-Qiang, qui sera le premier Chinois à exposer personnellement au Guggenheim de New York en 2008. Les nouvelles fortunes chinoises achètent aussi l'art contemporain chinois, ils construisent des musées privés, Christie's et Sotheby's organisent des ventes à Hongkong, les prix augmentent très rapidement et créent des records mais la Chine aujourd'hui n'est pas devenu un modèle prescripteur régional et international comme le sont les États-Unis.

Si une œuvre du plus célèbre peintre chinois, Zeng Fanzhi, a obtenu chez Christie's à Hongkong en 2008 le prix record de 31 millions de dollars, on est encore très loin des records répétés d'artistes américains comme Andy Warhol et Jeff Koons ou comme l'Allemand Gerhard Richter. De plus, Sotheby's et Christie's n'ont pas encore inclus d'artistes chinois dans leurs prestigieuses *evening sales* de New York, qui s'ajoutent aux critères de reconnaissance internationale d'un artiste.

Face au mécénat privé, le pouvoir des conservateurs

Malgré une arrivée fracassante de la Chine sur la scène artistique internationale, il existe un certain nombre de handicaps qui font que le pays ne peut concurrencer la reconnaissance internationale des États-Unis et de l'Europe. Le meilleur exemple est celui de Xu Zhen, cet artiste chinois reconnu qui dit n'être pas entièrement satisfait d'être entré dans les collections du Centre Pompidou car cela s'est fait grâce au don d'un collectionneur chinois et non par le comité d'acquisition des conservateurs du musée, reconnaissant la supériorité des critères de validations occidentaux. C'est tout le paradoxe de la situation : le pouvoir des conservateurs est toujours le plus reconnu face au mécé-

nat privé. Et la fierté de l'artiste chinois est d'être « choisi » par des conservateurs indépendants du marché. Plus le musée est indépendant des décideurs privés, plus il est incontestable. Il existe un déficit de reconnaissance « scientifique » en Chine, où il n'y a pas (pour le moment ?) de musée institutionnel comme le Centre Pompidou. Tous les musées sont privés et donc soumis aux choix de leurs financiers ; il n'y a pas de direction et de conservateurs indépendants des sources de financement. Face à la multiplication des musées privés dont les statuts sont parfois complexes, la hiérarchie existe bel et bien : exposer au Musée national d'art moderne, à la Tate Modern ou au MoMA reste plus prestigieux que d'exposer au Mathaf de Doha ou au Long Museum de Shanghai, bien que très généreux financièrement. Car même si les musées américains sont dépendants de l'argent privé des *trustees* et que les musées européens sont obligés de s'adapter à la baisse de la dotation publique en recherchant du mécénat, il y a une charte d'indépendance pour leurs conservateurs qui en font les décideurs de la programmation et des acquisitions.

Cette situation est encore plus flagrante en Inde et en Russie, où les institutions publiques, très appauvries, sont quasi absentes et où les musées privés restent très fragiles. Ces pays souffrent du manque de reconnaissance internationale de leurs artistes, qui ne sont pas du tout soutenus au plan national. Au Brésil on trouvera une situation classique avec un circuit de musées publics indépendants du financement privé. D'ailleurs le Brésil est proche des pays européens, avec une scène nationale forte soutenue par les musées et les collectionneurs nationaux et internationaux.

La résistance des musées face aux fondations et musées privés est le principal enjeu des années à venir. La France est aujourd'hui confrontée à cette nouvelle donne, comme le montre l'attitude du Musée national d'art moderne ou du musée d'Orsay face à l'ouverture de la Fondation Louis Vuitton. Qui organisera les expositions les plus « scientifiques » et indépendantes face à l'image de marque d'un musée privé ? Est-ce que les musées publics pourront toujours remplir leur mission d'intérêt général et organiser des expositions indépendantes du mécénat sans être soumis au nombre d'entrées ? C'est le débat qui anime le cercle des responsables institutionnels : comment le musée public peut-il résister

pour ne pas être soumis aux mêmes jauges qu'une institution privée et est-ce que la France a toujours les moyens de financer une politique muséale indépendante ? Se pose alors la question du statut d'inaliénabilité des œuvres d'art pour les collections publiques. C'est la question taboue de la vente des œuvres et si elle devient possible, est-ce pour seulement acheter de nouvelles œuvres ou est-ce aussi pour financer le fonctionnement de l'institution ? Même aux États-Unis, où la vente des œuvres est autorisée mais très encadrée, cette question de l'affectation des ressources suscite un débat.

Les États-Unis et l'Europe dominent toujours le marché

Aujourd'hui, malgré la multiplication des musées dans le monde entier, les grandes institutions qui participent aux critères de validation de reconnaissance des artistes sont toujours en grande majorité localisées aux États-Unis et en Europe. L'Asie est très loin dans le classement car aujourd'hui le Japon n'est pas très dynamique, contrairement à ce que l'on a pu penser dans les années quatre-vingt-dix, et la Chine n'a pas encore de grand musée d'art contemporain public indépendant du mécénat privé. C'est la Corée qui aujourd'hui se positionne comme le concurrent asiatique le plus sérieux de la Chine avec à la fois des musées institutionnels et privés. Ainsi, depuis quelques années, plusieurs courants artistiques contemporains coréens sont très solidement valorisés au niveau national et international.

L'Asie est devenue un vaste marché dont l'épicentre est Hongkong, où se sont installées Sotheby's et Christie's. Ces maisons de ventes apportent leur savoir-faire, les acheteurs leur font davantage confiance qu'à leurs concurrents chinois, critiqués pour l'opacité de leurs opérations, elles jouent le rôle d'incubateurs de stars asiatiques et surtout chinoises avec leurs ventes à Hongkong mais surtout, elles importent les valeurs occidentales, principalement américaines. Le travail sur le terrain permet d'inciter la clientèle locale à acheter à des prix élevés des œuvres occidentales vendues à New York ou à Londres. Cela vient d'être encore le cas pour le Modigliani acheté 170 millions de dollars chez Christie's à New York en novembre dernier par le propriétaire du

Long Museum, un des plus dynamiques musées privés de Shanghai. Il est de plus en plus fréquent que des collectionneurs chinois achètent à des prix records des œuvres d'Andy Warhol ou de Francis Bacon.

Pour les galeries qui se sont installées à Hongkong, c'est la même stratégie qui est adoptée : si la majorité des galeries venues de New York et de Londres – et deux ou trois françaises – exposent de temps en temps des artistes asiatiques, leur programme sert à valoriser les grandes stars du marché international. Et aujourd'hui, aucune galerie asiatique, chinoise ou coréenne, n'a atteint le niveau de reconnaissance d'une galerie comme Gagosian, Pace de New York ou White Cube de Londres, les trois ayant des antennes à Hongkong. La meilleure preuve en est que le très célèbre peintre chinois Zeng Fanzhi a choisi comme représentation exclusive la galerie Gagosian. Et tous les artistes chinois ou indiens cherchent à exposer dans une galerie américaine ou anglaise car ils espèrent que cela leur donnera accès aux musées occidentaux.

Ce système de validation se retrouve aussi dans les foires, la plus influente en Asie étant Art Basel Hongkong, devenue la grande foire asiatique de référence avec son savoir-faire suisse incontesté depuis 1970.

Cette reconnaissance de la domination artistique occidentale se retrouve au Moyen-Orient. Le Qatar a construit sa collection avec des trophées occidentaux comme le Mark Rothko de la collection Rockefeller, un Paul Gauguin à 300 millions de dollars, des œuvres de Damien Hirst et de Jeff Koons et avec l'ensemble exceptionnel de peintures de Robert Ryman de Claude Berri. C'est le cas d'Abu-Dhabi, qui construit des musées labellisés occidentaux comme le Louvre et le Guggenheim. Cette vision avait été lancée par l'Iran des Pahlavi dans les années soixante-dix. La famille impériale s'était servie du *soft power* que représente l'art pour diffuser au niveau international une image moderniste du pays face au monde arabe encore très traditionnel. La constitution d'une collection d'art contemporain autour de figures – surtout américaines – comme Jackson Pollock, Andy Warhol ou Cy Twombly témoignait de la volonté de donner une image émancipée du pays. Et il faut souligner que le pouvoir religieux anti-américain, en place depuis 1979, n'a pas vendu la collection, bien

conscient qu'elle représente un trésor culturel et financier de premier plan. Les œuvres sont aujourd'hui pour la plupart à nouveau visibles au musée de Téhéran et sont une source de fierté.

La surmédiatisation des artistes-entrepreneurs

Un autre bouleversement est apparu à la fin des années quatre-vingt : la surexposition de l'artiste-entrepreneur, dont le héraut est Jeff Koons, qui a construit un modèle parfait où le marché est au cœur de sa création avec un trust de collectionneurs très influents. L'artiste japonais Takashi Murakami se rapproche de ce modèle. Des artistes présents dans les institutions mais aussi dans le secteur du luxe comme Murakami, qui a collaboré avec Vuitton, dont la boutique était présente dans le Museum of Contemporary Art (MoCA) à Los Angeles en 2007 au moment de sa rétrospective, ont donné une image entrepreneuriale qui a éclipsé les démarches traditionnelles des artistes. En fait, seulement une poignée d'artistes ont les moyens financiers et techniques d'occuper des lieux comme le château de Versailles, le Turbine Hall de la Tate Modern, Monumenta au Grand Palais. Ainsi pour une efficacité technique, économique et visuelle assurée, ce sont les mêmes artistes – Olafur Eliasson, Jeff Koons, Anish Kapoor, Ai Weiwei – qui sont sollicités et cela amène à un certain risque d'endogamie créatrice, dont le risque est d'appauvrir le contenu des expositions car trop souvent les œuvres sont conçues pour le lieu. Les artistes chinois ont su très bien jouer de cette « occupation physique » avec le gigantisme de leurs propositions artistiques : Zhang Huan, Cai Guo-Qiang, Ai Weiwei ont developpé ce savoir-faire très efficace qui leur a permis d'accéder aux côtés des artistes occidentaux à des lieux stratégiques comme le Guggenheim et la Biennale de Venise. La médiatisation de ces artistes vus comme des stars d'un nouvel *entertainment* artistique a marginalisé la figure de l'artiste « classique », le peintre dans son atelier, moins visible : dans les manifestations comme les biennales, le peintre est moins sollicité car il est en concurrence avec des œuvres et installations spectaculaires qui occupent l'espace géographique et médiatique. Le peintre dit « classique » est handicapé car il ne peut pas fournir en six mois un ensemble d'œuvres nouvelles pouvant

être présenté à la Biennale de Venise ou dans un pavillon national. Ainsi les artistes qui peuvent très vite réagir à ce défi sont le plus souvent sollicités.

Ce sont la photographie plasticienne et la vidéo, qui techniquement peuvent être de grande taille, moins fragiles, éditées en plusieurs exemplaires, qui bénéficient de ces nouvelles stratégies. Elles sont le médium « contemporain » qui a marginalisé, voire « ringardisé » la peinture dans les années quatre-vingt. L'image figurative, qui a du mal à être acceptée dans la peinture par un grand nombre de décideurs à la tête des institutions et biennales, est validée quand il s'agit de la photographie ou l'art vidéo. De plus, les entreprises comme les banques en Allemagne, qui ont été incitées fiscalement à acheter de l'art, ont contribué au développement du marché de la photographie plasticienne de grande taille, beaucoup plus neutre à exposer dans les lieux professionnels que la peinture expressionniste.

Cependant, certains artistes ont poussé trop loin les limites du rôle de l'artiste dans le circuit artistique. Damien Hirst a voulu s'émanciper des différents critères de validation en vendant directement ses œuvres chez Sotheby's en 2008 et en préférant quitter la galerie Gagosian. Alors qu'il jouissait d'une notoriété équivalente à celle des stars du rock dans les années soixante au Royaume-Uni, son marché fait face à une offre excédentaire, il a une image brouillée d'artiste affairiste qui ne crée plus et ne s'occupe que de la commercialisation de ses produits dérivés. En comparaison avec sa notoriété, il n'a pas eu de grande exposition dans les musées prescripteurs, à l'exception de la Tate, bien sûr. Sa carrière aujourd'hui montre les limites de la surexposition et de la diffusion de ce type d'artiste.

Une place reconquise pour les peintres et les pratiques dites traditionnelles

Face aux prix de plus en plus importants de l'art contemporain, aux dérapages stratégiques comme celui de Damien Hirst, à la vulgarisation accélérée de la médiatisation de certains artistes, la peinture dite « traditionnelle » apparaît comme une valeur refuge tant sur le

plan créatif que financier. Le statut de l'artiste peintre dans son atelier, le critère de l'œuvre unique et sa rareté permettent aux collectionneurs les plus fortunés et exigeants de faire partie d'un groupe très élitiste d'amateurs. Ils sont très peu à pouvoir posséder un tableau de Balthus, de Francis Bacon, de Jasper Johns, de Zeng Fanzhi, de Peter Doig ou de Marlene Dumas. Les prix obtenus par ces artistes démontrent que, malgré un marché très fort de la demande qui pousse à la multiplication des éditions photographiques ou de sculptures, il existe une élite très déterminée à acheter une œuvre unique, exceptionnelle. Ces artistes choisissent la plupart du temps d'être représentés par très peu de galeries, voire par une seule comme Zeng Fanzhi par Gagosian et Gerhard Richter par Marian Goodman, et cela accentue la rareté de leur œuvre.

On perçoit aussi ce phénomène pour le dessin, qui revient sur le devant de la scène et qui est de plus en plus recherché. À Paris, deux foires très actives lui sont consacrées et certaines collections, comme la Donation Guerlain au Centre Pompidou, ont relayé l'intérêt des collectionneurs pour ces œuvres au caractère plus intime.

En fait, cette résistance de pratiques dites traditionnelles comme l'acceptation de payer très cher l'accès à ces artistes est une manière de s'affranchir d'un certain marché trop uniformisé. Il s'agit d'un nouvel élitisme de la part de certains collectionneurs cherchant à se singulariser par rapport à un marché de la demande qui devient trop vulgarisé. On peut comparer ces deux marchés à celui de la haute couture face au prêt-à-porter diffusé globalement.

Même en Chine, on voit le retour sur le devant de la scène des artistes calligraphes face aux artistes-entrepreneurs. La teneur du discours du président Xi Jinping à l'automne 2014, « Stopper les créations vulgaires et retour aux valeurs correctes de l'art », est la volonté politique de remettre en avant les artistes traditionnels pour revendiquer un nationalisme culturel face à la globalisation trop américanisée. Ainsi on voit se développer un marché très fort pour les artistes calligraphes ainsi que des expositions très remarquées comme « Ink Art » au Metropolitan Museum of Art (MET) à New York en 2013. Ce courant artistique, considéré par les Occidentaux et les avant-gardistes chinois comme trop traditionnel, avait été éclipsé des exposi-

tions internationales depuis les années quatre-vingt. C'est comme si la Chine avait compris que pour trouver son autonomie créative et une place incontestée sur la scène artistique internationale, elle devait trouver une autre voie que celle du style occidental.

Si depuis 1945 le marché de l'art a subi des bouleversements comme on vient de le voir alors que l'ordre américain était appelé à régner sans partage et que les prochaines années semblent mettre un frein à une certaine excitation sur les prix comme sur la confiance dans de nouveaux marchés telle la Chine, l'ordre culturel est toujours dominé par le monde anglo-saxon que sont les États-Unis, le Royaume-Uni et dans une moindre mesure l'Allemagne très respectée sur le plan créatif.

Quel meilleur exemple que le cas de Ken Griffin, un des plus influents financiers américains, âgé de 47 ans, qui a dépensé en février 2016, au moment où les marchés financiers sont secoués, 500 millions de dollars pour deux peintures de figures de proue de l'avènement de l'art américain : 300 millions pour un Jackson Pollock et 200 millions pour un Willem de Kooning. Deux peintures qui peuvent être considérées comme des valeurs refuges. Quelle meilleure preuve de sa confiance en la culture et la puissance de son pays ? Le Qatar avait montré sa confiance en la culture américaine quand il avait payé en 2007 80 millions de dollars pour un Rothko de la famille Rockfeller. Le double symbole est à souligner, entre un des artistes américains les plus importants et une des familles les plus connues mondialement pour être à l'origine de la puissance économique américaine.

Le marché de l'art suit bien les changements géopolitiques puisque, aujourd'hui encore, les États-Unis sont sur le devant de la scène internationale même si cela semble parfois se produire « malgré eux ». Le marché de l'art nous le rappelle régulièrement.

COMMENT LUTTER EFFICACEMENT CONTRE LES DROGUES ?

› **Annick Steta**

Lors de la session extraordinaire qui s'est tenue du 19 au 21 avril 2016, l'Assemblée générale des Nations unies a acté l'échec de la « guerre contre les drogues ». Conçue pour réduire drastiquement l'offre de stupéfiants, la mobilisation d'importants moyens militaires et policiers n'a en effet pas produit les effets escomptés. On espérait que la contraction de l'offre se traduirait par une hausse des prix et une diminution de la qualité susceptibles de décourager la consommation de drogue. C'est le contraire qui s'est produit : les prix des stupéfiants ont baissé alors même que leur concentration en principes actifs augmentait. Le coût de la « guerre contre les drogues » est par ailleurs sans rapport avec la taille du marché concerné : 1 000 milliards de dollars sont dépensés chaque année pour lutter contre le narcotrafic, dont le chiffre d'affaires annuel est estimé à 300 milliards de dollars. La mise en œuvre de politiques associant prohibition et répression a enfin produit d'importants dommages collatéraux allant de la hausse spectaculaire des incarcérations aux États-Unis à l'augmentation rapide des contaminations par le virus de l'immunodéficience humaine (VIH) en Russie et dans les pays d'Europe de l'Est.

Afin de limiter les ravages liés aux stupéfiants, l'Assemblée générale des Nations unies a adopté une nouvelle approche faisant de la préservation de la santé et de la sécurité des individus le principal objectif des politiques de contrôle des drogues. Elle a ainsi rompu avec la « ligne dure » qui s'était progressivement imposée sous l'influence des États-Unis. L'attitude des autorités américaines à l'égard des stupéfiants s'est radicalement transformée au début du XXe siècle. Jusqu'à cette époque, les substances psychoactives étaient librement commercialisées aux États-Unis. Peu coûteuses, elles étaient aisément disponibles : on pouvait s'en procurer dans les pharmacies et les grands magasins, voire par correspondance. Dans leur grande majorité, les consommateurs de psychotropes en faisaient un usage modéré. La dépendance aux narcotiques était par ailleurs moins réprouvée socialement que ne l'était l'alcoolisme.

Annick Steta est docteur en sciences économiques.
› asteta@hotmail.fr

La tolérance de la population américaine à l'égard de la consommation de narcotiques s'amoindrit au tournant du XXe siècle. L'opinion publique commença alors à établir un lien entre l'usage de ces produits et la criminalité. L'adoption en 1906 du Pure Food and Drug Act constitua une première étape vers l'interdiction de certains psychotropes à l'échelon national. En contraignant les producteurs de médicaments à mentionner la présence de certaines substances « addictives » et/ou « dangereuses », dont l'alcool, la cocaïne, l'héroïne, la morphine et le cannabis, cette loi conduisit à une diminution significative des ventes des médicaments concernés. Ce texte fut suivi en 1914 par le Harrison Narcotics Tax Act, qui restreignait et taxait la production, l'importation et la distribution d'opium et de feuilles de coca ainsi que de leurs dérivés. Theodore Roosevelt, président des États-Unis de 1901 à 1909, demanda par ailleurs l'organisation d'une conférence internationale destinée à restreindre l'offre de stupéfiants. La conférence de Shanghai, qui se tint en 1909, aboutit en 1912 à la signature de la Convention internationale de l'opium. Portant sur la morphine (1), la cocaïne et leurs dérivés, cette convention fut le premier traité international visant à contrôler la production, l'importation, l'exportation et la commercialisation de ces drogues.

D'abord mise en œuvre par un petit nombre de pays, dont les États-Unis et la Chine, la Convention internationale de l'opium fut incorporée en 1919 au traité de Versailles et gagna de la sorte une plus large portée. Une nouvelle version de cette convention, elle aussi centrée sur le contrôle de l'offre de stupéfiants, fut signée en 1925 sous l'autorité de la Société des Nations. Elle ajouta notamment aux produits visés par les textes antérieurs une sous-espèce du cannabis, le chanvre indien, ainsi que la résine qui en est extraite. Les négociations devinrent toutefois plus difficiles en raison de la divergence croissante des positions prises par les principales parties prenantes : alors que certains pays étaient partisans d'une réglementation du marché international des narcotiques, d'autres – au premier rang desquels les États-Unis – s'étaient convertis à une approche strictement prohibitionniste.

Après la Seconde Guerre mondiale, la consommation de stupéfiants s'étendit rapidement dans des pays qui avaient été jusqu'alors épargnés par ce fléau. Or l'approche prohibitionniste promue par les États-Unis était la seule méthode cohérente disponible pour répondre à ce problème. C'est ce qui fit son succès. Élu président en 1968, Richard Nixon engagea son pays dans une « guerre contre les drogues » caractérisée par un accroissement de la répression du trafic et de l'usage de stupéfiants ainsi que par la volonté d'éradiquer l'offre de ces produits. Cette impulsion politique se traduisit par une augmentation massive des arrestations et des incarcérations liées aux stupéfiants. La lutte contre les drogues menée par les autorités américaines dépasse les frontières du pays : l'Agence centrale du renseignement des États-Unis (CIA) et l'armée américaine ont participé à plusieurs opérations liées à la « guerre contre les drogues » à l'extérieur du territoire national, en particulier en Amérique centrale et en Amérique du Sud. Les États-Unis financent par ailleurs régulièrement l'épandage d'herbicides sur des zones soupçonnées d'abriter des plantations de cannabis ou de coca.

La communauté internationale s'aligna progressivement sur l'approche défendue par les États-Unis en matière de lutte contre les drogues. La Convention contre le trafic illicite de stupéfiants et de substances psychotropes adoptée en 1988 par les Nations unies vint renforcer les dispositions de la Convention unique sur les stupéfiants de 1961 et de la Convention sur les substances psychotropes de 1971, qui réglementait

la production et la commercialisation de nouvelles substances synthétiques comme le LSD. En 1998 enfin, l'Assemblée générale des Nations unies se donna pour ambition d'éradiquer les drogues et privilégia la mise en œuvre de politiques répressives destinées à réduire l'offre de stupéfiants.

Pourquoi la « guerre contre les drogues » a-t-elle échoué ?

L'échec de cette stratégie est devenu patent dans les années deux mille. Les pouvoirs publics ont été forcés de constater que les prix des stupéfiants avaient généralement baissé et que leur qualité s'était améliorée. Le cas de l'opium et de ses dérivés est particulièrement révélateur. L'intervention militaire des forces occidentales qui eut lieu en Afghanistan de 2001 à 2014 a eu pour conséquence une hausse vertigineuse des saisies d'opium. En 2010, la quantité d'opium saisie représenta ainsi 126 fois celle confisquée en 1990. L'opium produit en Afghanistan constituant la matière première de base de près de 90 % de l'héroïne consommée dans le monde, on aurait pu s'attendre à ce que le prix de cette drogue augmente fortement et à ce que le produit proposé à la vente soit moins pur. Or c'est le contraire qui s'est produit : entre 2000 et 2007, la pureté de l'héroïne commercialisée aux États-Unis s'est nettement améliorée, tandis que les prix de l'héroïne constatés en Europe ont baissé de 74 %. La qualité et les prix de la cocaïne et du cannabis ont connu des évolutions similaires. Entre 1990 et 2010, la quantité de cannabis saisie par le service de la police fédérale américaine chargé de lutter contre le trafic de stupéfiants a été multipliée par plus de cinq ; dans le même temps, le prix moyen du cannabis a baissé de 86 % aux États-Unis. Ces phénomènes peuvent en réalité être aisément expliqués par l'application au marché des stupéfiants des principaux traits du fonctionnement du marché noir. L'interdiction de la production et de la commercialisation des stupéfiants est à la source de la rentabilité de l'activité des trafiquants : ceux-ci peuvent exiger de leurs clients une rémunération supplémentaire en raison des risques qu'ils prennent. Le niveau élevé des prix que les acheteurs acceptent de payer pour se procurer des stupéfiants incite les trafiquants à trouver en permanence de

nouveaux moyens de contourner la réglementation. Aussi longtemps qu'une telle organisation criminelle réalise des marges importantes, de nouveaux acteurs tentent d'entrer sur son marché. L'intensification de la concurrence à laquelle se livrent les trafiquants est à l'origine de la baisse des prix constatée depuis le début des années quatre-vingt-dix. Les drogues acquièrent par ailleurs l'essentiel de leur valeur dans les derniers maillons de la chaîne allant des producteurs aux consommateurs. La matière première ne représentant qu'une faible part de leur prix de vente, la destruction de champs de pavot somnifère, de coca ou de cannabis ainsi que les saisies de cargaisons réalisées par les forces de l'ordre sont assez peu dommageables pour les trafiquants. Plus on se rapproche du vendeur au détail, plus le coût de remplacement des stupéfiants est élevé – mais moins la quantité susceptible d'être saisie est importante. C'est ce qui explique les faibles rendements des moyens dévolus à la lutte contre les drogues (2).

L'échec de la « guerre contre les drogues » a incité les pouvoirs publics à envisager de mettre en œuvre de nouvelles stratégies destinées à limiter les dommages causés par la consommation de stupéfiants. Car il est un point sur lequel tous ou presque s'accordent : l'usage répété de ces produits modifie le fonctionnement du cerveau. Ces effets sont d'autant plus dangereux que le sujet est jeune. Le cerveau humain n'arrive en effet à maturité qu'entre 25 et 30 ans. Or l'écrasante majorité des usagers de drogues se sont initiés à cette pratique lorsqu'ils étaient adolescents ou jeunes adultes. Comme l'alcool et le tabac, la consommation de stupéfiants présente des risques pour la santé humaine. En altérant le comportement des usagers, elle peut également être source de nuisances ou d'accidents pour les tiers. Cette particularité justifie l'intervention des pouvoirs publics sur le marché des drogues. Ce sont les modalités de cette intervention qui doivent être revues afin de la rendre plus efficace.

Si les autorités considèrent généralement cette question avec une très grande prudence, c'est d'abord parce que les populations sont souvent hostiles à un assouplissement de la réglementation des stupéfiants. Publiés en mai 2016, les résultats d'un sondage réalisé après que le secrétaire d'État chargé des relations avec le Parlement, Jean-Marie Le Guen, avait mis en question l'efficacité de la prohibition du cannabis, ont ainsi montré que les Français restent majoritairement hostiles à la légalisation

comme à la dépénalisation du cannabis alors même qu'ils en sont de gros consommateurs. Selon l'Observatoire européen des drogues et des toxicomanies, la France est en effet le pays européen qui compte la plus forte proportion d'individus ayant déjà consommé du cannabis : plus de 40 % des 15-64 ans, contre 25 % environ aux Pays-Bas, où la vente et la détention d'une quantité de cannabis ne dépassant pas cinq grammes sont tolérées. La répugnance des autorités à la mise en place de politiques alternatives de lutte contre la drogue s'explique aussi par la faible connaissance de leurs effets. Il est donc nécessaire de tester des mécanismes innovants afin de pouvoir évaluer leur impact durant une période relativement longue. Dans certaines expériences menées en la matière, l'État entre en concurrence avec les trafiquants de drogue afin de réduire la demande qui leur est adressée. En Suisse par exemple, de l'héroïne de qualité médicale est disponible sur ordonnance depuis le début des années quatre-vingt-dix. Le développement du Programme expérimental de prescription de stupéfiants a contribué à la diminution des ventes illégales d'héroïne. Il a également eu une conséquence positive en termes de réduction de la dépendance : à Zurich, le nombre de nouveaux dépendants à l'héroïne est passé de 850 en 1990 à 150 en 2005 (3). Dans ce programme, l'héroïne est utilisée pour attirer et retenir le toxicomane dans un centre de soins afin de traiter les conséquences sanitaires et sociales de sa dépendance. D'autres pays européens ont mis en place des programmes de prescription médicale d'héroïne : c'est le cas de l'Allemagne, du Danemark, du Royaume-Uni et des Pays-Bas.

L'héroïne et la cocaïne ne sont toutefois pas centrales dans le débat relatif à l'évolution de la réglementation des stupéfiants. Le cannabis concentre l'essentiel de l'attention. Jugé moins addictif que les dérivés du pavot somnifère et de la coca, il est également beaucoup plus répandu : il représente près de la moitié du chiffre d'affaires de l'ensemble des drogues. Il est par ailleurs relativement aisé de produire du cannabis pour sa propre consommation et d'échapper de cette manière à l'emprise des trafiquants tout en contrôlant la qualité du produit final. La banalisation de cette substance complique notablement la répression de son usage. D'où le développement d'une réflexion portant sur les conditions dans lesquelles l'État pourrait intervenir afin de réduire le poids des trafiquants sur ce marché et de brider la consommation de cannabis. Professeure à

l'université de Toulouse, l'économiste Emmanuelle Auriol a ouvert une piste intéressante en proposant que l'État devienne un acteur du marché du cannabis et en évince progressivement les trafiquants. Dans un premier temps, le prix du cannabis « légal » devrait être fixé à un niveau suffisamment bas pour attirer les consommateurs, qui pourraient de la sorte acheter un produit de bonne qualité sans devoir entrer en contact avec des trafiquants et sans risquer une arrestation. En pratiquant un prix faible, l'État « casserait » les mafias. L'offre légale acquerrait ainsi une position de quasi-monopole sur le marché du cannabis. Cela permettrait à l'État, dans un second temps, de relever le prix afin de décourager la consommation. Cette étape est particulièrement délicate. Emmanuelle Auriol souligne que le prix du cannabis ne doit pas augmenter trop rapidement et trop fortement. Elle appuie son raisonnement sur l'exemple des quatre États américains ayant légalisé le cannabis récréatif: le marché noir résiste mieux là où le prix du cannabis « légal » est élevé (4). Pour que ce type de dispositif produise les résultats escomptés, il faut non seulement le calibrer finement, ce qui exige de disposer d'un certain recul sur ses effets, mais aussi réprimer impitoyablement le marché noir subsistant. Autrement dit, il s'agit de concentrer l'effort de la police et de la justice là où il peut être véritablement efficace.

Quoi qu'en pensent les tenants de la « guerre contre les drogues », éradiquer les stupéfiants de la surface de la planète constitue un objectif inatteignable. Il est en revanche possible de limiter les effets néfastes qu'exercent le trafic et l'usage de ces produits sur les individus comme sur la collectivité. Pour y parvenir, les pouvoirs publics devront multiplier les expériences de façon à identifier les mesures les mieux adaptées et les plus susceptibles d'être développées à plus grande échelle. Moins spectaculaires que les croisades menées par les partisans de la prohibition des stupéfiants ainsi que de la répression de la moindre infraction liée à la drogue, ces expériences se heurteront inévitablement à l'opposition d'une partie de la population. Mais il est indispensable d'explorer cette voie. Car elle est, en la matière, la seule porteuse d'espoir.

1. La morphine est le principal alcaloïde issu du pavot somnifère.
2. Jacob Sullum, « The wasteful war on drugs is doomed by Economics 101 », *Forbes*, 10 avril 2013.
3. « Heroin addiction: How to smack it down », *The Economist*, 7 novembre 2015, p. 14-16.
4. Emmanuelle Auriol, « Dépénaliser le cannabis pour reprendre le contrôle », propos recueillis par Olivia Recasens, *le Point*, 13 avril 2016.

UN LÉON BLUM PEUT EN CACHER UN AUTRE

› **Olivier Cariguel**

« La *Revue des Deux Mondes* peut attendre : elle est éternelle. »
Léon Blum (1)

On fête les quatre-vingts ans de l'arrivée au pouvoir du Front populaire. Léon Blum, le gardien de « la vieille maison » SFIO depuis la scission du congrès de Tours en 1920, a-t-il collaboré à la *Revue des Deux Mondes* ? Oui, à en croire le billet d'Yves Thréard, « Jaurès et Blum, les socialistes sont en train de vous trahir ! », publié il y a plus d'un an (2). Le directeur adjoint de la rédaction du *Figaro* y reproduisait le passage d'un article qu'il attribuait au leader socialiste sur les études classiques en voie de disparition programmée, paru en 1933 dans la *Revue des Deux Mondes*. Yves Thréard, qui oubliait de préciser le titre martial de l'article (« Quarante ans de guerre aux études classiques ») et la date exacte de parution (numéro du 1er novembre 1933) (3), rappelait également que Blum et Jaurès, anciens élèves de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, avaient été imprégnés de grec et de latin. L'exhumation de cet article lui servait à fustiger l'abandon de ces langues envisagé par le gouvernement de Manuel Valls à cause de la réforme du collège faisant craindre

la suppression des options latin et grec. Voilà qui était contraire aux idées du fondateur de *l'Humanité* et de l'icône du Front populaire (4). Blum aux *Deux Mondes* ? On se frotte les yeux. Aucune des facettes de sa personnalité n'incline à donner foi à cette collaboration contre-nature. Ni le jeune critique littéraire de *la Revue blanche*, ni l'auteur de l'essai *Du mariage* (5) décrié par des bourgeois outrés, ni le directeur politique du quotidien *le Populaire* « organe du parti socialiste », dont il était un des chefs de file, ne correspondait aux valeurs des *aficionados* de la *Revue* férus de modération. Située aux antipodes de sa sensibilité littéraire et de son engagement politique, elle affichait des positions conservatrices sous le directorat de René Doumic, élu secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1923. Rien de commun donc entre ces deux pôles de la vie culturelle et politique de la France.

Olivier Cariguel est historien, spécialiste de l'édition et des revues littéraires du XXe siècle à nos jours. Dernier ouvrage publié : Louis-Ferdinand Céline, *Lettres à Alexandre Gentil (1940-1948)*, (Éditions du Lérot, 2014).
› ocariguel@yahoo.fr

Pourtant Yves Thréard citait, pièce à l'appui, l'extrait d'un texte qu'il attribuait à Léon Blum :

> « Déjà, en 1933, dans la *Revue des Deux Mondes*, il *[Léon Blum]* s'inquiétait de la guerre déclarée aux études classiques : "Rien de plus déconcertant que l'acharnement des députés de gauche, depuis une quarantaine d'années, à détruire en France les études gréco-latines, maîtresses de civisme et de liberté. *[…]* (6) C'est que nos réformateurs se sont moins souciés d'éducation que de politique. Plus ou moins convaincus, malgré l'évidence des faits, que le grec et le latin empêchaient le peuple d'accéder aux plus hautes fonctions de l'État, au lieu d'élever l'élite des enfants pauvres aux études humaines et libérales, ils se sont attachés à supprimer ce prétendu obstacle, préférant ravaler la culture des lycées au niveau du primaire." Comme cela est envoyé ! Comme cela reste d'actualité ! Les socialistes d'aujourd'hui devraient relire Léon Blum… »

Nous avons suivi le conseil de l'éditorialiste du *Figaro*. Nous avons consulté les œuvres complètes de Blum (7), les trois biographies de référence et un inventaire des archives de Léon Blum (8), puis sillonné les sommaires de la *Revue des Deux Mondes* à la recherche du grand homme. Surprise ! Nous découvrîmes deux autres article signés « L. Blum », publiés dans deux numéros en 1931, que les autres sources consultées ne citent pas. Même thème, même veine ! Mais que faisait-il donc aux *Deux Mondes* à noircir du papier ? Quelque chose ne collait pas. La perplexité nous gagna. On commença par relever deux types d'incohérences. Dans la citation d'abord, où certains passages ont tinté à nos oreilles. Pourquoi le chef de la SFIO brocarde-t-il « l'acharnement des députés de gauche » qu'il estime « déconcertant » ? Alors, nous sommes allés aux sources. « L'acharnement » mentionné par Yves Thréard ne figure pas dans l'article de la *Revue des Deux Mondes* où c'est plus exactement « l'opiniâtreté de politiciens d'extrême gauche » qui est visée. Nous reviendrons sur cette variante. Un peu plus loin, l'auteur présumé qualifie de « méprisant » le discours d'un « orateur socialiste » à la Chambre des députés lors d'un débat parlementaire. Étrange qualificatif d'un chef de parti à l'encontre de l'un de ses membres, qu'il écrit noir sur blanc dans une revue adverse !

Enquête sur le prénom : qui est donc ce « L. Blum » ?

Notre espoir se tourna vers les ouvrages des trois principaux biographes successifs de Léon Blum : Jean Lacouture, Ilan Greilsammer et Serge Bernstein (9). Ils allaient nous éclairer. Hélas, aucun ne dit mot de ce combat en faveur des humanités. Aurait-il échappé à ces auteurs réputés et aux profils différents ? Enfin, texte original en main, un petit détail nous a étonné : la signature « L. Blum » à la fin de chaque contribution. L'abréviation du prénom figurait systématiquement au sommaire en première page de couverture, à la fin de l'article, dans la table des matières dudit numéro, et dans celle du volume relié rassemblant les quatre numéros de la revue de novembre et décembre 1933 (10). Idem pour les articles de 1931. Jamais de « Léon » en quatre

lettres. Toujours ce « L. » énigmatique. Rien ne permettait donc d'écrire que cette initiale était l'abréviation de Léon. C'est là que le bât blesse. L'initiale du prénom du sieur Blum devenait suspecte, comme si « Léon » accolé à « Blum » pouvait créer un malaise. Une enquête sur la piste de L. Blum s'imposait. Était-ce Laurent, Léon, Léonard, ou pourquoi pas Leopold Bloom, dans une sorte de facétie en hommage à James Joyce ? Avait-on affaire à un scoop, à une erreur sur la personne ou à un canular ? Nous n'étions pas au bout de nos surprises.

Ce n'est pas un article mais trois que L. Blum donna à la *Revue* de René Doumic en l'espace de deux ans. Il entama sa collaboration par un premier intitulé « Les langues vivantes et l'enseignement secondaire » (numéro du 15 juin 1931) (11), où il déplorait que l'enseignement des langues vivantes, selon une réforme portée par le ministre de l'Instruction publique, se passe des disciplines grecques et latines. Le deuxième se dressait justement « Contre une réforme illusoire de la licence ès lettres » (numéro du 15 octobre 1931) (12). L'auteur se révélait un ardent défenseur des études classiques. Il espérait qu'« un ministre humaniste allait enfin relever la licence de lettres de sa décadence ». Des réformes précédentes en 1907 et 1920 jugées « désastreuses » commençaient à saper l'obligation d'avoir étudié le latin et le grec pour tout futur licencié en lettres. La réforme qui s'annonçait, embourbée dans des allers et retours entre les Chambres et le gouvernement promettait de rendre le grec facultatif aux licences d'histoire, de philosophie et de langues vivantes. « La licence libre, qui ne comporte obligatoirement ni grec, ni latin, ni français poursuit sa piteuse carrière » (13), déplorait ce militant. À la lecture de ce plaidoyer, on a du mal à imaginer Léon Blum se saisir de questions aussi techniques ou dénoncer une « décadence », terme étranger au catéchisme officiel socialiste.

La *Revue des Deux Mondes* offrait à L. Blum une tribune idéale. Ses positions s'accordaient avec celles de René Doumic, normalien, gardien assermenté de la tradition, auteur d'histoires de la littérature plates pour qui Verlaine, par exemple, « a toujours été un très médiocre écrivain » (14). Deux ans plus tard, notre auteur tonnait de plus belle avec « Quarante ans de guerre aux études classiques », suite de sa contre-offensive lancée en juin 1931 : il y fustigeait les « réformateurs *[qui]* se sont

moins souciés d'éducation que de politique ». Le ton était alarmiste : « Au moment où la gratuité des études *[…]* ramène l'attention sur le grave problème de l'éducation nationale, il est opportun de montrer l'erreur pédagogique et politique commise jusqu'ici, la calamité sociale dont elle nous menace, et la vanité du prétexte invoqué pour ruiner l'enseignement secondaire (15) ». Cet article déterré en 2015 par Yves Thréard éveilla tant et si bien l'intérêt de la communauté des professeurs de langues anciennes que les responsables du *Bulletin de l'association Guillaume Budé* décidèrent de le reproduire en 1934 dans un numéro spécial parce qu'« il ne nous semble pas avoir perdu de son actualité », justifiait une note de bas de page de la rédaction (16). Cette même résonance avec l'actualité qui a ravi Yves Thréard… Mais, contrairement à ce qu'il écrit, la citation qu'il a extraite n'est pas issue de la *Revue des Deux Mondes* mais de ce numéro spécial de société savante, et qu'il ne mentionne pas. En effet, comme nous l'avons déjà signalé, la première phrase de la version originale de l'article pointait « l'opiniâtreté des politiciens d'extrême gauche, depuis une quarantaine d'années, à détruire en France les études gréco-latines, maîtresses de civisme et de liberté ». Or « l'opiniâtreté des politiciens d'extrême gauche » est remplacée dans le numéro du *Bulletin de l'association Guillaume Budé* par « l'acharnement des députés de gauche ». Encore une fois le mystérieux prénom n'est pas développé, l'article est signé « L. Blum » qui en a modifié l'incipit et élargi la cible visée. Yves Thréard n'a visiblement pas eu sous les yeux la version originale.

Malgré ces incohérences, la notice « Léon Blum » du catalogue du Système universitaire de documentation (Sudoc) nous rassurait en lui créditant deux articles alors qu'ils n'étaient pas signés Léon mais « L. Blum » (17) ! Cette base est d'une grande utilité pour les chercheurs. À condition d'être vigilant. Et si tout cela n'était de notre part que des chicaneries ? Ne peut-on pas accorder notre confiance à cette base de référence sans remonter à la source ? Le doute subsistait jusqu'à ce que nous mettions la main sur un exemplaire du numéro du *Bulletin de l'association Guillaume Budé* dédicacé « à M. Max Lazard pour le documenter sur l'inflation des diplômes et sur sa cause véritable, très cordial hommage L. Blum ». Bien que l'initiale du prénom restât

encore muette, nous avions sous les yeux l'écriture de L. Blum qui ne ressemblait guère à celle du leader socialiste (18). La comparaison graphologique étant une preuve insuffisante pour ne pas attribuer l'article à l'homme politique, on piétinait. Le faisceau d'indices n'était pas assez lumineux. L'hypothèse d'un homonyme se dessinait.

Il fallait creuser plus profond pour transformer nos doutes en certitudes. L'incompatibilité politique entre Léon Blum et la *Revue des Deux Mondes* peut difficilement être remise en question. Elle se doublait, on l'a vu, d'une incompatibilité littéraire. En 1894 Léon Blum a consacré une chronique à la *Revue des Deux Mondes* :

> « Je viens de relire une année de la *Revue [1893]*. C'est un lourd travail. J'ai sur ma table trois gros volumes et douze brochures. Il y a là beaucoup de place pour beaucoup de grandes œuvres, et l'admirable couverture ! Le beau papier profond où les mots semblent s'incruster ! Tout cela me faisait un peu envie. Et maintenant je me sens de la pitié pour tant de bonne volonté perdue. *[…]* Cette *Revue* est faite avec un art trop parfait. Aucun snobisme ne lui échappe. Tous les sujets y sont réduits au ton de son admirable public. Les revues purement littéraires n'attirent que les gens de goût et quelques pédants. La *Revue* n'est étrangère à aucune nuance de pédantisme : elle les capte tous. C'est la collection des manuels Roret pour petite noblesse de province. Seulement qu'en restera-t-il dans cinquante ans ? Lisez la *Revue* de 1840. (19) »

Le goût de Blum ne s'était pas académisé et il n'était pas passé dans le camp qu'il égratignait au XIX^e^ siècle. L'hypothèse d'un revirement s'effondre. Quant au style des trois articles parus dans la *Revue des Deux Mondes*, il était laborieux, presque ennuyeux et ne ressemblait pas à la plume de Léon Blum. (On peut toutefois envisager, sans grande conviction, qu'il ait adapté son écriture à la *Revue*). Enfin, la situation de Blum dans l'opinion publique n'était guère enviable. Au début des années trente, il était l'homme le plus insulté de France,

couvert d'injures antisémites par l'Action française et consorts. Ses responsabilités étaient très nombreuses. La situation internationale le préoccupait. Qu'allait-il disserter sur les humanités aux *Deux Mondes* tout en rédigeant chaque jour un éditorial politique pour *le Populaire* ? De telles contributions ne pouvaient pas passer inaperçues sans susciter des réactions qui auraient effrayé le sage Doumic.

L'autre Léon Blum

Tous ces indices qui ne constituaient pas des preuves déterminantes concordaient pour affirmer qu'il y avait erreur sur la personne. Qui était L. Blum ? La réponse se trouvait du côté de la confrérie des latinistes et hellénistes distingués membres de l'association Guillaume Budé qui avait republié son article utilisé par Yves Thréard. Léon Blum, car c'est bien d'un Léon qu'il s'agit, était un professeur agrégé de lettres au lycée Janson-de-Sailly mort en 1943. Un hommage posthume lui est rendu dans la *Revue des études grecques*. Sa vie est brièvement retracée le 17 juin 1943 par Albert Rivaud, président de l'Association pour l'encouragement des études grecques :

> « Léon Blum, ancien professeur au lycée Janson-de-Sailly était membre de l'association depuis 1920. Il avait publié en 1902 la traduction d'une partie des œuvres de Flavius Josèphe, éditées par la Librairie Leroux sous la direction de Théodore Reinach. Il y avait ajouté une traduction du *Contre Apion*, sur un texte également établi par Théodore Reinach. Mais le talent de notre confrère s'est surtout exercé dans une campagne vigoureuse en faveur des études classiques. Nul n'a mieux montré que lui, en de courts articles parfois étincelants, la nécessité pour les Français de ne jamais oublier les sources antiques de leur langage et de leur pensée. M. Blum avait mis en pleine lumière la valeur humaine de la tradition classique. Cet homme modeste, qui n'avait aucun goût pour le bruit, a risqué

> sa tranquillité pour défendre son idéal. Notre association se doit d'adresser son hommage à celui qui l'a servie avec tant de courage et de fidélité. (20) »

Léon Blum donna en effet à *la Revue de Paris*, concurrente de la *Revue des Deux Mondes*, quatre longs articles parus de 1923 à 1935 sur son thème de prédilection (21). Des lecteurs étonnés écrivirent à la rédaction pour demander « si M. L. Blum, auteur de l'excellente étude parue dans notre livraison du 15 octobre 1935 sous le titre : "La renaissance des humanités" *[sic]* était M. Léon Blum, l'homme politique. (22) » La réponse fusa : « Non ; notre collaborateur, qui a déjà publié dans notre revue maints articles sur les études classiques, est professeur honoraire de l'Université. » Dans la revue savante dont il avait la responsabilité, Albert Rivaud, philosophe et traducteur de livres de Platon aux Éditions Les Belles Lettres, salua la mémoire de son collègue sous le coup des persécutions antisémites auxquelles il ne pouvait faire allusion explicitement.

La personnalité et le parcours d'Albert Rivaud (1876-1956) ne sont pas anodins. Reçu premier en 1900 à l'agrégation de philosophie, cet universitaire mena une carrière sans accroc jusqu'aux débuts de l'Occupation. Il fit la connaissance du maréchal Pétain à l'École supérieure de guerre, où il donna des conférences sur la politique allemande avant d'obtenir la chaire de philosophie et d'histoire de la philosophie en 1933 à Paris. Alité durant la débâcle de l'été 1940, il apprend à la radio sa nomination au poste de ministre de l'Éducation nationale dans le dernier gouvernement de la III^e^ République, le cabinet Pétain, qui dura du 16 juin au 12 juillet 1940. Mais les Allemands ne tardent pas à faire pression pour écarter cet antinazi déclaré (23). Rivaud est rapidement débarqué (24). D'après le *Journal* de son ami le sénateur du Puy-de-Dôme Jacques Bardoux, Pierre Laval le trouvait « complètement idiot » (25) – comprendre, aux yeux du maquignon Laval : dénué de tout sens politique. Le même Bardoux décrit un Rivaud « fatigué, déprimé, anxieux » qui « souffre de son impuissance matérielle et de son impuissance physique » (26). Au bord de la dépression, Rivaud est recueilli par la *Revue des Deux*

Mondes repliée au Castel-Sévigné à Royat dans la banlieue de la capitale auvergnate. Collaborateur assidu, il y trouva quelque apaisement à participer à ses conseils de rédaction. Ayant retrouvé un poste à l'université de Clermont-Ferrand, il a le loisir de publier de longs articles. Il fustige en particulier « une idole malfaisante » le marxisme, qualifié d'« immoralisme » et d'« ennemi de la civilisation et de la vie » (27)... À la mort de Henri Bergson, il donna une longue étude sur « la pensée de Bergson et sa place dans l'histoire des idées » (28). Ainsi le bref hommage rendu par ses pairs à l'helléniste Léon Blum fut-il confié à un éphémère ministre de l'Éducation, pétainiste convaincu, antinazi et antimarxiste de choc (29).

La polémique sur l'abandon de l'enseignement du latin et du grec déclencha au printemps 2015 une tempête médiatique contre la ministre de l'Éducation nationale, Najat Vallaud-Belkacem. Les commentateurs de la vie politique ont sauté sur l'opportunité de rouvrir le grand débat national touchant aux racines de notre langue française et à l'histoire de notre civilisation. L'occasion était trop belle de mettre en porte-à-faux la ministre et une gauche soupçonnée de renier les idées de ses héros. Yves Thréard a été trompé par une homonymie presque parfaite. Son cas n'est pas isolé… À sa décharge, lors de notre enquête, nous avons découvert que même la *Revue des Deux Mondes* n'y avait vu que du feu. Sans s'interroger, elle s'était elle aussi précipitée sur L. Blum le chef politique! En 1987, l'honorable président de la Société des agrégés, Guy Bayet, « recommande aux hommes politiques de gauche et de droite la lecture de "Quarante ans de guerre aux études classiques" qui *[lui]* semble d'une brûlante actualité » et « prophétique » (30). Toujours cet argument resservi! À la fin de sa chronique, Guy Bayet le docte rappelle les fonctions de chef de gouvernement de Front populaire de Léon Blum. Il concède qu'« on ne peut dire que les idées de Léon Blum aient été suivies par Jean Zay », ministre radical de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts de juin 1936 à septembre 1939. Et pour cause! Cette ombre au tableau ne fit pas douter Guy Bayet de l'identité réelle de l'auteur. Une question demeure. Pourquoi la *Revue des Deux Mondes* masqua-t-elle « Léon »? René

Doumic, soucieux de ne pas essuyer une vague de désabonnements, a dissimulé le prénom par prudence. Il était connu pour ses coups de ciseaux et sa prudence légendaire. Le conformisme, on vous dit ! Son rôle l'obligeait à ménager son public. La *Revue de Paris*, elle, ne s'était pas interdit d'afficher le prénom en toutes lettres sur la couverture de ses numéros.

La richesse du fonds de la *Revue des Deux Mondes* est telle qu'elle suscite des quiproquos sur des auteurs à l'origine de contresens magistraux. On tient là une nouvelle définition, inédite, d'une grande revue : induire en erreur des esprits attentifs à l'actualité du passé et donner à croire que des célébrités contribuent à sa renommée alors qu'elle ne les a jamais publiées.

Nous finirons par ne plus croire à rien (31).

1. Léon Blum, « Les Revues », *La Revue blanche*, février 1894, p. 191.
2. Publié le 14 mai 2015 et consultable en ligne sur les pages de son blog.
3. L. *[sic]* Blum, « Quarante ans de guerre aux études classiques », *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1933, p. 102-117.
4. Léon Blum avait également participé en 1904 à la fondation de *l'Humanité*.
5. Paru aux Éditions Paul Ollendorff, 1907.
6. Coupure indiquée par Yves Thréard, qui recopie après cet incipit le début du deuxième paragraphe.
7. Léon Blum, *l'Œuvre de Léon Blum*, Albin Michel, 9 volumes parus de 1954 à 1972. Nous avons consulté le tome III-2, intitulé « 1928-1934. Réparations et désarmement. Les problèmes de la paix. La montée des fascismes », qui couvre la période de publication que nous avons relevée.
8. Il s'agit de l'inventaire du fonds dénommé « Fondation nationale des sciences politiques » déposé aux Archives nationales et établi par Marie-Geneviève Chevignard, 4 volumes, 1979-1980.
9. Jean Lacouture, *Léon Blum*, Seuil, 1977, puis « Points Seuil », 1979, édition revue et abrégée ; Ilan Greilsammer, *Blum*, « Grandes biographies », Flammarion, 1996 ; Serge Bernstein, *Léon Blum*, Fayard, 2006.
10. La *Revue des Deux Mondes* bimensuelle, paraissait imperturbablement les 1er et 15 de chaque mois. Le titre, comme il est d'usage, est légèrement modifié en page de sommaire ou à la table des matières. Il est condensé en « La guerre aux études classiques, par M. L. Blum ».
11. L. *[sic]* Blum, « Les langues vivantes et l'éducation secondaire », *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1931, p. 909-921.
12. L. *[sic]* Blum, « Contre une réforme illusoire de la licence ès lettres », *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1931, p. 883-900.
13. *Idem*, p. 884.
14. René Doumic, « Revue littéraire. Les *Œuvres complètes* de Paul Verlaine », *Revue des Deux Mondes,* 15 janvier 1901, p. 454.
15. L. *[sic]* Blum, « Quarante ans de guerre aux études classiques », *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1933, p. 102-103.
16. L. *[sic]* Blum, « Quarante ans de guerre aux études classiques », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, numéro spécial, nº 43, avril 1934, p. 7-25.
17. L'article sur la réforme de la licence de lettres (15 octobre 1931) et celui de 1933 sur la guerre aux études classiques.
18. L'exemplaire dédicacé est conservé à la bibliothèque universitaire de Rouen « Sciences du tertiaire », section Documentation sous la cote G 6287. Nous remercions M. Philippe Rouyer d'avoir facilité notre recherche en nous communiquant une copie de la page dédicacée.
19. Léon Blum, « Les Revues. La *Revue des Deux Mondes* en 1893 », *la Revue blanche*, mars 1894, tome VI, p. 285 et 288. Citation aimablement communiquée par Anne Karaktsoulis.
Les manuels Roret étaient une mine d'informations pratiques sur toute sorte de métiers avec de nombreuses planches techniques. Nicolas Edme Roret publie en 1822 son premier manuel. Plus de 400 seront édités et forment un « un imposant et unique témoignage des savoir-faire artisanaux et technologiques des XVIIIe et XIXe siècles. Voir Francis Roret, « L'histoire des manuels Roret », *in* Bruno Fieux, *Bibliographie des manuels Roret*, Éditions Émotion primitive, 2008. Voir aussi l'article en ligne de Bertrand Hugonnard-Roche, « Une brève histoire des manuels Roret : le manuel du relieur en première édition (1827) ».
20. « Assemblée générale du 17 juin 1943. Allocution de M. Albert Rivaud, président de l'association »,

Revue des études grecques. Publication trimestrielle de l'association pour l'encouragement des études grecques, Éditions Les Belles Lettres, volume 56, n° 266, juillet-décembre 1943, p. XVIII.
21. Voici la liste des articles : « La Bataille pour les humanités » (15 mai 1923, p. 355-385) ; « La contre-réforme moderniste et l'invasion primaire (1er décembre 1926, p. 636-665) ; « La licence ès lettres et le recrutement des professeurs » (1er décembre 1930, p. 626-645) ; « Vers une renaissance des humanités » (15 octobre 1935, p. 890-904).
22. « Note de la rédaction », *la Revue de Paris*, 15 novembre 1935, p. 480.
23. Albert Rivaud a écrit *les Crises allemandes 1919-1931* (Armand Colin, collection « Section d'histoire et science économiques », 1932) et *le Relèvement de l'Allemagne 1918-1938* (Armand Colin, 1938). Il y eut quatre éditions de ce livre en dix-huit mois. Dans la *Revue des Deux Mondes*, il publia « La Propagande nazie » (numéro du 1er mai 1938, p. 149-166) et « L'âme du nazi » (numéro du 15 mars 1940, p. 193-213).
24. Nos informations biographiques proviennent de la notice consacrée à Albert Rivaud publiée dans le *Dictionnaire des ministres (1789-1989)* parue sous la direction de Benoît Yvert (Perrin, 1990, p. 596) et de celle rédigé par Martial Gueroult, *Notice sur la vie et les travaux d'Albert Rivaud (1876-1956)*, Typographie de Firmin-Didot, 1958, p. 16.
25. Jacques Bardoux, *Journal d'un témoin de la Troisième République 1er septembre 1939-15 juillet 1940*, Fayard, 1957, p. 415. Bardoux note ce propos de Laval à la date du 12 juillet 1940, jour de son renvoi.
26. *Idem*, p. 379.
27. Albert Rivaud, « Une idole malfaisante : le marxisme », *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1941, p. 5-24.
28. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1941, p. 158-184.
29. Albert Rivaud fut emprisonné quarante-huit heures par la Gestapo en novembre 1943 lors de la rafle de l'université de Strasbourg, hébergée dans les locaux de celle de Clermont-Ferrand. Il sera traduit devant la haute Cour de justice, qui, considérant son activité en faveur de l'Armée secrète, statue par un non-lieu le 23 janvier 1947. Voit Martial Gueroult, *art. cit.*, p. 8.
30. Guy Bayet, « Sur un article de Léon Blum », *Revue des Deux Mondes*, août 1987, p. 420-426. Guy Bayet a régulièrement tenu de janvier 1987 à décembre 1988 la rubrique « L'enseignement » dans la *Revue des Deux Mondes*. Élu en 1960 à 32 ans président de la Société des agrégés, Guy Bayet, professeur agrégé au Lycée Henri IV, bénéficiait du soutien de son ancien professeur Georges Pompidou. La longue présidence de ce gaulliste a contribué à donner à la Société une image d'« association de droite » à « l'allure réactionnaire », selon l'historien Yves Verneuil. Voir Yves Verneuil, *les Agrégés. Histoire d'une exception française*, Belin, 2005 et aussi son article « Valeurs et combats de la Société des agrégés depuis 1914 », paru dans *Vingtième siècle*, Presses de Sciences Po, janvier 2003, n° 77, p. 69-84.
31. Cette phrase ouvre l'article de Léon Blum « Les Revues. La *Revue des Deux Mondes* en 1893 » paru en 1894 dans *la Revue blanche* (art. cit., p. 285).

ABY WARBURG, ENFIN !

› **Robert Kopp**

Pendant longtemps, les études comparatistes se sont bornées à étudier les influences « étrangères » dans tel ou tel domaine des lettres ou des arts (1). Impatientes de se conformer à la terminologie du politiquement correct, elles parlent désormais de « transferts culturels ». Mais elles oublient le plus souvent de s'intéresser à tout ce qui n'est pas transmis, soit qu'à certaines époques il existe des résistances, soit qu'à d'autres, les récepteurs potentiels manquent d'appétence.

C'est ainsi que les travaux d'un des historiens de l'art les plus novateurs de la première moitié du XX^e^ siècle, Aby Warburg (1866-1929), commencent à être traduits et discutés en France avec près d'un siècle de « retard » (2). Sans doute la figure solaire d'André Chastel (1912-1990) suffisait-elle à faire rayonner dans l'Hexagone, voire au-delà, l'histoire de l'art français sans que se fasse sentir le besoin d'aller chercher un supplément d'inspiration auprès de l'École de Vienne ou des fondateurs de l'iconologie.

Certes, Chastel était parfaitement au courant de ce qui se passait en Allemagne, en Italie, voire en Pologne (3), mais il se sentait plus proche de ses maîtres Henri Focillon et Émile Mâle que d'Aloïs Riegl ou de Max Dvořák. Et en matière de traduction, il préférait se consacrer aux textes de Leonard de Vinci ou de Giorgio Vasari plutôt qu'à ceux de ses collègues.

Ainsi, la thèse de Warburg sur *la Naissance de Vénus* et *le Printemps* de Botticelli, qui date de 1893, n'a-t-elle été traduite en français qu'en 1990, en même temps que son étude sur Dürer et l'Antiquité ou que celle qui traite de l'art flamand dans le cadre de la Renaissance florentine, qui remontent à 1902 (4). On ne s'étonnera donc pas que la grande biographie de Warburg par Ernst Hans Gombrich, l'un de ses successeurs à la tête du Warburg Institute de Londres, publiée en anglais en 1970, traduite en allemand en 1981 et en italien en 1983, vienne seulement de voir le jour en français (5). Utilisant les notes de lecture de Warburg, ses carnets de voyages, sa correspondance, elle retrace le cheminement de cet esprit d'une curiosité hors pair, d'étape en étape, depuis le temps de ses études à Bonn, à Strasbourg, à Berlin, de ses voyages aux États-Unis et ses séjours prolongés à Florence, jusqu'à sa maladie, sur laquelle il ne s'attarde pas, et ses derniers projets.

Robert Kopp est professeur de littérature française moderne à l'université de Bâle. Dernières publications : *Baudelaire, le soleil noir de la modernité* (Gallimard, 2004), *Album André Breton* (Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008), *Un siècle de Goncourt* (Gallimard, 2012).
› robert.kopp@unibas.ch

Né dans une famille juive conservatrice, l'aîné de sept enfants, Aby Warburg était destiné à reprendre la banque familiale. S'il y renonce, c'est contre le gré de ses parents, mais en échange de la possibilité de se procurer tous les livres dont il a besoin pour ses études. C'est la base de son futur institut de recherche à Hambourg, qui a trouvé refuge à Londres en 1933, à la prise du pouvoir par Hitler. C'est là qu'il continue à accueillir les chercheurs du monde entier, du moins ceux qui s'intéressent à la problématique très particulière de la « survie » de l'Antiquité non seulement dans les arts et les lettres, mais dans l'ensemble des manifestations de la civilisation occidentale, la mode, les fêtes, le théâtre, les ornements de toute sorte. Ce qu'il ne cesse de traquer, ce sont les traces de ce monde païen dans la civilisation chrétienne. Car, pour Warburg, rien ne meurt définitivement. Les formes, les images sont dotées d'une vie propre dont il convient de retrouver l'histoire.

Le terme de « survie » ne rend qu'imparfaitement celui de *Nachleben* qu'avait choisi Warburg : survivance, renouveau, *survival*, *revival*, aucune traduction ne rend compte de cette vie, à d'autres époques

et dans d'autres contextes, de ces formes artistiques et de ces états psychiques provenant du monde antique, que Warburg perçoit dans cette Renaissance florentine sur laquelle il s'est concentré. Étroitesse des centres d'intérêt, mais ampleur et multiplication des perspectives. Warburg ne déchiffre les tableaux pas seulement du point de vue formel mais en ayant recours à la religion, à la science, à la littérature, à la philosophie, aux superstitions de l'époque. D'où l'idée d'une bibliothèque réunissant tous les aspects de l'histoire de la civilisation, et classée par thèmes, mais où les livres changent de place au gré de la réflexion de Warburg. Une institution qui n'était possible qu'à Hambourg, ville marchande, sans tradition universitaire (l'université de Hambourg ne date que de 1919), proche de la tradition anglo-saxonne et riche d'une tradition culturelle moins conventionnelle que dans le reste de l'Allemagne de Guillaume II.

Le projet de Warburg dépasse de loin l'histoire de l'art ; il est anthropologique. S'appuyant sur Karl Lamprecht, mais aussi sur Charles Darwin, Warburg cherche au fond à comprendre quels sont les mécanismes psychologiques qui pourraient expliquer l'existence de la religion, de l'art et de la science dans le contexte de l'évolution de l'humanité. Ce qui explique son intérêt pour les mythes et les rites, dont il retrouve des avatars dans des œuvres à travers les âges. Cerné par le chaos et habité par la peur, c'est par les mythes que l'homme essaie de s'accommoder de la réalité, c'est par les formes de l'art qu'il tente de maîtriser le monde extérieur. Aussi Warburg accorde-t-il peu de place à l'imagination (qu'il estime même – selon sa propre expérience – dangereuse pour la santé mentale). En revanche, il croit que l'artiste utilise des matériaux provenant parfois du fond des âges et que l'historien, grâce à un patient déchiffrement, finit par reconnaître. C'est ainsi qu'il réussit à identifier, au terme d'une traque digne de Sherlock Holmes, dans les fresques du Palazzo di Schifanoia à Ferrare une série de figures qui avaient résisté à toute tentative d'explication, en y retrouvant les traces de représentations astrales antiques, mais qui avaient perdu « la netteté de leurs contours grecs au cours de leur migration séculaire, depuis la Grèce, à travers l'Asie Mineure, l'Égypte, la Mésopotamie, l'Arabie et l'Espagne » (6).

Les images ne se perdent jamais, elles subissent des métamorphoses. Ainsi le dernier projet de Warburg consistait-il en un *Atlas mnémosyne*, qui devait réunir des milliers d'images du monde entier dans le but de permettre une histoire comparative de l'art partant de l'image (7). Toutefois, l'iconologie de Warburg ne débouche pas sur une histoire de styles. C'est bien l'artiste singulier qui retient son intérêt. L'artiste qui souvent crée en réaction à son temps plus qu'il ne le représente et qui, par ses choix personnels, résiste à l'héritage imaginaire de son époque et aux stéréotypes que celui-ci véhicule.

1. Citons, à titre d'exemple, l'excellente synthèse de Philippe Van Tieghem, destinée dans le temps aux étudiants en lettres, *les Influences étrangères sur la littérature française, 1550-1880*, Presses universitaires de France, 1961.
2. Il faut citer ici l'œuvre pionnière de Georges Didi-Huberman, *l'Image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Minuit, 2002, ainsi que le livre de Marie-Anne Lescourret, *Aby Warburg ou la tentation du regard*, Hazan, 2014.
3. Comme l'a montré l'exposition « André Chastel, histoire de l'art et action publique » qui s'est tenue à l'Institut national d'histoire de l'art en 2013 et dont il reste un excellent catalogue.
4. Dans le volume *Essais florentins*, Klincksieck, 1990, réédité chez Hazan en 2015.
5. Hans Ernst Gombrich, *Aby Warburg. Une biographie intellectuelle*, suivie d'une étude sur l'histoire de la bibliothèque de Warburg par Fritz Saxl, présenté et traduit par Lu cien d'Azay, Klincksieck, 2015.
6. « Art italien et astrologie internationale au Palazzo du Schifanoia à Ferrare », in *Essais florentins*, *op. cit.*, p. 202.
7. Aby Warburg, *l'Atlas mnémosyne*, texte de Roland Recht, L'Écarquillé-Institut national d'histoire de l'art, 2012.

LITTÉRATURE

176 | « Il n'était plus l'homme qu'il avait été »
› **Lionel Duroy**

185 | Céline, quoi de neuf ?
› **Robet Kopp**

189 | Dash
› **Frédéric Verger**

« IL N'ÉTAIT PLUS L'HOMME QU'IL AVAIT ÉTÉ »

› **Lionel Duroy**

L'Absente de Lionel Duroy (1) est l'un des événements de la rentrée littéraire. Le roman s'ouvre sur la route. Parce qu'il divorce, Augustin a dû vendre sa maison. À l'instant où les déménageurs sont apparus, il a commencé à perdre pied. Il a entassé dans sa voiture ce qui lui tient le plus à cœur : ses photos, les petits trésors de ses enfants, ses manuscrits ; il a attaché sur le toit ses deux meilleurs vélos, et il s'est enfui. Quand il rencontre cette femme, cela fait plusieurs jours qu'il roule, hors de lui, affolé, n'ayant plus aucun endroit sur la terre où se poser.

Quelle heure peut-il être ? Six heures et demie peut-être. Le soleil frise encore sur les toits, mais dans un moment il aura disparu. Augustin se sent généralement mieux le soir, comme si le droit lui était enfin consenti de laisser les choses aller, de ne plus lutter. De la rue piétonne s'élève une rumeur réconfortante et il songe qu'au fond ce n'est pas désagréable, toutes ces devantures luxueuses, toutes ces boutiques offertes. Au temps d'Esther, ils se seraient fait la réflexion qu'on trouve partout les mêmes enseignes aujourd'hui, que toutes les villes de France sont devenues interchangeables avec leurs quartiers

piétonniers, et sans doute se seraient-ils moqués. Se promenant enlacés, s'imaginant indestructibles, sachant qu'ils allaient bientôt chercher un restaurant avant de rejoindre leur hôtel.

Oh, cette manie qu'il a de se repasser toujours les mêmes vieux films. Il est ailleurs, le ventre noué, quand il aperçoit l'enseigne d'une librairie. Il vient s'immobiliser devant la vitrine. Quel livre ? Ah oui, Brautigan.

Il entre. Un instant plus tôt il était avec Esther et il a du mal à chasser cette image. Il dit bonjour à la femme qui se tient derrière la caisse, mais sans la voir, aperçoit le rayon des poches et s'y dirige. B… Bauchau, Bellow, Bernhard, Blondin, oui, tous ceux-là, il les aime, et peut-être sourit-il secrètement, ah voilà, Brautigan : *Un privé à Babylone*, *la Pêche à la truite en Amérique*, *la Vengeance de la pelouse*. Chez Brautigan, les gens sont souvent perdus, mais ils ne donnent pas le sentiment d'en être malheureux, comme chez Bellow par exemple, non, ils laissent le destin décider pour eux. Augustin songe qu'il préférerait être un héros de Brautigan plutôt qu'un personnage de Bellow, mais que l'honnêteté l'oblige à dire…

Journaliste et écrivain, Lionel Duroy est notamment l'auteur de *l'Hiver des Hommes* (Jullard 2012), *Échapper* (Juliard, 2015) et *l'Absente* (Julliard, 2016).
› lionelduroy@hotmail.fr

« Excusez-moi, l'interrompt une voix, vous ne seriez pas Augustin Revel ?

– Si.

– Je suis le libraire, c'est mon associée, la dame que vous apercevez là-bas, qui vous a reconnu.

– Ah. Bonjour.

– Ravi de vous rencontrer, dit l'homme en serrant la main que lui tend Augustin. Vous êtes de passage dans la région ?

– Comme vous voyez. J'avais envie de relire une nouvelle de Brautigan, c'est pour ça que je suis entré chez vous.

– Le hasard fait bien les choses… Je ne voudrais pas être indiscret mais vous comptez séjourner quelque temps à Verdun ?

– Je ne sais pas. À vrai dire, je ne crois pas… Un homme qui tient une station-service au bord d'une route où ne passe pratiquement plus personne, ça vous dit quelque chose chez Brautigan ?

– Là, vous me posez une colle.

– Ou chez Faulkner. J'aimerais retrouver cette histoire, et en même temps ça n'a plus beaucoup d'importance.

– Ah bon, bon… Parce que si vous restiez un peu j'organiserais volontiers une signature. Vous seriez d'accord sur le principe ?

– Je n'y ai pas réfléchi, mais je ne pense pas rester.

– Beaucoup de gens vous lisent, ici. Certains ont été déçus par votre dernier livre, enfin déçus n'est pas le mot, choqués plutôt, mais je suis certain qu'on aurait du monde malgré tout. D'ailleurs, il y a quelques mois, j'avais appelé votre attachée de presse, Arlette, Armelle…

– Armelle Duflot.

– Exactement ! Elle m'avait dit que vous n'étiez pas disponible, ou fatigué, je ne sais plus, mais qu'on pourrait envisager cela plus tard.

– Écoutez, je suis à l'Hôtel de France, appelons-nous demain matin si vous voulez et je vous dirai.

– Très bien. Parfait. Alors je ne vous embête pas plus. »

Entendre le libraire évoquer Armelle lui a fait un choc, c'est pourquoi il est sorti précipitamment en abandonnant son Brautigan. Et maintenant il se demande bien pourquoi. Armelle toujours si attentionnée, si prévenante : « Bien sûr, Augustin, si vous ne le sentez pas, ne le faites pas. » Il refusait une émission sur deux, et quand les critiques étaient mauvaises, c'était Armelle qui lui présentait des excuses. Son dernier roman était paru à la rentrée de janvier, il y avait donc neuf mois. Dans les cinq ou six semaines qui avaient suivi, il avait eu Armelle au téléphone presque tous les jours. Il venait de quitter Paris pour emménager au Mont-Pertus, c'était une période assez joyeuse, même s'il était en plein divorce. Depuis, il n'avait plus parlé à Armelle, elle le croyait donc toujours là-bas, dans sa belle maison coloniale, en train d'écrire son prochain livre. Ah voilà, ce qui l'avait mis si mal à l'aise c'était d'imaginer ce type, le libraire, appelant Armelle pour l'informer qu'Augustin était à Verdun, les cheveux sales et pas rasé depuis huit jours, un jean crasseux, une chemise douteuse, au volant de sa bagnole chargée jusqu'aux yeux. Mais non, par chance le libraire n'avait pas vu la Peugeot. Ce qui l'avait mis si mal à l'aise, c'était de

nouveau la conscience qu'il n'était plus l'homme qu'il avait été, et la crainte qu'Armelle l'apprenne, qu'elle le découvre dans cet état. Elle allait avertir Curtis. « Vous saviez qu'Augustin était à Verdun, monsieur ? C'est un libraire qui m'a prévenue. Il lui a tenu des propos incohérents, lui donnant l'impression de ne plus trop savoir où il habitait. » Comment éviter ça ? S'il disparaît et ne donne plus signe de vie, comme il est tenté de le faire, le libraire va appeler Armelle, c'est certain. Mais s'il accepte la rencontre, il va également l'appeler, cette fois pour réclamer des photos, un dossier de presse, du matériel pour annoncer la signature. Dans les deux cas, toute la maison d'édition va savoir qu'Augustin est en perdition du côté de Verdun. Découvrir qu'il a dû vendre sa villa, qu'il n'écrit plus. Sur quoi écrirait-il puisqu'il avait annoncé à Curtis un roman dont le personnage principal serait justement sa maison ?

C'était étonnant comme il s'était renfermé sur lui-même du jour où il avait compris qu'il allait la perdre. Pourquoi n'avait-il pas prévenu Curtis ? Pourquoi n'avait-il rien dit ? Comme s'il avait honte. À ce moment de sa réflexion lui revient à l'esprit le spectacle de sa mère le jour où le commandant avait surgi. Ils habitaient la cité ouvrière depuis trois ou quatre mois peut-être. La sonnette ne marchait plus, on venait de leur couper l'électricité, c'est sans doute pourquoi le commandant les avait hélés depuis la rue, sous leurs fenêtres : « Suzanne ! Théophile ! C'est moi, Thibault. » Augustin avait vu la mère se pencher furtivement : « Mon Dieu, Thibault ! » La mère livide, roulant ses yeux de folle comme si elle cherchait un trou de souris par où s'enfuir. « Toto, dis-lui que je ne suis pas là. Je ne veux pas qu'il me voie dans cet état. Dans ce taudis. Ne le fais pas entrer, je t'en supplie. » Thibault Jouve était le parrain d'Augustin. Les parents l'avaient connu à Bizerte, où il commandait la base navale. La mère était fière de le compter parmi leurs amis – un héros de Londres, proche de l'amiral d'Argenlieu, quand Toto s'était planqué pendant toute la guerre – et au temps de Neuilly le commandant et sa femme étaient de tous les dîners qu'offrait la mère. Toto avait tenté de le retenir en bas, puis sur le palier, mais le commandant ne s'était pas laissé faire et quand il était entré dans la pièce au plafond bas où se tenaient les enfants et

la mère, celle-ci avait bondi vers la baie vitrée, l'avait ouverte et avait commencé à enjamber le garde-corps. Le commandant avait rattrapé la mère par le bras et lui avait collé une paire de gifles. Puis il l'avait emmenée vers le fond de l'appartement, suivi par Toto, et les enfants avaient entendu les sanglots de la mère que couvraient par instants les admonestations du commandant.

Est-ce un réflexe normal de se cacher, de se renfermer sur soi-même quand le ciel vous tombe sur la tête, ou Augustin l'a-t-il appris de la mère ? Si celle-ci le touche, subitement, c'est qu'il a conscience de ne pas l'avoir connue, de l'avoir réduite à son subterfuge. Il n'aura retenu d'elle que son souci stupide de briller, puis sa honte d'être tombée, tandis qu'il aurait peut-être aimé celle que la dépression terrifiait.

Il est dans sa chambre d'hôtel, scrutant des photos de sa mère depuis son réveil, quand le téléphone sonne.

« Une dame vous demande à la réception, monsieur.

– Une dame ? C'est certainement une erreur, personne ne sait que je suis ici.

– Elle demande M. Revel. M. Augustin Revel.

– C'est moi, oui.

– Que dois-je lui dire ?

– Rien, je descends. »

Il se passe un peu d'eau sur le visage, se donne un coup de brosse dans les cheveux, enfile une chemise propre, lace ses chaussures. Il n'a pas téléphoné, personne ne peut savoir qu'il est à Verdun, dans cet hôtel.

L'homme de la réception lui désigne la femme, elle se tient debout dans un coin du salon. Menue, les cheveux courts, un jean noir sur des talons hauts, un petit haut fuchsia qui l'illumine.

Il va vers elle.

« Bonjour, dit-il, je suis Augustin Revel.

– Oui, je vous ai vu hier à la librairie. À l'instant où vous êtes entré, je vous ai reconnu.

– Ah, c'est ça. Je me demandais…

– Ça fait des semaines que je veux vous écrire, que je vous écris en réalité, et brusquement vous êtes là.

– Des semaines que vous m'écrivez ?

– Une lettre que je n'ose pas vous envoyer, toujours la même. J'ai peur que vous me preniez pour une folle. »

Elle le regarde intensément, parle avec assurance tout en donnant à Augustin le sentiment de trembler intérieurement. Il songe qu'elle a les yeux de Charlotte Rampling, et qu'elle est peut-être folle, en effet.

« Venez, ne restons pas là. Vous avez déjà pris votre petit déjeuner ?

– Heu… oui, oui.

– Pas moi. Vous voulez bien m'accompagner ? »

Il l'entraîne vers le salon réservé aux petits déjeuners. Il a failli la prendre par le bras, c'est elle qui inspire cette familiarité par la façon désarmante qu'elle a de se livrer.

« Au fait, vous ne m'avez pas dit votre nom.

– Sarah. Sarah Saber.

– Sarah Saber », répète-t-il.

Il la fait asseoir.

« Un thé ? Un café ? Prenez quelque chose avec moi.

– Non, rien du tout, merci.

– Bon, attendez-moi là, alors. »

La matinée doit être bien avancée, un seul couple est encore attablé, des gens âgés. La femme leur a souri en les voyant entrer, Augustin pense qu'elle a dû les prendre pour mari et femme.

Quand il revient avec ses croissants et son café, il croise le regard de Sarah et il a la certitude qu'elle ne l'a pas lâché des yeux.

« Pourquoi me dévisagez-vous comme ça ?

– Ça fait des mois que je vis avec vous, Augustin, Augustin Revel, répète-t-elle en détachant les syllabes. Des mois que je vous lis. Au début de l'été, pour les vacances, j'ai pris une chambre d'hôtel au bord de la mer et j'ai relu tous vos livres, dans l'ordre où vous les avez écrits cette fois. Vous ne devinez pas combien vous rencontrer… combien vous regarder me trouble.

– Si, je le vois. »

Il semble à Augustin qu'elle est soudain au bord des larmes.

« Essayez de m'expliquer, reprend-il doucement.

– Je vous l'ai écrit.

– Mais vous n'avez pas envoyé la lettre.

– Non. Sur le moment les mots me viennent facilement, je crois y être arrivée, mais quand je me relis, le lendemain, et que j'essaie de me mettre à votre place, je pense aussitôt : il va rire, des lettres comme celle-ci, il doit en recevoir dix par jour. »

Elle se tait. Augustin ne parvient pas à partager son émotion. Des lettres, il en reçoit beaucoup, en effet, de femmes la plupart du temps. Elles lui écrivent qu'elles aiment sa façon de disséquer les sentiments, de ne rien cacher de nos ambivalences, bien d'autres choses encore, et la honte de ne pas avoir pris le temps de leur répondre le réveille parfois la nuit. Il se demande d'ailleurs s'il n'a pas laissé aux déménageurs le dossier de tous ces courriers en souffrance puis, tout en avalant son croissant, il note que le rouge à lèvres de Sarah Saber est du même rose flamboyant que son chemisier.

« Penser que vous pourriez vous moquer me glace le cœur, souffle-t-elle.

– Je ne me moquerai pas. Dites-moi ce que vous m'écrivez. »

Il y a de nouveau un assez long silence durant lequel il plonge le nez dans son café.

« Je vous écris que je vous aime, reprend-elle, la voix légèrement altérée, que vous êtes l'homme que j'espère, qu'il me semble impossible d'aimer qui que ce soit d'autre maintenant que je vous ai rencontré. À travers vos livres, je veux dire. »

Voilà, et maintenant elle attend ce qu'il va répondre, le buste très droit, ne cherchant pas à dissimuler son émotion, son appréhension peut-être. Augustin est confus, et si elle ne le fixait pas avec cette invraisemblable gravité, l'iris vert enchâssé sous la lourde paupière, il serait peut-être tenté de rire, oui, pour échapper à l'embarras qui le gagne.

« Vous ne me connaissez pas, Sarah, dit-il en adoptant un ton faussement raisonnable qui lui rappelle aussitôt celui de son frère aîné, ce crétin pontifiant, cet éteignoir. Peut-on aimer quelqu'un sans avoir jamais échangé trois mots avec lui ?

– Bien sûr, rétorque-t-elle. À ma connaissance, aucun écrivain ne s'est jamais livré comme vous le faites dans vos livres. Pendant

longtemps je les ai vendus sans les ouvrir. En prenant soin de ne pas les ouvrir. Je vous avais écouté à la radio, vu à la télévision, tout ce que vous exprimiez, et même votre façon d'être, tranchait radicalement avec les autres. Je me disais : un jour, il faudra que je lise cet homme. Mais j'en reculais le moment comme si je pressentais que ma vie en serait bouleversée. Et puis il y a un peu plus d'un an… oui, c'était pour mon anniversaire, une amie m'a offert un livre de vous. "Il faut absolument que tu lises ça, m'a-t-elle dit, je suis certaine que tu vas aimer." J'en étais certaine aussi, et maintenant il me faudrait tout un livre pour vous restituer l'espèce de fièvre qui ne m'a plus lâchée pendant des mois. De fièvre et de ravissement. Je n'ai plus lu que vous. C'était immense de vous découvrir, comme si nous entretenions une interminable conversation car vous exploriez tous les secrets qui me hantent également, vous nommiez, vous trouviez les mots pour exprimer l'indicible, le chagrin originel, la perte, notre difficulté à vivre, à aimer, nos désirs enfouis, nos ambivalences, l'entêtement de notre mémoire, le temps qu'on voudrait mettre en mots pour le retenir. J'ai commencé à penser que j'étais en train de tomber amoureuse de vous, d'un homme avec lequel je n'avais pas échangé trois mots, c'est vrai, mais dont j'avais lu sept mille trois cent trente pages. Je les ai comptées cet été. Puis un soir, dans un dîner, je me suis entendu le dire : "Je suis amoureuse d'Augustin Revel, l'écrivain. – Ah bon, s'est étonné quelqu'un, mais comment l'as-tu rencontré ? – Je ne l'ai pas encore rencontré, mais je sais qu'un jour le destin va nous mettre en présence et qu'à partir de ce jour nous serons inséparables. Je le sais, parce que nous sommes faits l'un pour l'autre." Vous voyez, j'attendais, j'étais certaine que vous alliez apparaître. Ici ou ailleurs, mais je savais. »

Augustin conçoit qu'une telle chose soit possible car il s'est souvent dit que si Maria Callas avait été vivante il serait allé sonner à sa porte pour lui déclarer qu'il l'aimait, qu'il rêvait d'être son amant, qu'aucune femme n'avait jamais éveillé en lui un tel élan du cœur. Tandis que Sarah Saber parlait, c'est à ce rêve qu'il confrontait ses mots. Il possède l'œuvre complète de Maria Callas, en particulier les différents enregistrements de *la Traviata*, et quand il l'écoutait chanter ces dernières années, souffrant comme un damné de la perte d'Esther, il songeait

que seule Callas avait ce pouvoir mystérieux d'élever son âme, de le sauver de la laideur dans laquelle nous précipite le dépit amoureux. Il serait allé sonner à sa porte, avenue Georges-Mandel à Paris, il aurait osé, et Maria Callas l'aurait fait entrer, il en est certain. Une autre lui aurait claqué la porte au nez, mais pas elle, pas la Violetta de Verdi avec laquelle il pleure toujours au troisième acte.

« Nous nous sommes rencontrés, Sarah, mais je n'habite pas ici, je vais m'en aller.

– Où habitez-vous ? Je viendrai vous voir.

– Pour le moment nulle part, j'ai dû vendre ma maison.

– Alors je viendrai vous voir à l'hôtel. »

Elle attend. Il a bien conscience qu'elle ne plaisante pas, pourtant il aimerait la voir sourire, se moquer imperceptiblement d'elle-même pour que l'écart entre eux diminue. C'est ce qu'il aurait fait avec Callas, il se serait moqué de lui-même, conscient de son incongruité.

« Vous viendrez me voir à l'hôtel ? Mais moi…

– Mais vous, vous ne m'aimez pas, je sais. Comment le pourriez-vous puisque vous ne savez rien de moi ? Il faut que je vous laisse du temps, Augustin, mais de votre côté… de votre côté vous ne devez pas me fermer votre porte. »

Ils se considèrent silencieusement. De nouveau elle attend, cependant que lui est en train de se remémorer une phrase de son dernier livre, écrite dans les dernières pages de son dernier livre.

« "Me souvenir de ne plus jamais lier mon destin à qui que ce soit", déclame-t-il en souriant. Ça vous dit quelque chose, Sarah ?

– Quoi que vous décidiez, je vous aime. Vous n'avez pas l'air de comprendre, mais en même temps c'est normal, il y a une heure encore vous ne saviez pas que j'existais. Excusez-moi. »

Elle se lève précipitamment pour qu'il ne s'aperçoive pas qu'elle pleure, mais il a vu, et cependant il ne tente rien pour la retenir.

1. Lionel Duroy, *l'Absente*, Julliard, en librairie le 18 août.

CÉLINE, QUOI DE NEUF ?

› **Robert Kopp**

Beaucoup de choses et très différentes. Des correspondances, des études, un film, un premier roman. Alors que l'on croyait tout savoir ou presque sur cet auteur à la fois génial et maudit, voici que de nouveaux documents et de nouvelles interprétations nous invitent à le relire.

Coup de projecteur d'abord sur l'immédiat après-guerre. Louis-Ferdinand Céline et son épouse Lucette quittent Paris le 17 juin 1944 avec l'intention de s'installer au Danemark. Ils passent par Baden-Baden, Sigmaringen, où résident Pétain et l'ex-gouvernement de Vichy, et arrivent à Copenhague, encore occupée, en mars 1945. Un mandat d'arrêt est lancé contre l'écrivain à Paris dès le mois suivant et, le Danemark étant libéré en mai 1945, Céline est arrêté à la demande de la légation de France en décembre et incarcéré. Il sera libéré sur parole en juin 1947 et assigné à résidence à Klarskovgaard. Il y restera jusqu'à son retour en France, le 1er juillet 1951, bénéficiant d'une amnistie applicable aux anciens combattants blessés de guerre.

Pendant ses années danoises, Céline, tout en poursuivant la rédaction de *Guignol's band II* et de *Féerie pour une autre fois*, travaille furieusement à la reconquête de sa liberté et à sa réhabilitation comme écrivain. Accusé devant la cour de justice de la Seine d'« actes de nature

à nuire à la défense nationale », il organise sa défense avec M^es^ Naud et Tixier-Vignancour. Il essaie – sans grand succès – de mobiliser des confrères en Europe et aux États-Unis. Le jugement tombe le 21 février 1950 : Louis Destouches est condamné par contumace à un an de prison, 50 000 francs d'amende, à l'indignité nationale et à la confiscation de la moitié de ses biens.

Parmi ses rares défenseurs figure un universitaire américain, Milton Hindus (1916-1998), enseignant à l'université de Chicago, juif, auteur, dès 1945, d'une étude sur Céline publiée dans *The Angry Penguins*, dans laquelle il va jusqu'à dire son enthousiasme pour *les Beaux Draps*, « une étude de l'humanité, en rien inférieure à ses grands romans ». Se démenant sans relâche pour que les textes de Céline soient édités ou réédités aux États-Unis, préfaçant lui-même *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit*, Hindus est entré en contact avec l'auteur pour l'interroger sur la genèse de son œuvre et pour essayer de comprendre la fascination qui émane de celle-ci : « Tout le monde sait que je suis à la fois un juif conscient et fier de l'être et le plus grand admirateur d'un antisémite supposé. »

Robert Kopp est professeur de littérature française moderne à l'université de Bâle. Dernières publications : *Baudelaire, le soleil noir de la modernité* (Gallimard, 2004), *Album André Breton* (Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008), *Un siècle de Goncourt* (Gallimard, 2012).
› robert.kopp@unibas.ch

Céline le presse de venir le voir au Danemark, ce que Hindus fait en été 1948. La rencontre se passe mal, car Hindus ne réussit pas à arracher Céline à son délire de persécution et leurs entretiens ne lui font pas mieux comprendre le travail de l'écrivain. Ils se quittent brouillés, mais malgré les menaces de Céline, Hindus tire de son expérience un livre, *Céline, the Crippled Giant* (1), qui paraît en 1950. Entre-temps, Hindus était devenu professeur à Brandeis, université juive nouvellement fondée à Waltham, Massachusetts.

C'est cet épisode d'une incompréhension majeure qu'a choisi de mettre en scène Emmanuel Bourdieu (2), Denis Lavant incarnant Céline, Géraldine Pailhas Lucette et Philip Desmeules Milton Hindus. Le film est parfaitement réussi. À travers des dialogues saisissants, le spectateur assiste à la dégradation progressive d'une relation fondée sur un malentendu. Hindus, universitaire de bonne volonté mais sans

doute un peu naïf, est incapable de pénétrer le processus de création de Céline, exclusivement obsédé par la poursuite de son œuvre et par sa réhabilitation, pour laquelle il essaie d'instrumentaliser tous ses interlocuteurs. La dramaturgie est tout à fait convaincante, malgré un Céline vociférant à longueur de plans et riant aux éclats, alors que tous les documents conservés montrent l'écrivain parlant bas et riant d'un petit rire sec et méchant. Quant à Lucette, « Ophélie dans la vie et Jeanne d'Arc dans l'épreuve », disait d'elle Céline, elle est peut-être trop uniformément habillée en noir. Mais il ne s'agit pas de reconstitution, qu'une évocation crédible nous suffise.

C'est la même période que font ressurgir dans une lumière souvent crue les *Lettres à Pierre Monnier*, *1948-1952*, republiées sous la direction de Jean-Paul Louis, et complétées (3). Pierre Monnier (1911-2006), dessinateur de presse et occasionnellement éditeur, s'est trouvé, en été 1948, en tournée au Danemark avec la troupe folklorique auvergnate de Victor Soulencq, La Bourrée. Par l'intermédiaire de l'attaché culturel, il rencontre Céline et, travaillant alors pour *Aux écoutes du monde*, réussit à convaincre le patron de son journal, Paul Lévy, de participer à la défense de l'écrivain. Ayant fondé avec Pierre Amiot et Jean Dumont les éditions Frédéric Chambriand, il publie *Casse-pipe* en décembre 1949, *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit* en mai 1950 et *Scandale aux Abysses* en décembre 1950. Entreprise d'autant plus osée qu'elle débute en plein procès Céline et que, commercialement, elle est à peine viable. Les lettres de Céline montrent un auteur pénétré de sa valeur et furieux de son manque de reconnaissance. Persuadé que les éditeurs sont « tous maquereaux épiciers voleurs », il discute âprement ses droits et finit par se vendre au plus offrant, c'est-à-dire Gallimard. Aussi, après avoir assuré Monnier qu'il serait son éditeur à vie, il le congédie sans façon. Pierre Monnier, trente ans plus tard, tirera de son expérience un livre de souvenirs, *Ferdinand furieux* (4), dans lequel il donnera la plupart des lettres qui reparaissent aujourd'hui.

C'est un Céline moins furieux et moins intéressé qui apparaît à travers les *Lettres à Alexandre Gentil (1940-1948)* que publie Olivier Cariguel aux éditions du Lérot (5). Chirurgien d'origine savoyarde installé en région parisienne, le docteur Gentil ne figurait jusqu'à

présent dans aucune des biographies de Céline. Il faut donc croire que nous sommes loin de tout savoir sur l'entourage de l'écrivain, d'autant qu'il s'agit ici visiblement d'un confrère dont il est proche dès avant la guerre, même si les premières lettres conservées ne datent que du début de l'Occupation. C'est à Gentil que Céline annonce son départ précipité de Paris en juin 1944 et c'est avec Gentil que, depuis le Danemark, il essaie de reprendre contact. Outre les informations concernant la vie quotidienne de Céline pendant ces années troubles, ces lettres contiennent toute une série de portraits-charges de vedettes pro-nazies, qui figureront dans *D'un château l'autre*, tels Alphonse de Châteaubriant, Prix Goncourt en 1911 et directeur du périodique collaborationniste *la Gerbe*, ou le chroniqueur radiophonique Jean Hérold-Paquis. De quoi méditer sur les transpositions romanesques de l'écrivain.

Céline n'a pas fini d'occuper les chercheurs ni les romanciers. À preuve, le premier roman d'Isabelle Bunisset, *Vers la nuit* (6), qui commence par l'agonie de Céline, à Meudon, le 30 juin 1961. Enseignante à l'université de Bordeaux, préparant une thèse sur la dérision chez Céline, l'auteure a essayé de s'introduire dans la tête d'un écrivain maudit vivant ses dernières heures. Pari osé, mais pari réussi, d'une étonnante métempsychose littéraire. Visiblement, nous sommes loin d'en avoir fini avec cet auteur à la fois génial et monstrueux.

1. Milton Hindus, *L.-F. Céline tel que je l'ai vu*, L'Herne, 1969. Voir aussi le témoignage de Hindus sur ses visites au Danemark, publié en 1963, dans le premier *Cahier de L'Herne* consacré à Céline. Les *Lettres à Milton Hindus* (1947-1949) ont été publiées par Jean-Paul Louis dans les « Cahiers Céline », Gallimard, « Les cahiers de La NRF », 2012.
2. Emmanuel Bourdieu, *Louis-Ferdinand Céline*, film de 97 mn, 2016.
3. Louis-Ferdinand Céline, *Lettres à Pierre Monnier (1948-1952)*, Gallimard, « Les cahiers de la NRF », 2015.
4. Pierre Monnier, *Ferdinand furieux*, L'Âge d'homme, 1979. Pierre Monnier donnera également les notes prises lors de son dernier voyage au Danemark au *Cahier de L'Herne* publié en 1963 ; elles ont été reprises en appendice dans la nouvelle édition de ses lettres.
5. Louis-Ferdinand Céline, *Lettres à Alexandre Gentil (1940-1948)*, édition établie et présentée par Olivier Cariguel, Éditions du Lérot, 2015. Passées en vente chez Artcurial en mai 2011 et acquises par le musée des Lettres et Manuscrits, elles avaient été révélées pour partie dans la *Revue des Deux Mondes*, en décembre 2011, et dans deux numéros de *l'Année Céline*, en 2011 et 2012.
6. Isabelle Bunisset, *Vers la nuit*, Flammarion, 2016.

DASH

› **Frédéric Verger**

San Francisco, 1923. Un tuberculeux de 30 ans qui boit une bouteille de whisky et fume une centaine de cigarettes chaque jour doit subvenir aux besoins de sa famille, dont il a été séparé par les autorités sanitaires. C'est un homme grand, toujours impeccable, ses traits, son allure sont aristocratiques, le sens de l'honneur, c'est-à-dire l'évidence inexplicable de ce qu'un homme peut ou ne peut pas faire, sera la flamme et l'interrogation de toute sa vie. Sa mère lui a toujours raconté que ses ancêtres étaient des nobles français, les Chielle, et c'est à ces ombres qu'il doit son prénom. Comme il ne peut sortir de chez lui, il pense à gagner sa vie en écrivant des annonces publicitaires. Bientôt une autre idée lui vient : utiliser ses souvenirs de détective privé pour rédiger des récits dans une revue populaire. Pendant plus de sept ans, il a travaillé pour l'agence Pinkerton (qui inventa la littérature noire en trouvant le slogan publicitaire « Private eye »). Les histoires et les personnages qu'il a connus pendant ces sept années lui semblent bien plus forts que ce qu'il lit. Il n'a jamais

Frédéric Verger, professeur agrégé de lettres, est l'auteur d'un roman, *Arden* (Galimard, 2013).

écrit mais a rédigé pour l'agence Pinkerton des dizaines de rapports sur les affaires dont il s'occupait. Il ne fallait pas faire de littérature mais rapporter précisément des faits. Il se rappelle qu'écrire dans ce style laconique lui a souvent donné l'impression qu'il écrivait une bonne histoire, et qu'elle était bonne parce qu'elle était écrite ainsi. Il se lance. Sa première histoire est acceptée par le magazine *Black Mask* et paraît en octobre. Dix ans plus tard, il aura écrit des dizaines de nouvelles, cinq romans, aura gagné beaucoup d'argent, aura été courtisé par Hollywood. Il s'arrêtera d'écrire et ne publiera plus rien pendant les vingt-cinq ans qui lui restent à vivre. Aujourd'hui Dashiell Hammett est considéré comme l'un des trois ou quatre plus grands écrivains américains de son siècle (1).

Hammett revient à la mode (2), on s'en félicite, mais attention à la mode. On aime à dire aujourd'hui que les ébauches qu'il a écrites après 1935 ou que ses récits qui n'appartiennent pas au genre noir seraient aussi bons que ses grandes œuvres. Ce serait bien mais ce n'est pas vrai. C'est dans le genre noir qu'il est génial, on peut même dire que ce qu'il a écrit de meilleur, de plus pur, de plus fort, se trouve dans quelques nouvelles entre *le Sac de Couffignal* (1925) et *le Faucon maltais* (1930) (3). C'est le Rimbaud du roman noir. Pourquoi s'imaginer le grandir en en faisant un homme de lettres un peu empêché, par l'alcool, la maladie ? Ce qui l'empêchait, c'était qu'il sentait que dans ces récits des années vingt il avait été grand et dans les autres il ne serait jamais qu'un bon écrivain comme il y en a tant. Hammett a toujours maîtrisé sa vie. Il entreprit des récits, les jugea et ne les acheva jamais. En cela, son destin est l'exact opposé de celui de Fitzgerald, détruit par la mode, découragé par les critiques qui insinuaient que le meilleur de son œuvre était derrière lui, s'imaginant être un raté au moment où il était le plus grand romancier américain.

Personne n'écrit comme lui, qui a eu tant d'imitateurs. Il ne suffit pas d'écrire simple, dépouillé, pour faire du Hammett. Le style de Hemingway, qui d'un point de vue purement grammatical se rapproche du sien, en est l'exact antithèse. Le laconisme de Hemingway, c'est la préciosité de l'implicite ; sa simplicité, la version contenue

de lyrisme. Pas de ça chez Hammett. Chez Chandler, qu'il a tant influencé, la froideur et le cynisme, surjoués, deviennent des éléments de satire, c'est Evelyn Waugh dans la *pulp fiction*. Rien de ça non plus chez Hammett.

Le style de Hammett n'est pas simplement nouveau ou efficace, le style de Hammett crée un monde. Ses meilleurs récits, ses romans présentent une vision de la vie aussi complète et forte qu'un roman de Balzac.

Voilà un personnage principal des histoires plongé dans un univers de violence, de mensonge et de corruption. Il doit comprendre ce qui s'y passe parce qu'il est payé pour le faire. La vie dans ce monde est un jeu compliqué, un composé du go et de poker, mais où les pièces pourraient changer de propriété, les figures de valeur ; les règles sont aléatoires, mais ces changements ne sont pas arbitraires, ils obéissent à des logiques qu'on peut comprendre, peut-être anticiper, si l'on est lucide, intelligent et bien renseigné. Le style de Hammett, c'est le style de la pure description des éléments de ce jeu auquel s'attable celui qui a pénétré dans le monde du crime et de la corruption. La narration ne note que ce qui peut avoir de l'importance dans la partie. On ne sait pas ce que le personnage pense parce que lui-même ne le sait pas. Il pense plusieurs choses à la fois qui relèvent de l'intuition, de la conjecture, du raisonnement et du pari. Il ne sert à rien d'arrêter un plan, l'évolution de la partie dépend du jeu des autres, qu'on ne connaît jamais tout à fait. On ne sait jamais ce que les autres pensent, ressentent, on ne mesure jamais toutes les conséquences de ce que l'on fait soi-même. La pensée doit sans cesse s'adapter à ces transformations incessantes. C'est une torture et une jouissance, ce que Gide en parlant d'Hammett a appelé « le comble du cynisme et de l'horreur ».

Jamais le monde de Hammett n'a été aussi bien représenté et pour ainsi dire exposé que dans *Miller's Crossing* (4), le film des frères Coen dont le scénario s'inspire de *Red Harvest* et de *The Glass Key*. C'est à la fois un hommage, une parodie et un exposé parfait, l'histoire faisant du thème du jeu et de la morale le sujet explicite du film. La morale est en effet l'autre grand motif des romans : un homme ne fait pas certaines choses, la loi ni la morale sociale n'ont rien à faire là-dedans,

la force des récits de Hammett tient à ce qu'ils montrent que le sentiment éthique ne se justifie ni ne s'explique. (Ethan Coen, lecteur de Hammett, est aussi l'auteur d'un mémoire d'études sur Ludwig Wittgenstein.)

Tout cela explique pourquoi placés hors du monde du crime et de la pègre les récits de Hammett perdent de leur force et de leur intérêt. Leur grandeur était intimement liée à l'univers de genre. Les récits les plus intéressants des inédits sont d'ailleurs tous liés soit à l'univers du policier soit à des intrigues dans lesquels le thème du jeu, de l'interprétation réapparaissent.

Après avoir cessé d'écrire, nous apprend sa compagne Lillian Hellman, il se plongea dans des études scientifiques sur les abeilles, les oiseaux, la rétine de l'œil, la façon purement mentale de jouer aux échecs, Karl Marx, la faune sous-marine de l'Atlantique. Et pour finir les mathématiques, la chose qui le passionnait le plus avec le base-ball.

Dans les trois dernières années d'agonie, il ne fit plus que des mathématiques.

1. Nathan Ward, *The Lost Detective: Becoming Dashiell Hammett,* Bloomsbury, 2015.
2. Dashiel Hammett, *le Chasseur et autres histoires*, traduits par Natalie Beunat, Gallimard, 2016.
3. Dashiel Hammett, *le Sac de Couffignal* suivi d'*Âmes malhonnêtes* et de *Tulip*, traduit par Janine Hérisson et Henri Robillot, Gallimard, coll. « Folio », 2015 et *le Faucon maltais*, traduit par Natalie Beunat et Pierre Bondil, Gallimard, coll. « Folio », 2012.
4. Joel et Ethan Coen, *Miller's Crossing*, 1990.

CRITIQUES

LIVRES

Jacques Lemarchand, un maître du désordre intérieur bien ordonné
› Olivier Cariguel

EXPOSITIONS

Le Brun. Radioscopie d'un retour
› Stéphane Guégan

Le coin Marquet
› Bertrand Raison

Jardins d'Orient
› Eryck de Rubercy

DISQUES

Menuhin, l'archet divin
› Jean-Luc Macia

LIVRES

Jacques Lemarchand, un maître du désordre intérieur bien ordonné

› Olivier Cariguel

Pourquoi passer des bouts de soirées volés au sommeil à décrire avec exactitude la journée écoulée et ses sentiments chaque jour que Dieu fait ? Par « goût du vrai » (1), le journaliste, éditeur et romancier Jacques Lemarchand (1908-1974) a longtemps tenu un journal intime et professionnel qui captait très rigoureusement dans un style souvent télégraphique ses faits et gestes quotidiens. Cette œuvre secrète, tracée sur quatre cahiers d'écolier et composée à la hâte, servait un projet littéraire que l'écrivain s'était imposé : transcrire en mots la sismographie de ses variations d'âme et d'humeur, le tout à l'état brut.

Après les années frugales de l'Occupation (2), le deuxième tome (3) des minutes de Jacques Lemarchand couvre les périodes de la Libération, longue séquence de vaches maigres et du début des années cinquante. Il « a vécu dans tous les styles de désordre » (financier, alcoolique, amoureux, sexuel), il « en a marre », mais reste canalisé par ses deux métiers : membre du comité de lecture des Éditions Gallimard et critique théâtral à *Combat*, où Albert Camus l'appela fin 1944. Une place inespérée. Homme de l'ombre et du sérail germanopratin, méconnu du grand public et même des spécialistes jusqu'à la publication choc de son *Journal 1942-1944*, Jacques Lemarchand avait deux « protecteurs » discrets. Albert Camus, qui ne lui tint pas rigueur d'avoir travaillé pour le quotidien collaborationniste *la Gerbe* ni d'avoir été désigné comme successeur de Drieu La Rochelle

à la tête de *la NRF*, et Gaston Gallimard, qui encouragea ce jeune écrivain de diverses manières et lui témoigna une vive amitié. Après l'arrêt à l'été 1943 de *la NRF*, dont il ne prit pas la direction, Lemarchand devient secrétaire du prix de la Pléiade créé par Gaston Gallimard, qui le propulse ensuite au comité de lecture de sa maison. Il publie à l'hiver 1944-1945 au même moment un doublé : un premier livre assez inclassable, *Parenthèse*, et un roman psychologique sur la jalousie, *Geneviève* (4), qui rencontra un succès critique et fut réimprimé rapidement. Non sans dérision, Lemarchand a l'habitude d'accompagner les bonnes nouvelles de notations sèches dénuées d'illusions. Quand Camus lui annonce que ses chroniques théâtrales sont très suivies dans le milieu, il écrit : « Vanité d'une minute ». Lucide, froid, et distant, le regard de Lemarchand sur la comédie humaine et sur lui-même est impitoyablement ascétique. Il n'écrit pas pour ne rien dire. Il est un homme de confiance aussi. Gaston Gallimard lui confia des tâches délicates. Il partit récupérer sa voiture laissée à l'automne 1940 chez Joë Bouquet à Carcassonne, où le clan Gallimard s'était réfugié lors de la débâcle. En raison des problèmes de transport, la mission, contée en détail, dura une semaine ! Gaston Gallimard lui prêtait de l'argent lorsque Lemarchand était à sec. Bien inséré dans le milieu de la rue Sébastien-Bottin, il avait noué des relations d'amitié avec Pierre et Claude, neveux de Gaston, qui s'ouvraient à lui de leurs difficultés sentimentales. Panorama précis de la vie littéraire et culturelle de l'après-guerre, ce deuxième volume est un document qui nous emmène dans les couloirs de la citadelle Gallimard, au cœur du réacteur nucléaire.

La personnalité de l'auteur porté par un instinct de vérité est très attachante. C'est d'abord un travailleur régulier, mais fragile. Lemarchand trime, besogne, râle contre les tâches ingrates. Il lit des piles de manuscrits pour la « conférence » des Éditions Gallimard (séance des comités de lecture), reçoit les auteurs, détecte les talents ou met fin à des contrats.

« Pourchassé » par le directeur de commercial de la maison, il a aussi « à faire les bandes et prières d'insérer pour un tas de livres, travail qui *[l]'*exaspère ». Il écrit de nombreux articles pour *Combat*, pour les revues *l'Arche*, *la Gazette des lettres*, *Volontés* et décline la proposition de collaborer à *Samedi-Soir*, un journal plus léger. L'un des mystères de Lemarchand, homme en vue, est l'attirance qu'il suscite, en particulier auprès des femmes, qu'il aime séduire. Lui qui n'a pas le physique d'un playboy multiplie les conquêtes, entretient plusieurs relations parallèles et semble susciter plus largement, sur la base de son *Journal*, une grande sympathie chez ses interlocuteurs. On vient à lui. Son livre est un tableau de chasse et un défilé de personnalités de tous horizons. Mais il ne se range pas dans la catégorie des collectionneurs. Il se dissipe de manière structurée, vit au rythme d'une frénésie bien ordonnée. Ses journées très séquencées nous montrent le contrôle qu'il exerce sur son existence. Il déménage souvent, se moque des contraintes de la vie courante, car il a ses repères : le siège des Éditions Gallimard, les théâtres, les rédactions des journaux, les cafés et restaurants comme La Rhumerie, un des lieux de rendez-vous qu'il fréquentait le plus. Malgré une forte consommation d'alcool, Lemarchand restait maître de lui-même et engageait des combats pour défendre le « nouveau théâtre » et soutenir ses fers de lance Eugène Ionesco, Arthur Adamov, Henri Pichette, Georges Schéhadé. Il fut un critique de premier ordre que l'on voit poindre au fil des pages, n'hésitant pas à polémiquer et à être caustique. Son *Journal* nous montre la naissance d'un grand critique dramatique.

1. L'expression est du poète Jean Tardieu, ami de Jacques Lemarchand.
2. Jacques Lemarchand, *Journal 1942-1944*, « Et quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, on ne peut que passer pour un lâche et un salaud », édition établie, introduite et annotée par Véronique Hoffmann-Martinot, avec le concours de Guillaume Louet, Éditions Claire Paulhan, 2012.
3. Jacques Lemarchand, *Journal 1944-1952*, « De temps en temps, je serais heureux de dire vrai – et tout », édition établie, introduite et annotée par Véronique Hoffmann-Martinot, Éditions Claire Paulhan, 2016.
4. Jacques Lemarchand, *Geneviève*, réédité en 2012 aux Éditions Rue Fromentin.

À consulter : le très riche site Internet http://jacques-lemarchand.blogspot.fr/ animé par la petite-nièce de l'écrivain Véronique Hoffmann-Martinot, rempli de références biographiques, bibliographiques et critiques. Un trésor.

EXPOSITIONS

Le Brun. Radioscopie d'un retour

› Stéphane Guégan

Le Louvre-Lens met donc fin à la durable proscription de Charles Le Brun (1619-1690). Durant ces cinquante dernières années, le peintre de Louis XIV, l'un des plus grands du grand règne, resta aussi l'absent des grandes expositions, tandis que restaurations (le pavillon de l'Aurore de Sceaux, la galerie des Glaces, la galerie d'Apollon) et publications rendaient plus urgent un bilan actualisé, et accordé à ce que Michel Jeanneret nommait récemment la « solidarité de l'ordre et du désordre, de la beauté et de la laideur, de la sérénité et de l'effroi », qui règne ici (1). Un demi-siècle de silence, c'est beaucoup pour l'enfant prodige, le protégé de Pierre Séguier et de Jean-Baptiste Colbert, le maître d'œuvre de la cosmogonie héliocentrée de Versailles, le directeur de la Manufacture royale des Gobelins, le membre actif des Académies de Paris et de Rome, le lecteur critique de Descartes, et surtout l'artiste entrepreneur qu'il faut placer entre Rubens et Pierre de Cortone ou le Bernin, si l'on veut se bien représenter la fécondité esthétique, l'inscription politique et l'irrésistible furia qui furent les siennes, autant de traits oubliés que Lens parvient à lui et nous rendre (2).

La dernière rétrospective Le Brun, et ceci explique cela, s'est tenue en 1963, au château de Versailles, à l'heure où le général de Gaulle et André Malraux multipliaient les opérations de prestige propres à redorer celui d'une France très malmenée. Depuis son retour aux affaires, de Gaulle s'intéresse à Versailles et au Grand Trianon. Modeste et peu commode, l'Élysée ne lui convient pas. Et les attentats de l'OAS n'arrangent rien. L'un d'entre eux avait pulvérisé l'appartement

de Malraux en février 1962. Le bouillonnant ministre réside désormais au pavillon de la Lanterne, d'où il surveille le réaménagement de Trianon et de Versailles. C'est ainsi que le 29 août 1963, le Général visite assez longuement l'exposition Le Brun… Trois ans plus tôt, la pompe royale s'était plus largement redéployée à l'occasion de la rétrospective Poussin, qui avait eu lieu au Louvre avec force drapés de velours et colonnes de marbre. Le XVII^e^ siècle brillait à nouveau de tout son éclat monarchique (3). Mais les ors de la République ont toujours eu quelque chose de trompeur.

En réalité, si l'art de Poussin n'avait cessé de retenir les modernes, d'Ingres à Picasso, celui de Le Brun ne faisait plus l'objet d'un tel consensus. Le meilleur de son œuvre était peu visible, dispersé, exilé à l'étranger, mal reproduit, et la galerie des Glaces, avant son récent toilettage, ne pouvait que véhiculer la vision malheureuse d'un artiste, en tous sens, éteint. Demeurait, il est vrai, le génial portrait du chancelier Séguier, entré au Louvre en 1942 par un sursaut patriotique, mais dont le caractère à la fois réaliste, dansant et saugrenu rejetait le reste de l'œuvre du côté de Lagarde et Michard, et de leur classicisme fait d'harmonie, de bienséance et de bon goût. Pour une large partie du public des musées, en 1963, cette peinture se confondait avec l'académisme qu'on faisait découler d'elle. Concernant celui qui passait pour avoir été un vrai dictateur des arts, cette regrettable paternité se doublait du crime de s'être plié au programme religieux et politique louis-quatorzien, si peu conforme à la nouvelle société des loisirs et de la culture télévisuelle. Mais le principal chef d'accusation restait d'ordre esthétique. Le mouvement moderne ne s'était-il pas libéré de tout ce que Le Brun incarnait ? Notons que Baudelaire s'insurgea très tôt contre pareille sottise : « La France a Le Brun, David et Delacroix », assène-t-il en 1863, l'année du *Déjeuner sur l'herbe*, poussant la provocation jusqu'à souligner la « faconde dramatique et quasi littéraire » du vieux maître.

Un siècle plus tard, l'exposition réparatrice de Versailles, sans pleinement réhabiliter Le Brun, esquissait pourtant les voies d'un retour, qui s'accomplira à partir des années deux mille. À l'opposé du chantre d'un art stérile, noyé dans les grimaces et les artifices de sa propre rhétorique, l'hommage de 1963 soulignait le baroquisme de l'artiste et vérifiait que ce peintre de feu avait autant vécu et traduit les passions qu'il les avait cartographiées. L'exposition de Lens fait mieux encore, elle s'attarde longuement sur ses débuts, dans le Paris de Simon Vouet et d'Abraham Bosse, et souligne, dès qu'elle le peut, la force d'incarnation et d'effet dont Le Brun se montra capable jusqu'au bout. Ses célèbres recherches sur notre part d'animalité visaient à vivifier l'expressivité corporelle et, en réaction à Descartes, à élargir notre définition de l'humain. La peinture, Le Brun le dit et son œuvre le confirme, possède cet avantage de pénétrer en nous plus profondément que les mots et de nous rendre plus sensible le lien qu'y nouent idées et sentiments à chaque pulsion de l'âme. À cet égard, le plus époustouflant surgit au cours des années 1640, lorsque le peintre, tout à sa jeunesse, brosse son torrentiel *Hercule terrassant Diomède* pour Richelieu, et la sublime *Pietà* de Séguier, dont le Christ verdissant annonce le noir apparat des pompes funèbres du chancelier… Rien n'est alors en mesure de brider les pinceaux de Le Brun, que la violence et la mort mettront toujours en verve autant que l'Éros féminin et le mystère du vivant. On comprend que ce frondeur ait été de ceux qui obtinrent, en 1648, l'ouverture d'une académie royale de peinture, en haine des corporations et de leur routine. Plus qu'une simple rétrospective, l'exposition de Lens éclaire le sens de cette rupture.

1. Michel Jeanneret, *Versailles, ordre et chaos*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2012.
2. « Charles Le Brun. Le peintre du Roi-Soleil », Louvre-Lens, jusqu'au 29 août 2016. Catalogue sous la direction des commissaires, Bénédicte Gady et Nicolas Milovanovic, Lienart-Louvre-Lens. Il comprend un avant-propos, spirituel et juste, de Jennifer Montagu, qui avait œuvré à la rétrospective de 1963, avec le regretté Jacques Thuillier et André Malraux.
3. Sur les enjeux de l'exposition de 1960, voir l'excellent essai d'Olivier Bonfait, *Poussin et Louis XIV. Peinture et monarchie dans la France du Grand Siècle*, Hazan, 2015.

EXPOSITIONS

Le coin Marquet

› Bertrand Raison

Il serait exagéré de dire qu'Albert Marquet s'occupa de sa promotion ; taiseux, il laissait aux autres le soin d'échafauder des théories picturales, se contentant de la seule pratique. Il suffit de lire sa correspondance avec Matisse pour s'en convaincre, il préfère parler du temps plutôt que de pérorer sur l'esthétique. Pourtant, n'exagérons pas trop l'opposition, car son amical correspondant n'avait rien d'abstrait et ne dédaignait pas à l'occasion lui recommander une marque de préservatif (1), poussant l'obligeance jusqu'à lui envoyer par le même pli un échantillon dont il prisait la solidité et le charme. Le silence de Marquet n'a pas contribué à sa reconnaissance par le grand public, certes, mais comment expliquer pareille discrétion ? Ce personnage, que l'on trouve lisse, sans mystère, n'a pas davantage éclairé la critique, qui ne sait où le caser. Elle ne le classe pas auprès des impressionnistes, le mouvement ayant commencé au moment où il naît, encore moins du côté de la mouvance fauviste : André Derain, Charles Camoin, Raoul Dufy, Georges Rouault, ces adeptes des tonalités flamboyantes. Non, avec ses couleurs assourdies, il ne sera jamais un Fauve pur. Malheur des étiquettes, elles ne lui conviennent guère. On lui reproche aussi de plaire, son succès commercial fâche. Gustave Coquiot, dans son *Essai sur la jeune peinture*, en 1914, note : « Les amateurs aiment, on le sait, à n'être point bousculés, à "se retrouver" dans les œuvres qu'ils achètent. M. Marquet leur donne toujours de l'eau, des ponts ; lui et eux sont faits pour s'entendre ; et il faut bien espérer que cette heureuse manière de collaboration persistera tant qu'il y aura

de l'eau, des ponts, M. Marquet pour les peindre, et les connaisseurs pour faire la fête à ses toiles. (2) » L'éditeur Tériade enfoncera le clou en remarquant que les paysages de Marquet « plairont sans doute à tous ceux qui aiment les fauves quand ils se transforment en chats d'appartement » (3). Le voilà épinglé dans la catégorie des paysagistes décoratifs, et c'est dommage car l'homme, pour flegmatique qu'il puisse être, est loin d'être domestiqué. Au contraire, indifférent aux honneurs, ce dessinateur infatigable et voyageur compulsif cherche inlassablement à regarder les choses et les êtres à partir d'un même point de vue infiniment repris et creusé. Ses ateliers, situés en règle générale à l'étage, favorisent une vision surplombante ; un angle systématique attaché tant aux séries des quais de Seine qu'à la suite des plages tunisiennes de la Goulette. L'installation du chevalet près de la fenêtre prime car ce n'est pas un peintre du plein air, le dehors ne sera apprécié que du dedans, mais sans continuité entre les deux, le tableau organisant une stricte séparation des genres. Jamais l'extérieur n'entrera à l'intérieur, pour preuve cette *Persienne verte* (1945-1946) fermée, peinte un an avant sa mort. Qu'on ne s'y méprenne pas, il ne s'agit pas de filer la métaphore facile de la fin mais plutôt d'essayer de suivre un chemin de peinture, d'évaluer la tension si particulière qui habite ses toiles. Effectivement, parler du dispositif Marquet n'est pas un vain mot puisque tout se construit sur un modèle qui va se répéter d'année en année. Ainsi *Notre-Dame, soleil* (1905) apparaît vue d'en haut avec un premier plan d'immeuble suivi d'une diagonale dirigeant le regard au-delà du pont pour aboutir aux deux tours estompées de la cathédrale. À remarquer aussi cette volonté de favoriser le proche au détriment d'un lointain souvent perçu comme bouché ou flou. À cet égard, on a un peu forcé la dose en ramenant tout à sa myopie. Le refus de la perspective le rapproche davantage de l'estampe

japonaise, qui favorise les effets de surface. Matisse évoque ce tropisme : « Lorsque je vois Hokusai, je pense à notre Marquet – et vice versa –, je n'entends pas imitation de Hokusai mais similitude. » Multiplier les plans permet d'atténuer la profondeur et c'est une raison pour laquelle les eaux calmes qui distribuent les reflets sont préférées aux eaux tumultueuses qui les dissipent. Ça ne miroite pas pour se confondre comme le Monet des *Nymphéas*, chez Marquet, ça s'étage. D'où cette volonté de verticalisation qui transforme le tableau en mur. Bien sûr, cette caractéristique ne lui appartient pas en propre mais il va la tourner à sa main. Tout d'abord, ce pseudo-dilettante profite de son talent exceptionnel de dessinateur. Un simple trait lui suffit pour saisir l'amble d'un cheval, l'attitude d'un promeneur. Ce maître du raccourci fonce à l'essentiel. Dans le même élan, sa peinture n'aura de cesse d'abréger les formes, de descendre les couleurs, d'effacer la psychologie. *Les Affiches à Trouville* (1906) n'éclatent pas, à *Honfleur, le mât pavoisé* (1911) ne claque pas au vent et *le Port de Hambourg* (1909) émerge sous la grisaille. Que se passe-t-il alors ? Eh bien, à force de recadrer les mêmes séquences, d'utiliser les mêmes formats 60 x 80 cm, de s'obstiner dans son coin, Marquet trouve une solution quasi alchimique : il parvient à faire advenir le monde en réduisant constamment les différents éléments de sa composition pour décanter ce qu'il contemple. Naturellement, pas de bousculade des couleurs à la manière d'un Dufy, non, ici se déploient les vertus d'un paradoxe magnifique autorisant la propagation de l'immobile. Une hypothèse que confirmerait *le Balcon au store rayé* (1945). Ce tableau, véritable principe de la méthode Marquet, montre un chevalet de profil dans l'embrasure d'une porte-fenêtre donnant sur l'horizon indécis de la baie d'Alger. La scène, cernée par les ombres portées du balcon, laisse entrevoir des fragments du panorama se reflétant sur la vitre. Comme

quoi le paysage n'est pas le sujet. Si le port de Hambourg ne se distingue pas franchement du port du Havre, c'est parce que c'est le recueil du visible qui compte, l'enregistrement discret de son affleurement et non une particularité locale ; le tout, bien sûr, filtré par l'œil de Marquet.
'

1. Lettre du 4 ou 5 avril 1909, *Matisse-Marquet. Correspondance 1898-1947*, Bibliothèque des Arts, 2008.
2. Sophie Krebs, commissaire de l'exposition « Albert Marquet, peintre du temps suspendu », musée d'Art moderne, jusqu'au 21 août 2016. Catalogue sous la direction de Sophie Krebs, *Albert Marquet*, Éditions Paris Musées, 2016, p. 21.
3. Claudine Grammont, « Un autre fauve : Marquet et l'âme moderne », in *Albert Marquet*, *op. cit.*, p. 83.

EXPOSITIONS

Jardins d'Orient

› Eryck de Rubercy

Jadis, lorsque la distance créait des barrières difficilement surmontables, de magnifiques légendes pouvaient fleurir sur les lointaines villes de l'Orient, et les noms de Babylone, de Bagdad, d'Ispahan, de Chiraz évoquaient des jardins secrets, emplis du parfum des fleurs et du murmure délicieux des fontaines. Et il arrivait que l'on se souvienne de quelque ancien poète de la Perse dont les vers laissaient l'imagination soupirer de désir. Mais ce que l'on savait de ces jardins – en l'absence de tout traité –, on le tenait de descriptions de voyageurs comme celles d'un Jean Chardin au début du XVIII[e] siècle puis, un peu plus tard, du prince de Ligne, qui aura peut-être été le premier à donner à penser qu'il était de plus magnifiques merveilles que celles des jardins italiens.

Si les jardins suspendus de Babylone, considérés comme l'une des Sept Merveilles du monde, restent une légende, c'est bien au règne du roi Cyrus (vers 600-530 av. J.-C.) que remonte la tradition du jardin connu sous le nom de *chahâr-bâgh* parce que divisé en quatre jardins par des canaux d'irrigation, dont le principe cruciforme, après avoir été repris par les conquérants arabes, est devenu la référence du jardin oriental, tant dans la tradition coranique que profane. Tradition qui se poursuit de nos jours, comme le montre la belle et instructive exposition que l'Institut du monde arabe consacre aux jardins d'Orient dans un prodigieux voyage, de l'Alhambra au Taj Mahal (1). C'est-à-dire de l'Espagne où, suite à l'expansion de l'islam, l'Alhambra et le Generalife sont, malgré les altérations qu'ils ont subies, les plus somptueux jardins de l'aire arabo-musulmane, jusqu'à l'Inde, où Babur (1483-1530), premier souverain moghol, introduisit le jardin persan, dont celui du Taj Mahal est l'exemple classique. D'ailleurs l'Unesco

a reconnu en 2011 l'importance et l'unité de cette structure de jardin géométrique dont les plus anciens vestiges sont ceux du jardin de Cyrus à Pasargades, composé de canaux en pierre délimitant quatre carrés plantés d'arbres et de plantes.

Ainsi est-ce à partir du type de jardin persan que, par sa diffusion dans tout l'Orient méditerranéen, se constitua l'art du jardin dit « arabe » – fruit d'une civilisation urbaine, par opposition à la vie bédouine en quête exclusive de subsistance. Pour les conquérants arabes, munis du Coran après l'avènement de l'islam au VII^e siècle, les jardins de la Perse ressemblaient au paradis décrit par le Prophète comme étant traversé par quatre rivières qui n'étaient pas sans rappeler le jardin de Cyrus dénommé *pairidaeza* en vieux perse. Cela dit, même si ce mot signifie « jardin clos » au centre duquel une fontaine irrigue quatre carrés, il n'est pas à douter que les évocations sacrées du jardin de paradis aient été inspirées par les oasis, dont l'eau constitue l'âme. Car c'est bien l'eau, là où elle est précisément difficile d'accès, qui est l'élément indissociable du jardin d'Orient.

Mais la grande surprise, c'est de découvrir qu'à aucun moment l'Orient et l'Occident n'ont été séparés. Toujours l'Antiquité a connu, grâce à Xénophon, qui les a décrits, les jardins de Darius à Sardes, en Perse, et c'est dans le sillage de la Grèce que les Romains empruntèrent à l'Orient de nombreux éléments techniques comme les systèmes hydrauliques et formels. Tant est si bien qu'au Moyen Âge la division en carrés des parterres de jardin est présente dans *le Roman de la rose* et qu'à la Renaissance, la même découpe figure dans les textes de Bernard Palissy (1563), de Jacques Androuet du Cerceau (1552) ainsi que d'Olivier de Serres (1600). Et puis, au XVII^e siècle, Jacques Boyceau de la Barauderie (intendant des jardins du roi Henri IV, de la reine Marie de Médicis, puis de Louis XIII) précise, dans son *Traité du jardinage* (1638), que « les formes carrées sont les plus pratiquées au jardin », lesquelles évoluent vers des dessins de plus en plus complexes que Claude Mollet dans son *Théâtre des plans et*

jardinages (1652) rapproche des motifs des « tapis de la Turquie ». À cet égard, les orangeries qui se développent dans les jardins et parcs d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Angleterre, au lendemain de la conquête arabe de l'Espagne et de la Sicile, au VIII^e^ et X^e^ siècle, sont plus que significatives de la transcription dans l'espace du jardin occidental de l'image du paradis et de l'influence de l'Orient. Enfin, toute une partie de l'exposition montre à quel point les plantes bulbeuses originaires de Turquie ou d'Iran ont joué un grand rôle, la tulipe, joyau secret de la Perse depuis la nuit des temps, allant jusqu'à envahir à partir du XVI^e^ siècle la céramique, les textiles et les bouquets des peintres flamands.

Mais il est non moins surprenant de découvrir comment un certain Jean-Claude-Nicolas Forestier, réinventant la tradition de l'art des jardins hispano-andalous au début du XX^e^ siècle, en Espagne, au Maroc et en France, va réaliser ce fameux rêve oriental qu'on a l'habitude de dater du romantisme sinon de Gérard de Nerval. La préparation de l'exposition de Séville prévue en 1914 avait donné à ce grand paysagiste et urbaniste français l'occasion d'étudier les jardins de l'Alhambra et de Cordoue, pour en transposer les principes à l'échelle d'un parc public, à savoir le parc Maria Luisa à Séville, dont le succès immédiat, sans précédent, perdure aujourd'hui. Et le jardin d'Essais botaniques de l'Agdal réalisé à Rabat sous sa direction de 1919 à 1922 fait moins référence à l'art des jardins arabo-islamiques qu'il n'est un essai de synthèse entre l'Orient et l'Occident. Et puis, si la longue histoire des jardins d'Orient ne nous avait pas habitués aux surprises, on s'étonnerait de trouver, en 1931, un personnage comme Jacques Majorelle qui, de peintre qu'il était, se métamorphosa en botaniste, pour créer à Marrakech un jardin arabe de toute beauté. De cette beauté qui font les jardins, de par le monde, relever tout simplement de l'œuvre d'art.

1. « Jardins d'Orient. De l'Alhambra au Taj Mahal », Institut du monde arabe (IMA), Paris, jusqu'au 25 septembre 2016. Un jardin éphémère, d'inspiration orientale, aménagé par le paysagiste Michel Péna, complète cette exposition sur le parvis de l'IMA.

DISQUES

Menuhin, l'archet divin

› Jean-Luc Macia

Il aurait eu 100 ans cette année. Lui qui fut surnommé le violoniste du siècle (le XX^e^ bien sûr) a tant marqué son époque que le label qui détient l'essentiel de son opulente discographie ne pouvait que lui rendre un copieux hommage. L'énorme coffret (80 CD, 11 DVD et un livre, signé Bruno Monsaingeon) s'intitule « The Menuhin Century » (1). Et si vous reculez devant cette imposante acquisition, sachez que l'ensemble est aussi réparti en cinq coffrets vendus séparément. La personnalité de Yehudi Menuhin ne cesse de nous intriguer et de nous séduire. Le mérite de telles rééditions exhaustives est de nous faire suivre son évolution sur quasiment soixante-dix ans, car le violoniste fut extrêmement précoce, et entendre aujourd'hui les disques qu'il grava à l'époque héroïque de l'enregistrement sonore nous fascine tant la maturité musicale de l'adolescent éclate au grand jour : le petit juif new-yorkais triomphait en concert et au disque bien avant ses 20 ans dans Bach, Beethoven ou Tchaïkovski. Ses incroyables capacités techniques précoces auraient peut-être été vaines s'il n'avait su se construire une personnalité de musicien perfectionniste mais curieux, sensible et inventif, en travaillant beaucoup, en particulier auprès du violoniste roumain Georges Enesco. « Enesco restera toujours pour moi, disait-il, l'Absolu, le parangon à l'étalon duquel je juge les autres et les trouve, et me trouve moi-même. *[...]* Ce qu'il m'apporta, ce fut l'aptitude à transformer la note en message de vie. » Et de fait, ce qui frappe quand on l'entend jouer les *Sonates* de Beethoven à 18 ans puis à 50, c'est sa manière de transcender la musique pour en faire un témoignage d'humanisme, frémissant de vie à son adolescence et d'une profondeur spirituelle à sa maturité.

Chaque coffret est structuré chronologiquement selon son thème, nous suivons donc la carrière de Menuhin pas à pas, sa rencontre avec des grands virtuoses de son temps et des plus célèbres chefs, de Bruno Walter à Pierre Boulez, ses dialogues avec d'immenses pianistes mais aussi avec sa sœur Hepzibah. On le découvre attaché aux chefs-d'œuvre du passé, de Bach à Brahms, mais aussi aux compositeurs de son temps, Bartók, Stravinski, Prokofiev, Berg et tant d'autres, n'hésitant pas à commander et créer des partitions contemporaines audacieuses. Sa faim de musique était telle qu'on le surprend à jouer au côté de Stéphane Grapelli ou de Ravi Shankar. Mais aussi à s'intéresser aux jeunes débutants doués, auxquels il apportait ses conseils et le soutien de sa renommée. Et il ne faut pas oublier ses engagements politiques ou plutôt humanistes. Pendant la guerre, il s'impliqua dans des concerts auprès de la Croix-Rouge, puis ensuite, très marqué par la Shoah, il joua pour des rescapés des camps. Militant de la cause juive, mais sans manichéisme, il se transforma en homme de paix et se mobilisa pour les réfugiés palestiniens. Jusqu'à sa mort en 1999, il fut un ardent défenseur de la cause des enfants malades, martyrisés, victimes de la faim et des guerres. Avec l'âge, sa virtuosité fut mise à l'épreuve, ses doigts et ses coups d'archet se firent moins assurés, certains concerts lui furent des épreuves mais il continua de jouer et d'enregistrer tout en réorientant avec succès sa carrière vers la direction d'orchestre.

Tout cela est lisible au fil des coffrets. On conseillera notamment celui réunissant ses enregistrements légendaires, des années trente au *Concerto à la mémoire d'un ange* d'Alban Berg avec Boulez. Et celui, très émouvant, de tous les disques (20 CD !) enregistrés avec sa sœur Hepzibah Menuhin à partir de 1934 (des Mozart superbes) alors qu'elle n'avait pas encore 15 ans ! Les trois autres coffrets concernent des *lives*, des inédits et des raretés et enfin Menuhin acteur de l'histoire. Une parution essentielle honorant avec justesse la mémoire d'un musicien hors norme.

Et aussi…

À écouter cet été, d'abord deux musiciens français. Le violoncelliste Jean-Guihen Queyras poursuit la série de concertos et de trios de Brahms réalisée par Harmonia Mundi. C'est cette fois l'austère *Concerto pour violoncelle* qu'avec la complicité du chef Pablo Heras-Casado et les musiciens du Freiburger Barockorchester, jouant sur instruments d'époque, Queyras replace dans une lumière inattendue, plus classique que romantique, avec beaucoup d'abattage et un sens aigu des climats sensuels. Il est rejoint par ses complices habituels, la violoniste Isabelle Faust et le pianiste Alexander Melnikov pour un *Trio n° 3* enlevé avec fougue (2).

Brahms encore, avec François-Frédéric Guy, qui nous offre les trois *Sonates pour piano* (3) dans une lecture cinglante, aux *tempi* rapides mais avec une infinie variété de sonorités irisées, pas toujours mises en valeur par le piano Yamaha qu'il touche, sans pour autant nous faire perdre la riche palette expressive du pianiste. On aime la tendresse des mouvements lents et les chevauchées imaginées par le jeune Brahms (il s'agit des *opus 1*, *2* et *5*!) dans les mouvements rapides.

Un zeste de baroque pour conclure avec une très grande flûtiste danoise, Michala Petri, qui fait étinceler sa flûte à bec dans les six dernières *sonates op. 5* d'Arcangelo Corelli (4). Un miroitement permanent, des chants d'oiseaux effervescents et un sens de la danse font revivre cette musique extravertie avec la complicité du formidable claveciniste iranien Mahan Esfahani, au jeu perlé et touffu, qui seconde admirablement la flûtiste. Un enchantement.

1. *The Menuhin Century*, 80 CD, 11 DVD, 1 livre, Warner Classic B019JGOOEI.
2. Robert Schumann, *Concerto pour violoncelle*, *Trio n° 3*, par Jean-Guihen Queyras, CD Harmonia Mundi HMC 902197.
3. Johannes Brahms, *les Trois Sonates* par François-Frédéric Guy, 2 CD Evidence EVCD022.
4. Arcangelo Corelli, *Sonates op. 5 nos 7 à 12* par Michala Petri, SACD Our Recordings 6.220610.

NOTES DE LECTURE

L'Esprit de l'art culinaire
Carl Friedrich Von Rumohr
› Stéphane Ratti

Truffaut et les femmes
Elizabeth Gouslan
› Marie-Laure Delorme

Treize hommes
Sonia Faleiro
› Marie-Laure Delorme

Le Multiculturalisme comme religion politique
Mathieu Bock-Côté
› Robert Kopp

Enfants de nazis
Tania Crasnianski
› Olivier Cariguel

Encyclopédie de la Seconde Guerre mondiale
Jean-François Muracciole et Guillaume Piketty
› Olivier Cariguel

Le Sacré, le divin, le religieux suivi d'un entretien avec Anne Mounic
Henri Meschonnic
› Jean-Pierre Naugrette

Music is My Mistress. Mémoires inédits
Duke Ellington
› Charles Ficat

Il rêve et autres contes
Odilon Redon
› Henri de Montety

The Whites
Richard Price
› Bertrand Raison

Chrétien et moderne
Philippe d'Iribarne
› Stéphane Ratti

Histoire du jansénisme
Monique Cottret
› Henri de Montety

Les Huit Enfants Schumann
Nicolas Cavaillès
› Charles Ficat

Via Appia. Voyage sur la plus ancienne route d'Italie
Jacques de Saint Victor
› Valérie Toranian

ESSAI

L'Esprit de l'art culinaire

Carl Friedrich Von Rumohr

traduit, annoté et postfacé par Marie-Ange Maillet

Klincksieck | 268 p. | 26,90 €

Lorsque les historiens des mentalités voudront parfaire leur connaissance des évolutions qui ont marqué l'Europe dans la première moitié du XIXe siècle, ils pourront puiser de précieuses informations dans Carl Friedrich Von Rumohr (1785-1843) exactement comme Fernand Braudel fit pour son histoire du capitalisme moderne dans *le Tableau de Paris* de Louis-Sébastien Mercier.

Rumohr était un historien de l'art, spécialiste notamment de Holbein, formateur de peintres à Hambourg, conseiller culturel à la cour de Copenhague et auteur de nombreux ouvrages dont ses *Recherches italiennes*, nourries de ses longs et nombreux voyages dans la péninsule où il côtoya de grands esprits, y rencontrant par exemple Heinrich Heine et y remplissant la fort agréable mission d'acheteur de tableaux pour le compte du prince héritier de Prusse Friedrich Wilhelm.

L'Esprit de l'art culinaire fut publié en 1822, soit trois ans avant *la Physiologie du goût* de Brillat-Savarin qui n'est cité que dans une seule maigre note ajoutée plus tard. Mais tous deux furent les maîtres de la « gastrosophie », soit la science d'une cuisine culturellement renouvelée. Le livre se présente comme un recueil de recettes et de conseils d'hygiène. On reconnaît là l'héritage du modèle latin, celui d'Apicius. Mais il contient également nombre d'informations érudites sur les plantes et les animaux, leurs noms et leurs origines : c'est, cette fois, Pline l'Ancien qui sert de modèle à Rumohr. Un extrait de la préface du livre XX de l'*Histoire naturelle* figure d'ailleurs en épigraphe à l'ouvrage, un passage suppliant le lecteur de croire que le sujet traité n'a rien de vil. On trouve, enfin, dans ce livre, des conseils de savoir-vivre et un chapitre sur l'art de la conversation à table : on songe alors moins à la tradition plutarquéenne des banquets philosophiques qu'à la *civilitas* latine qui joint à la bonne éducation le respect des règles et une curiosité intellectuelle de bon aloi. À l'égard des sources latines, Rumohr a cette lucidité que n'ont pas toujours les historiens contemporains : ni Apicius ni surtout la vie du débauché Héliogabale dans *l'Histoire Auguste* ne nous autorisent, dit-il (p. 21), à émettre le moindre jugement fiable sur les pratiques culinaires romaines. Une pierre jetée avant l'heure dans le jardin de ceux qui racontent la vie quotidienne des Romains en prenant les sources pour argent comptant et un bon point pour la sagacité de Rumohr. › **Stéphane Ratti**

ENQUÊTE

Truffaut et les femmes

Elizabeth Gouslan

Grasset | 260 p. | 19 €

François Truffaut (1932-1984) aimait les voix singulières. Le débit rapide de Catherine Deneuve, les phrases de cristal brisé d'Isabelle Adjani, les intonations rauques de Jeanne Moreau, l'ac-

cent snob de Fanny Ardant, la diction découpée de Claude Jade. La journaliste Elizabeth Gouslan fait le portrait d'un cinéaste à travers toutes les actrices dont il est tombé amoureux, de Marie-France Pisier à Claude Jade. Le réalisateur a aussi immortalisé Françoise Dorléac dans *la Peau douce*. Il apprendra à la sœur de Catherine Deneuve à ralentir son débit haché.

Une scène des *Quatre cents coups* est restée célèbre. Antoine Doinel cherche une excuse, face à son professeur de français, pour son absence de la veille au collège. « M'sieur, c'était ma mère ! – Et ta mère, qu'est-ce qu'elle a encore ? – Elle est morte. » François Truffaut : le mensonge qui dit la vérité. Janine de Montferrand a eu son fils François toute jeune, avec un homme qui s'est enfui à toutes jambes. Le secret de famille a été bien gardé. Elle s'est ensuite mariée avec un dessinateur-architecte du nom de Roland Truffaut, qui a reconnu l'enfant à l'état civil. La mère s'est toujours désintéressée de son fils. François Truffaut aura un goût prononcé pour la figure de la femme inaccessible. Il veut toutes les femmes ; il ne veut rester auprès d'aucune femme. Sa mère décède en 1968. Il engage un détective privé pour connaître l'identité de son père. François Truffaut n'aura eu de cesse de se trouver des pères de substitution (Jean Genet, André Bazin ou Henri Langlois) et des doubles de cinéma (Jean-Pierre Léaud, Charles Denner ou Gérard Depardieu) pour se consoler d'être cet enfant : fils d'une mère distante et d'un père inconnu.

La biographe d'Ava Gardner et de Grace de Monaco s'intéresse aussi aux aspects plus sombres de François Truffaut. Ses tendances paranoïaques, obsessionnelles, tyranniques. Le cinéaste de la Nouvelle Vague, celui de l'enfance écorchée et de l'amour tourmenté, était un homme complexe. Le metteur en scène de *la Nuit américaine* et du *Dernier Métro* connaissait l'œuvre de Bruno Bettelheim, dans laquelle il aimait se plonger. Le psychiatre américain suivait de jeunes autistes dont un du nom de Joey. François Truffaut avait placé une phrase de *la Forteresse vide* en exergue d'un de ses scénarios : « Il apparut que Joey n'avait jamais eu de succès auprès de sa mère. » Truffaut, l'homme qui aimait les femmes, l'homme qui courait après les femmes.

› **Marie-Laure Delorme**

ENQUÊTE

Treize hommes

Sonia Faleiro

traduit par Éric Auzoux

Actes Sud | 100 p. | 13,80 €

La journaliste indienne Sonia Faleiro mène l'enquête. Nous sommes en janvier 2014, dans le Bengale-Occidental. Une jeune femme de 20 ans se rend dans un commissariat d'un district rural pour porter plainte pour viol collectif. Baby raconte avoir été violée par treize hommes, à l'instigation du conseil de village de la communauté Santāl, afin de la punir de sa liaison avec un musulman. Baby était partie vivre à Delhi en 2011, à l'âge de 17 ans, avant de revenir

à Subalpur en 2013. Elle est alors aussitôt devenue l'objet de ragots. Pourquoi un téléphone portable ? Pourquoi un accent inhabituel ? Pourquoi des shorts et des bustiers ? Baby est de plus en plus considérée comme une étrangère.

Tout est là : « Si Baby voulait vivre parmi eux, il faudrait qu'elle vive comme eux. » Elle ne veut pas. Les villageois ne lui pardonnent pas d'avoir des relations sexuelles avec le musulman Khaleque Sheikh. Leur amour provoque la fureur. Le village compte quatre cents habitants et tout va déraper extrêmement vite. La journaliste montre que les hommes du village vont d'autant plus serrer les rangs entre eux que toute leur existence est frappée du sceau de la misère. Ils sont des villageois pauvres appartenant à une communauté tribale.

Sonia Faleiro est l'auteure de *Bombay Baby* (Actes Sud, 2013), consacré meilleur livre de l'année par *The Observer*, *The Guardian* et *The Economist*, sur les danseuses de bar de Bombay. La grande reporter sait enquêter, écouter, raconter. Les cas de viols collectifs se sont multipliés en Inde dans une atmosphère d'impunité découlant du droit supérieur de l'homme et des failles dans le maintien de l'ordre. Le conseil du village n'a pas ordonné le viol, comme avancé dans un premier temps. *Treize hommes* est une histoire de groupe, d'alcool, de violence. Le viol en réunion a commencé à 23 h 30 le 20 janvier et a pris fin à 4 heures du matin le 21. La police a fait son travail. Elle a donné raison à Baby. **› Marie-Laure Delorme**

ESSAI

Le Multiculturalisme comme religion politique

Mathieu Bock-Côté

Cerf | 368 p. | 24 €

Le multiculturalisme, une idée généreuse, à première vue, mais fausse. Partout où elle a été mise en pratique, elle a échoué, voire elle a mené à la catastrophe. Comme le communisme. Les sociologues commencent à le dire, preuves à l'appui, mais rares sont les politiques qui, comme M^me^ Merkel, reconnaissent ouvertement s'être trompés. Pour la plupart, le multiculturalisme reste une vache sacrée. Ils ont perdu la foi, mais continuent à s'y accrocher.

Aucun autre pays au monde, sans doute, n'est allé aussi loin dans cette voie néfaste que le Canada. Il commence seulement à faire marche arrière. Mathieu Bock-Côté, sociologue canadien et figure importante de la vie intellectuelle québécoise, collaborant régulièrement à *Commentaire* et au *Débat* ainsi qu'au *Figaro*, est donc particulièrement bien placé pour dénoncer les ravages de cette nouvelle religion politique, aussi désastreuse que l'était en son temps « l'opium des intellectuels » contre lequel Raymond Aron avait vainement mis en garde. Mieux valait avoir tort avec Sartre que d'avoir raison avec Raymond Aron. Ce dicton en dit long sur l'abaissement de toute une génération de clercs qui avait préféré le mensonge à la vérité.

Or le marxisme s'est effondré partout, sauf dans la tête de quelques ayatollahs

du genre d'Alain Badiou. Mais la gauche ne peut se passer d'illusions. Aussi a-t-elle inventé l'égalitarisme identitaire. Mathieu Bock-Côté montre, à la suite de Philippe Raynaud et de Jean-Pierre Le Goff, comment dans presque tous les pays occidentaux la gauche post-marxiste a remplacé la lutte des classes par la sacralisation de la diversité. Les ouvriers ayant définitivement déserté la cause révolutionnaire pour le confort petit-bourgeois des 40, puis des 35 et bientôt des 32 heures et de la sixième, voire la septième semaine de vacances, il fallait trouver de nouvelles troupes pour mener le combat. Où les trouver si ce n'est parmi les minorités – forcément opprimées – de tout poil et leurs contre-cultures faciles à lancer contre la culture occidentale aux relents colonialistes ?

Ainsi, SOS Racisme s'est substitué à une gauche politique en faillite. Nous sommes entrés dans l'ère des exclus et dans un cycle sans fin de commémorations pénitentielles. Autant dire dans une nouvelle époque totalitaire, où des minorités confisquent la démocratie à leur profit. Une thématique qu'avait déjà brillamment développée Marcel Gauchet dans *la Démocratie contre elle-même* (Gallimard, 2002). Mathieu Bock-Côté complète et approfondit son analyse en l'élargissant à l'ensemble des pays occidentaux et en la poursuivant jusqu'aux soubresauts les plus récents de cette idéologie que ses tenants défendent comme si nous en étions encore à l'époque des guerres de religion. Mais qui a dit que nous en étions sortis ? Au moins Mathieu Bock-Côté nous fait-il clairement sentir la pente sur laquelle nous glissons depuis quarante ans et nous fournit-il, en guise de branches auxquelles se raccrocher, quelques arguments, dictés par la raison et le bon sens, afin de nous aider à reprendre le combat contre cette religion politique du multiculturalisme, qui n'est rien d'autre qu'une nouvelle tentative d'assujettissement de l'homme sous prétexte de le libérer. › **Robert Kopp**

ESSAI

Enfants de nazis

Tania Crasnianski

Grasset | 288 p. | 20,90 €

Élevés à l'écart du monde réel, les enfants des plus hauts dignitaires nazis ont vécu une enfance privilégiée et choyée. Loin des horreurs de la guerre, ils ont connu l'opulence d'abord. Du jour au lendemain, à l'effondrement du III^e^ Reich, leur vie a basculé dans la misère. Obligés de se cacher, sans ressources, leur père disparu ou emprisonné, ils ont suivi leur mère aux abois avant qu'elle ne soit capturée et jetée dans une prison réservée. Le livre de l'avocate pénaliste Tania Crasnianski retrace les destins hors du commun de ces enfants nés pour la majorité au milieu des années trente. Ils ont 7 ou 8 ans en 1940 pour les plus âgés, et plusieurs autres points communs. Par exemple leur prénom est choisi en hommage aux mythes germaniques : c'est le cas pour Edda Göring et Gudrun Himmler. Wolf Rüdiger Hess porte, lui, deux prénoms : le surnom de combat de Hitler et le prénom d'un

héros de la légende des Nibelungen. Ils sont tous élevés dans l'adulation du père, qui est absent du foyer familial, car trop absorbé par ses responsabilités. Leur amour pour leur père est inaltérable, comme cela se confirmera après-guerre. Ils seront vénérés par les nostalgiques du nazisme et invités d'honneur de manifestations néonazies. En fait, ces garçons et ces filles sont les dernières victimes civiles du conflit. L'opprobre pèse sur leurs épaules, ils sont mis au ban de la nation. Refusés des écoles, certains doivent changer de nom pour survivre. La honte retombe même sur les petits-enfants. Le petit-fils de Rudolf Höss, le commandant d'Auschwitz, fut battu par le jardinier du pensionnat où il suivait ses études quand ce dernier apprit l'identité de son grand-père… Le psychologue israélien Dan Bar-On, qui chercha à comprendre comment les enfants de ces criminels ont surmonté le mur du silence, défendait l'idée qu'ils portaient une culpabilité qui n'était pas la leur. Ces oubliés étaient des victimes à retardement. › **Olivier Cariguel**

DICTIONNAIRE

Encyclopédie de la Seconde Guerre mondiale

Jean-François Muracciole et Guillaume Piketty (dir.)

Robert Laffont | 1 504 p. | 34 €

La collection « Bouquins » continue d'enrichir sa série « Dictionnaires et ouvrages de références » d'un nouveau volume indispensable. Après le *Dictionnaire De Gaulle*, le *Dictionnaire historique de la Résistance* parus en 2006 et le *Dictionnaire de la France libre* (2010) centrés sur l'Hexagone, un quatrième vient compléter le tableau général de la Seconde Guerre mondiale. « Cette guerre est une guerre mondiale », clamait le général de Gaulle le 18 juin 1940 à la BBC. Le premier atout de cette *Encyclopédie* forte de plus de 800 notices rédigées par 164 « historiens de tous pays et de toutes cultures » est de traiter des sujets sur lesquels des synthèses de qualité n'existaient pas en français. Citons la Birmanie, la guerre sino-américaine dans le Pacifique abordée sous de multiples angles, ou le front chinois, largement ignoré. On retrouve des notions traditionnelles d'histoire militaire sur les généraux, les divisions, les grandes opérations. Des batailles à l'issue méconnue sont mises à l'honneur. Sur le front alpin, il n'y a pas eu de débâcle française. La « bataille pour les Alpes » en 1940 se solda par 631 morts et 2 631 blessés italiens contre 37 morts et 62 blessés français. « 200 000 hommes de l'armée des Alpes rentrèrent libres et victorieux dans leurs foyers. »

Certains articles, fruit de recherches récentes liées à l'histoire des émotions ou de l'environnement, s'intéressent aux victimes civiles : « Enfant de l'ennemi », « La peur », « Le deuil », « La démobilisation culturelle ». D'autres entrées donnent les clés qui nous manquaient pour comprendre des phénomènes d'après-guerre : l'Argentine hébergeait en 1938 une communauté

allemande forte de 250 000 personnes. Plutôt proches de l'Allemagne, qui leur fit miroiter la récupération des îles Malouines, possession anglaise, les dirigeants et les militaires argentins étaient pressés par les Américains de s'aligner sur les Alliés. Il fallut la menace d'une exclusion d'office de l'Organisation des nations unies, avant même sa création, pour que l'Argentine déclare la guerre à l'Axe… le 27 mars 1945 ! La vérité et la complexité de la guerre dans toutes ses composantes éclatent à chaque page de cette encyclopédie exceptionnelle. **› Olivier Cariguel**

ESSAI

Le Sacré, le divin, le religieux suivi d'un entretien avec Anne Mounic

Henri Meschonnic

Arfuyen | 86 p. | 9 €

Rares sont les essais qui en quelques pages remettent les pendules à l'heure en offrant de précieuses distinctions conceptuelles parmi la confusion ambiante. C'était le cas du petit livre de Clément Rosset, *le Réel, l'imaginaire et l'illusoire* (Distance, 2000). L'essai posthume de Henri Meschonnic (1932-2009) a ce mérite. Ce grand linguiste, poète, exégète et traducteur de la Bible, possède une œuvre immense d'herméneute : « C'est le travail même sur les textes dits religieux, en traduisant ce qu'on appelle la Bible, qui m'a appris à distinguer le sacré, le divin et le religieux. » Pour lui, le sacré est « le mythe de l'union originelle entre les mots et les choses », « une union d'avant le langage », « entre les hommes et les animaux », « entre les hommes et la nature » : « Cela, c'est le sacré : le serpent y parle à Ève, au début de la Genèse ». Le divin, lui, « est la transcendance absolue par rapport à l'humain de la puissance créatrice de la vie » : c'est dans l'Exode (3, 14) qu'il apparaît « quand Dieu, au lieu d'un nom, répond à la demande de Moïse, la demande d'un nom, par un verbe ». Le langage use et abuse de confusions lorsqu'il utilise des expressions comme « texte sacré » ou « langue sacrée ». « Sacraliser directement la langue » c'est pour Meschonnic « faire de l'idolâtrie ».

De même, et surtout, « Le religieux n'est pas le divin ». « Le religieux – ou la religion – est la socialisation, l'institutionnalisation, l'appropriation, la captation, la gestion du divin. » Cette gestion est sociale et politique : « le religieux est le théologico-politique », martèle Meschonnic avec force. Ce que le religieux ne veut pas entendre, c'est « la poétique du divin » : « Devenu religieux, le texte devient une arme, un appel à la négation de l'autre, un appel à son rejet, et jusqu'au meurtre… » Cette critique renvoie dos à dos judaïsme et islam extrêmes « qui se servent du texte qu'ils sacralisent ». D'où ce diagnostic prémonitoire : « L'humanité, si on peut encore employer ce mot *[…]*, souffre manifestement aujourd'hui d'un excès du religieux. » **› Jean-Pierre Naugrette**

AUTOBIOGRAPHIE

Music is My Mistress. Mémoires inédits

Duke Ellington

Préface de Claude Carrière, traduit par Clément Bosqué et Françoise Jackson avec Christian Bonnet

Slatkine & Cie | 602 p. | 25 €

Paru aux États-Unis en 1973, cet ouvrage n'avait curieusement jamais fait l'objet d'une traduction française. Voilà cette lacune réparée grâce aux éditions Slatkine, qui offrent une version complète annotée de l'autobiographie de cet artiste majeur du XX^{e} siècle. Duke Ellington (1899-1974), à la fois pianiste, compositeur, arrangeur et chef d'orchestre, a laissé une œuvre discographique considérable dans laquelle il n'est guère aisé d'évoluer. Cette somme aide à se frayer un chemin dans une carrière longue et complexe. Afin d'accentuer la dramaturgie, le Duke a découpé son récit en « actes » au cours desquels il revient sur les grands moments de sa vie comme sa naissance à Washington, sa découverte de New York, son premier concert à Londres en 1933… Une large place est accordée aux différentes rencontres qui à chaque époque ont jalonné sa vie. Les amateurs de jazz se délecteront de retrouver nombre de musiciens réputés, les autres lecteurs de croiser des personnalités aussi fascinantes que Frank Sinatra ou Orson Welles. Le créateur de *Take the A Train* raconte plusieurs de ses tournées à travers le monde : Japon, Afrique, Amérique latine, Mexique, Tchécoslovaquie, Russie… Ses séjours à Paris ne sont bien sûr pas oubliés avec les grandes figures comme Django Reinhardt, Sidney Bechet, installé à Paris après la Seconde Guerre mondiale, ainsi que deux inlassables passeurs du jazz en France : Hugues Panassié et Charles Delaunay. Figure légendaire du jazz au même titre que Louis Armstrong ou Miles Davis, Duke Ellington aura consacré sa vie à son art déployant avec génie sur les scènes du monde entier son swing et sa fougue. *Music is My Mistress* exprime l'attachement inconditionnel à cette compagne exigeante : « Ma vie avec elle est un labyrinthe de ramifications. J'attends avec impatience ses moindres gestes. La musique est ma maîtresse et elle ne se contente pas de jouer les seconds rôles. » Chaque page du récit l'illustre avec éclat. › **Charles Ficat**

CONTES

Il rêve et autres contes

Odilon Redon

Libretto | 116 p. | 6,70 €

Ces contes inédits, jadis acquis par l'Institut d'art de Chicago, viennent d'être redécouverts et publiés. C'est une belle histoire. Odilon Redon (1840-1916) y dévoile son regard de peintre sur le monde. Un monde devant lequel il s'émerveille, comme devant une œuvre qu'il suffit de décrire, des paysages montagneux ciselés, des portraits de femmes et des kyrielles de pauvres auxquels il donne vie. Attention, changements d'époque ! La femme y est d'âge mûr, éventuellement mariée, mystérieuse, ou alors au contraire s'agit-il « de vives et pures jeunes filles » qui deviennent

« timides et rougissantes » en rejoignant leurs bien-aimés pour la danse au village. « Elles sont dans l'amour, dans l'idée, dans la poésie. » La pruderie, dirait-on, tout autant que la coquetterie, sont des sentiments imposés. Parlons plutôt de pudeur. La pudeur vient du cœur. Odilon Redon soutient justement qu'une vision le touche, dans l'ordre d'importance, dans son esprit et surtout dans son cœur, « comme le regard d'un être aimé ». Le poète est sincère et partout « on ne voit que des gens qui font semblant de vivre » qui jamais ne disent « la parole vraie », qui préfèrent prononcer « celle qui *[leur]* profite ». *A contrario*, Redon évoque la condition du simple soldat ou du pauvre qui accomplit « la vraie tâche, la tâche sans tache, celle qui tâche de ne point usurper ». Les seuls grands hommes sont les poètes, ou alors les explorateurs. Mêlant l'humour et l'exotisme à son vertige romantique, Odilon Redon s'extasie devant un soi-disant fakir qui dort sur « un matelas de crin fort comprimé dont la tenue et la résistance faisaient souvent l'objet de ses méditations préférées ». Du reste, il y a quelque chose de rassurant dans l'idée d'une « fille d'ouvrier pauvre et honnête ». Pourtant, cela ne suffit pas. Il insiste. « À quoi rêvent les pauvres ? » Le peintre, quant à lui, pense aux « neiges qui se dessinaient déjà dans l'azur, brillantes comme l'or » ou alors aux « cultivateurs de ces champs inclinés où le travail est difficile » « aux ombres vivantes et mystérieuses *[qui]* présidèrent aux premiers instants de *[sa]* vie ». De beaux rêves, une belle langue. Et, dans l'édition électronique de ces contes, de bien curieuses césures (éloign/aient, intellige/nce…). Fâcheux, à l'heure du retour à la méthode syllabique…› **Henri de Montety**

ROMAN POLICIER

The Whites

Richard Price

Traduit par Jacques Martinache

Presses de la Cité | 415 p. | 21 €

Ce neuvième roman de Richard Price, les fans l'attendaient depuis sept ans. Dire qu'ils sont déçus serait une impardonnable contrevérité. Ses pairs et non les moindres, Stephen King, Dennis Lehane ont adoubé le romancier (à la fois acteur, producteur, scénariste, on lui doit notamment plusieurs épisodes de la série culte *The Wire*). Ils saluent son talent tout en signalant que ce polar ne se contente pas de décrire les coups tordus du roman noir. Bien sûr, les ingrédients sont là, New York la blême, et son lot de crimes quotidiens. Mais il y a les personnages de la ville debout et pas seulement les flics mais aussi ceux qui vivent et survivent à la marge du mirage urbain dans un univers survolté, dense et incarné. En guise de combustible à haut degré d'octane, ce récit étagé sur plusieurs niveaux carbure à l'obsession. En plan large, les policiers qui, autour de leur chef Billy Graves, ratissent chaque nuit les rues de Manhattan en espérant que les choses ne tournent pas vinaigre. En plan rapproché, les copains de Billy, surnommés les « oies sauvages », les anciens des beaux jours qui ont tous raccroché,

devenus agent immobilier, entrepreneur de pompes funèbres, agent de sécurité d'une université… Ils partagent avec Bill, le seul à être resté au New York Police Department, cette hantise du cas du non résolu, quand ils connaissent le coupable mais que celui-ci a échappé aux mailles de la justice. On les appelle les Whites, ces blancs, ces fantômes qui les harcèlent dans leur sommeil, qu'ils pourchassent et qu'ils voudraient bien alpaguer. Et puis à la périphérie, circule une autre menace. Un flic alourdi par un secret d'enfance va s'en prendre à la famille de Billy, Carmen, sa femme explosive, les deux fils turbulents et le père, un peu parti, vieillissant. Ces trois sphères ne tournent pas forcément dans le même sens, distillant au goutte-à-goutte les étapes de la traque aux Whites, celles des catastrophes qui s'accumulent entre Washington Heights et Wall Street sans oublier l'ombre qui pèse sur notre héros. Le plus réussi de cette fresque quasi melvilienne à la recherche de la baleine blanche reste le climat qui, page après page, insiste sur la fatigue générale qui tient tous les acteurs de cette cavalcade ininterrompue sur l'asphalte de Big Apple. › **Bertrand Raison**

ESSAI

Chrétien et moderne

Philippe d'Iribarne

Gallimard | 239 p. | 20 €

Philippe d'Iribarne nous offre avec ce livre, écrit dans une langue épurée et toujours accessible, une réflexion apaisée et lucide sur une contradiction majeure : nos contemporains rêvent à une société plus juste et plus fraternelle ; mais ces aspirations sont-elles compatibles avec « la manière dont ils habitent la condition humaine, avec ses passions, les fantômes et les démons qui la hantent » ? La théorie d'Ernst Kantorowicz sur les deux corps du roi permet à l'auteur de souligner les contradictions entre « le corps politique » et « le corps social ». Le premier est tout spirituel, désincarné, et n'existerait que le bref instant du choix démocratique, en ce lieu idéal, « indifférent aux limitations terrestres de ses membres », qu'est le bureau de vote. Le second est cet espace où « ceux qui ont été un moment semblables redeviennent différents », habités par leurs passions et enfermés à leur place. Comment, dès lors, résorber, dans le consensus, des conflits nés dans l'action ? L'intrusion du corps social dans la vie du corps politique est une jolie formule de l'auteur pour illustrer le vote « populiste ».

Mais le livre s'intitule « Chrétien et moderne » : l'auteur montre d'abord que les Évangiles constituent une magnifique anthologie illustrant les grands thèmes de la finitude, du doute, de la peur et de l'illusion. Avant d'apporter des réponses, les témoignages sur le Christ enregistrent les questions de ses premiers disciples, leurs erreurs, leurs dissensions. Là sont les bases solides d'une vraie liberté de conscience et de jugement. Comme l'avait compris saint Augustin, ce n'est pas ce que l'on subit qui déshonore, mais ce que l'on fait. Et l'on est toujours libre d'agir, à condition

de penser par soi-même. La véritable émancipation n'est pas de se libérer de la superstition (*Tollenda est superstitio !*, disait déjà Cicéron avant Kant), mais de s'affranchir du mensonge et de ne pas s'engager dans l'errance au nom du bien. Philippe d'Iribarne nous engage à être attentifs aux leçons de l'expérience, y compris à celles d'une poignée de chrétiens du I^er^ siècle. La vraie modernité serait de dépasser la postmodernité.

› Stéphane Ratti

ESSAI

Histoire du jansénisme

Monique Cottret

Perrin | 416 p. | 23,90 €

Le jansénisme n'est pas un parti. Difficile, donc, d'en faire l'histoire. Peut-être est-ce une tendance. Laquelle ? À l'origine, Jansénius (1585-1638) écrivit sur la grâce un texte augustinien plus tard controversé. Monique Cottret souligne que l'histoire du jansénisme relève tout autant sinon plus de celle de ses contradicteurs. Au XVII^e^ siècle, Louis XIV fit raser Port-Royal. Au XVIII^e^, la bulle *Unigenitus* imposa la conformité pour mériter les sacrements, faisant des jansénistes des « appelants » (contre la bulle). En arrière-plan : les jésuites, adversaires de toujours. Car le jansénisme est un mouvement religieux et politique (et juridique, ajoute Monique Cottret). Celui de la révolte et de la soumission, d'où ses positions souvent décalées sur des questions modernes comme celle des droits de l'homme. Puis arrive 1789. L'histoire du jansénisme dans la Révolution reste à faire, admet l'auteure. Elle en donne pourtant quelques éléments à propos de l'abbé Grégoire. La tendance gallicane s'épanouit, le conciliarisme (démocratique) l'emporte sur le vieux fond parlementaire attaché aux privilèges. Que reste-t-il de la religion ? Une distinction fine entre le culte de la raison et celui de l'Être suprême, dans lequel Grégoire voit un compromis acceptable. « Devenu patriotes, les jansénistes ajoutent leurs propres contradictions à celles des forces de ce mouvement », souligne Monique Cottret, qui élude prudemment le problème de la déchristianisation. (Les responsables sont-ils ceux qui refusent de donner les sacrements par rigorisme moral ou pour des raisons dogmatiques ?) Elle s'intéresse plus à ce qui se tient derrière : la mort. L'exhumation des cercueils de Port-Royal, les rituels macabres des convulsionnaires, l'enterrement controversé de l'abbé Grégoire…

En 1690, le cadavre d'un janséniste fait des miracles. Il guérit les écrouelles. « Que ce soit précisément le miracle royal laisse songeur. Les morts ne seraient-ils pas les principaux adversaires du roi ? » Au siècle suivant, Robert-François Damiens s'en prend à Louis XV en lui reprochant d'avaliser le refus des sacrements aux appelants. Monique Cottret met en évidence le sentiment de rupture du lien entre les vivants et les morts. Les sacrements, finalement, restent incontournables, dans cette époque pas si lointaine mais qui reste pour nous mystérieuse, où le temps n'était pas le même, où la victoire

et la défaite avaient des sens différents, quand un homme embastillé par le roi pouvait paraître le lendemain à la cour, quand le roi restait plusieurs années sans communier, faute d'absolution. Les jansénistes font partie de cette histoire. **› Henri de Montety**

RÉCIT

Les Huit Enfants Schumann

Nicolas Cavaillès

Les Éditions du Sonneur | 72 p. | 12 €

Remarqué en 2014 pour son Goncourt de la nouvelle, *Vie de monsieur Leguat*, puis en 2015 avec *Pourquoi le saut des baleines* (lauréat du prix des Gens de mer), Nicolas Cavaillès revient en librairie avec une méditation sur la descendance du couple Robert et Clara Schumann. Ces deux musiciens de génie ont engendré pas moins de huit enfants qui à des degrés divers ont tous été marqués par le démon de l'art. Morts à des époques différentes – Émile partira le premier à l'âge d'1 an en 1847 alors que sa sœur Eugénie s'éteindra en 1938 –, ils portent chacun en héritage une trace de la folie paternelle. Ces orphelins ont affronté de plein fouet la relation tumultueuse de leur père à sa propre enfance marquée par la solitude et la mort. Dès lors à ce dernier la musique se révéla une échappatoire dans laquelle exprimer ses angoisses et ses tourments. C'est cette douleur qui rend aujourd'hui les compositions de Robert Schumann si poignantes – au-delà des épreuves de son destin.

Dans la vie de chaque enfant Schumann reposent une profonde souffrance intérieure, un mystère indicible, un fardeau secret. Ce tableau de famille restitue l'ampleur du drame qu'on n'aurait pas imaginé si pesant. En une langue travaillée, Nicolas Cavaillès a recomposé cette tragédie généalogique qui participe de l'histoire du romantisme, mais s'inscrit dans une réflexion plus large encore : « Ainsi nourrissons-nous au fond de nous-mêmes, nous autres excroissances que l'on appelle adultes, à la fois l'obscur regret de notre animalité originelle, et une méconnaissance amère et lâche de cette créature aux mille visages et aux mille souffrances, muette et polymorphe, malléable et non moins fugitive, que l'on appelle enfant. » Cette plainte doublée d'une interrogation trouve un écho jusqu'à nous. Il suffit de réécouter les *Scènes d'enfants* de Robert Schumann pour s'en persuader tant les variations du piano bouleversent notre sensibilité. **› Charles Ficat**

ESSAI

Via Appia. Voyage sur la plus ancienne route d'Italie

Jacques de Saint Victor

Éditions Des Equateurs | 314 p. | 21 €

L'Italie servait de prétexte à Stendhal pour parler de la France. La Via Appia, plus ancienne route d'Italie, reliant Rome à Brindisi, est le prétexte qu'a choisi Jacques de Saint Victor pour une flânerie historique, littéraire et culinaire vers le sud de ce pays qu'il s'étonne d'aimer tant alors qu'il n'est pas le sien. Sur les pierres qu'avaient foulées

les éléphants d'Hannibal, l'auteur, au volant de sa Fiat 500 (les godillots et le sac à dos furent vite remisés) convoque ses souvenirs et nous fait partager, avec drôlerie et tendresse, sa passion pour cette terre, dont il a longtemps pensé qu'elle était « la France telle que j'aurais rêvé qu'elle soit », celle « baroque, fougueuse, franche » que lui enseignait son père dans leur maison de vacances de Bayonne, celle de Dumas, Rabelais, Montaigne, le grand Fénelon, d'Artagnan…

De Cisterna à Capoue, de Bénévent à Oria, sur la *regina viarum* qui relie l'Antiquité à la modernité, nous voilà donc tournoyant, dans un Mezzogiorno mythique, riche en vestiges que le sens de l'esthétique italien a préservés des restaurations bâclées, dans des cités médiévales qui n'ont pas été fossilisées en cartes postales pour touristes et où parfois, la cuisine italienne boute hors les murs les géants de la malbouffe comme à Altamura, où McDo a dû remballer ses hamburgers en 2002, faute de clients !

L'Italie de Saint Victor est déroutante, captivante, loin des clichés. Son livre se dévore comme la *pasta al dente* des *trattorie* sans prétention qu'il vénère (ah ! ce chapitre sur les mérites comparés des cuisines française et italienne…).

Et si le pays de Verdi, de Cimarosa et d'Adriano Celentano, où l'on débat politique sans se haïr, avait réussi un pari de l'harmonie et du savoir-vivre qui manque tant aux Français ? En bon historien, notre écrivain se garde bien de tout angélisme. Le voudrait-il que Michela, sa femme, philosophe et députée au Parlement italien, l'en empêcherait en le rabrouant (gentiment) et en lui faisant garder le cap, comme elle ne cesse de le faire dans le livre. Ce road-trip aux origines de notre civilisation lui est dédié tant il est vrai qu'on ne découvre intimement un pays qu'en tombant amoureux. › **Valérie Toranian**

REVUE
DES DEUX
MONDES
97, rue de Lille | 75007 Paris
Tél. 01 47 53 61 50 | Fax 01 47 53 61 99
N°ISSN : 0750-9278
www.revuedesdeuxmondes.com
revuedesdeuxmondes@gmail.com
Twitter @Revuedes2Mondes

Rédaction
Directrice | Valérie Toranian
vtoranian@revuedesdeuxmondes.fr
Coordinatrice éditoriale | Aurélie Julia
ajulia@revuedesdeuxmondes.fr
Secrétaire de rédaction | Caroline Meffre
cmeffre@revuedesdeuxmondes.fr
Révision | Claire Labati

Revuedesdeuxmondes.fr
Responsable numérique | Antoine Lagadec
alagadec@revuedesdeuxmondes.fr

Comité d'honneur
Alexandre Adler | Nathalie de Baudry d'Asson | François Bujon de l'Estang | Françoise Chandernagor | Marc Fumaroli | Marc Lambron | Alain Minc | François d'Orcival | Étienne Pflimlin | Ezra Suleiman | Christian Jambet

Comité de rédaction
Manuel Carcassonne | Olivier Cariguel | Jean-Paul Clément | Charles Dantzig | Franz-Olivier Giesbert | Renaud Girard | Adrien Goetz | Thomas Gomart | Aurélie Julia | Robert Kopp | Élise Longuet | Thierry Moulonguet | Jean-Pierre Naugrette | Éric Roussel | Eryck de Rubercy | Jacques de Saint Victor | Annick Steta | Marin de Viry

Communication | partenariats | publicité
Responsable du développement et des partenariats
Marie Pagezy | mpagezy@revuedesdeuxmondes.fr
Directrice des relations extérieures de Fimalac :
Élise Longuet | elonguet@fimalac.com

Contact presse
Aurélie Julia | ajulia@revuedesdeuxmondes.fr

Société éditrice
La *Revue des Deux Mondes* est éditée par la Société de la Revue des Deux Mondes S. A. au capital de 2 545 074 euros.

Principal actionnaire
Groupe Fimalac

Directeur de la publication
Thierry Moulonguet

Imprimé par Assistance Printing (CEE) – Commission paritaire : n° 0320D81194
La reproduction ou la traduction, même partielles, des articles et illustrations parus dans la *Revue des Deux Mondes* est interdite, sauf autorisation de la revue. La *Revue des Deux Mondes* bénéficie du label « Imprim'Vert », attestant une fabrication selon des normes respectueuses de l'environnement.

Abonnements (9 numéros par an format papier + numérique)
France | 1 an › 89 euros | 2 ans › 165 euros | Abonnement étudiant | 1 an › 65 euros
Étranger | 1 an › 129 euros

Service des abonnements
En ligne : www.revuedesdeuxmondes.fr/abonnement.
Par courrier : Revue des Deux Mondes | 4, rue de Mouchy | 60438 Noailles cedex | Tél. : 01 55 56 70 94 | Fax. : 01 40 54 11 81 | R2M@groupe-gli.com

Ventes au numéro
Disponible chez les principaux libraires (diffusion PUF, renseignements : Ghislaine Beauvois | 01 58 10 31 34 | beauvois@puf.com, distribution Union Distribution) et marchands de journaux (renseignements : vente au numéro | Gilles Marti | 01 40 54 12 19 | gilles.marti@valmonde.fr).
Prix au numéro | France et DOM › 15 euros
Ce numéro comprend un bulletin d'abonnement broché entre les pages 192 et 193.

Crédits
Photo de couverture | © Barbara d'Alessandri/Starface